Armelle Welles

UNE AFFAIRE DE VIEUX

1

Sur la route sinueuse qui menait à la vallée, Clotilde conduisait prudemment. Un peu trop sans doute, de l’avis du conducteur de la Renault rouge qu’elle voyait dans son rétroviseur lui coller au pare-chocs depuis quelques minutes. Dès qu’elle put, elle se rangea sur le côté. L’autre accéléra brutalement et la dépassa en trombe. Qu’il aille au diable ! Ce n’était pas le moment d’avoir un accident. Ce matin-là, elle avait un rendez-vous important. Elle était convoquée à la visite médicale annuelle, rendue obligatoire depuis peu pour les plus de soixante-dix ans, afin d’évaluer leur autonomie. L’autonomie, on n’avait plus que ce mot-là à la bouche. Dans les médias, on ne disait plus des gens qu’ils étaient malades ou en bonne santé mais qu’ils étaient autonomes ou pas. Agacée, elle coupa d’un geste sec le son de la radio. Clotilde, avec ses soixante-quinze printemps entrait dans la première catégorie. Elle était en pleine forme. Elle faisait encore du ski en hiver, du vélo en été et de la marche toute l’année avec son chien Pollux. Elle conduisait une voiture depuis plus de cinquante-cinq ans sans jamais avoir eu d’accident. Toutefois, elle avait un début de cataracte à l’œil gauche responsable d’une gêne lors de la conduite nocturne. Elle espérait qu’on ne prendrait pas ce prétexte pour l’empêcher de conduire tout à fait. La conduite automobile des personnes âgées, jugée « accidentogène », était dans le collimateur du gouvernement qui n’avait de cesse d’en limiter l’autorisation.

Arrivée à l’adresse indiquée, elle se gara sur le parking d’un ancien gymnase en béton brut datant des années soixante-dix, pompeusement rebaptisé « Maison de l’évaluation de l’autonomie de nos aînés ». Elle poussa la lourde porte et pénétra dans le bâtiment. Au centre, on avait aménagé des bureaux à l’aide de cloisons modulaires. Tout autour étaient alignées des chaises en plastique de couleurs vives. Plusieurs dizaines de personnes attendaient déjà. Pourtant, il régnait un silence déconcertant. La voix de la réceptionniste résonna comme dans une église.

* En quoi puis-je vous aider ?

Clotilde s’avança vers la femme, une personne d’une quarantaine d’années au visage lisse, sans ride, maquillée avec soins, dont les cheveux noirs bouclés étaient retenus au sommet du crâne par une pince en nacre représentant un papillon. Ses yeux noirs sans expression se fixèrent sur Clotilde qui lui tendit sa convocation.

* Vous êtes pile à l’heure, fit-elle remarquer d’un ton réprobateur.

Clotilde avait envie de rétorquer, pour reprendre la formule de Louis XVIII, que « l’exactitude est la politesse des rois » mais, mue par un curieux réflexe de prudence, elle se tint coite. Elle fut invitée à prendre un ticket à la borne et à patienter sur une chaise en attendant qu’on appelle son numéro.

Elle parcourut des yeux les rangées de chaises à la recherche d’un visage connu et son regard s’arrêta sur celui de Marinette Le Guern qui habitait à deux pas de chez elle. Une chaise vert pomme était justement libre à côté d’elle. Clotilde alla s’y asseoir. Marinette se pencha vers elle pour la saluer.

* Je ne suis pas tranquille, avoua-t-elle à voix basse.

Elle raconta que la semaine précédente, son mari avait passé cette même visite au terme de laquelle on lui avait enlevé son permis de conduire. Il n’avait même pas été autorisé à conduire pour rentrer chez lui. La pauvre Marinette avait dû se débrouiller pour venir le chercher.

* Le pire, c’est qu’ils n’ont donné aucune justification. Son bilan médical est bon. Mais on lui a dit qu’à quatre-vingt-quatre ans, il n’était pas prudent de conduire. J’en ai soixante-dix-neuf. Si je perds mon permis, moi aussi, je ne sais pas comm…

Elle fut interrompue par la réceptionniste qui tapait dans ses mains comme dans une salle de classe.

* Un peu de silence mesdames. Ici, ce n’est pas le dernier salon où l’on cause !

Clotilde fixa d’un air ahuri la femme qui s’était remise à pianoter sur son ordinateur comme si de rien n’était. Après quoi elle jeta un regard circulaire aux dizaines de personnes assises en rang d’oignon non loin d’elle. Pas une n’avait bronché. La plupart avaient les yeux rivés sur leur téléphone portable, quelques-uns lisaient un livre ou un magazine. Personne ne soufflait mot. Le silence fut rompu par le son aigrelet qui accompagnait l’appel des numéros. Clotilde jeta un coup d’œil à son ticket. C’était son tour. Elle se leva et se dirigea vers le box numéro un.

Près de trois heures plus tard, elle était de retour dans la salle d’attente. Sa place était à présent occupée par un vieux monsieur voûté, aux cheveux blancs en bataille et aux sourcils broussailleux cachés derrière d’épaisses lunettes d’écaille, tenant à deux mains une canne en bois au pommeau sculpté. Quant à Marinette, elle avait disparu.

Clotilde avait passé avec succès, si l’on pouvait s’exprimer ainsi, l’examen cardio-vasculaire. Elle n’avait jamais eu de problème de ce côté-là ; on lui avait d’ailleurs toujours dit qu’elle avait une tension de jeune fille. Du côté de la mémoire, c’était tout aussi bien. Elle avait répondu à toutes les questions avec aisance, elle avait résolu les problèmes, somme toute assez simples, sans aucune difficulté et elle avait restitué sans erreur toutes les informations qu’on lui avait demandé de retenir. En revanche, le bilan ophtalmologique lui causait du tracas. Elle avait eu de la peine à lire les caractères les plus petits, tant en vision de près qu’en vision de loin. La faute à cette maudite cataracte. Que ne s’était-elle fait opérer l’année dernière quand on le lui avait proposé ? A présent, avec les nouvelles lois qui limitaient les soins coûteux chez les plus de soixante-dix ans, ça risquait de n’être plus possible. Pourvu que sa négligence ne lui coute pas son permis de conduire ! Côté audition, cependant, il n’y avait rien à signaler comme le lui avait dit en souriant le jeune médecin qui l’avait examinée. Il lui restait à passer les tests de locomotion pour lesquels elle n’avait guère de souci à se faire, étant sportive, mince et plutôt musclée pour son âge. Pour le moment, elle avait soif. Elle chercha des yeux un distributeur de boissons mais n’en trouva pas et elle dut se résoudre à boire un peu d’eau au robinet des toilettes qu’elle finit par dénicher dans un coin, vaguement signalées par un panneau décrépit.

Il était plus de quatorze heures quand Clotilde quitta l’ancien gymnase qui, elle s’en souvenait à présent, portait naguère le nom de l’athlète Jean Bouin. Elle était un peu étourdie par la foule d’informations que le médecin coordonnateur lui avait données lors de l’entretien final qui avait duré une bonne demi-heure. C’était une femme d’une cinquantaine d’années, à la mine sévère, qui parlait d’une voix sèche. Elle lui avait longuement détaillé les résultats obtenus aux divers examens, qui, comme Clotilde l’avait pressenti, étaient globalement bons. Seul l’examen ophtalmologique prêtait à discussion. On avait apposé la mention « déconseillé » en face de l’item « conduite nocturne ». Déconseillée, certes, mais pas interdite. Et au moins, Clotilde avait conservé son permis.

* Jusqu’à l’année prochaine ! avait spécifié le médecin d’un ton légèrement menaçant.

Car tout ceci n’allait pas s’arranger comme le bon vin, avait-elle ajouté sans l’ombre d’un sourire. Elle avait ensuite remis à Clotilde une carte à puce de couleur violette.

* Voilà qui va remplacer à la fois votre permis de conduire, votre carte vitale et votre carte bancaire que je vous invite à me restituer sur le champ.
* Je ne les ai pas sur moi, avait menti Clotilde.

Le médecin avait poussé un soupir d’exaspération avant de murmurer d’un ton acerbe.

* Ça n’a aucune espèce d’importance. Je viens de les invalider.

Elle avait précisé que Clotilde allait recevoir un code par SMS dans les minutes qui allaient suivre, à la suite de quoi elle pourrait activer sa carte violette dans n’importe quel distributeur de billets. Déconcertée, Clotilde avait rangé la carte dans son sac et salué la femme avant de quitter les lieux.

Elle s’aperçut qu’elle mourrait de faim. Elle reprit sa voiture et gagna le centre-ville où elle pourrait peut-être encore manger quelque chose malgré l’heure tardive. Elle s’attabla à la terrasse ensoleillée du « Lilas Blanc », une boulangerie qui servait des sandwiches jusqu’en milieu d’après-midi. Il faisait beau et inhabituellement chaud en cette mi-octobre, conséquence du réchauffement climatique, à n’en pas douter. Au moment de payer, elle sortit machinalement sa carte bancaire. Mais la mention « carte bloquée » s’afficha bientôt sur le terminal. Le médecin n’avait pas menti. Sa carte ne fonctionnait plus. Elle régla en espèces et, aussi furieuse qu’outrée, elle traversa la rue en toute hâte pour pénétrer dans son agence bancaire où elle se mit en devoir d’expliquer son problème au jeune homme frisé et souriant qui vint s’occuper d’elle. Il prit sa carte bancaire, l’inséra à son tour dans le lecteur, pianota quelques instants sur son ordinateur avant de lever vers elle des yeux candides et de déclarer d’une voix suave :

* Votre carte bancaire habituelle vient d’être remplacée par la nouvelle carte violette. Venez, je vais vous aider à l’activer au distributeur.
* Et si je ne veux pas l’activer, moi ? objecta Clotilde butée.

Le jeune homme la regarda d’un air scandalisé avant d’expliquer que les porteurs de cartes violettes étaient désormais obligés de l’utiliser pour toute transaction. Le retrait d’argent liquide à vue au guichet était suspendu et l’usage du chéquier prohibé. Toute opération bancaire devait dorénavant s’effectuer via la carte violette y compris les virements bancaires. Tout était d’ailleurs expliqué par le menu dans l’application « ma banque » que Clotilde possédait certainement. Dans le cas contraire, il se ferait un plaisir de la lui installer sans attendre sur son téléphone portable. Horrifiée, Clotilde tourna les talons sans répondre. Elle sortit de l’agence en hâte et mit quelques minutes à reprendre ses esprits. Elle se dirigeait vers sa voiture dans l’intention de rentrer chez elle lorsqu’elle s’aperçut quelle avait oublié d’acheter le livre de Frédéric. Le pauvre était hospitalisé depuis trois jours pour une sciatique carabinée après avoir souffert nuit et jour pendant trois semaines. Mais le repos et les perfusions d’antalgiques lui avaient fait le plus grand bien. Elle espérait le ramener à la maison au plus vite. En attendant, il s’ennuyait ferme et il avait décidé de relire les philosophes classiques. Elle entra dans la grande librairie qui occupait le coin de la rue sur trois étages et trouva rapidement, en édition de poche, le livre qu’elle était venue chercher « Critique de la raison pure », classique parmi les classiques. Au moment de payer, la caissière, au lieu d’encaisser directement, se mit à consulter longuement son ordinateur, provoquant des murmures de protestation parmi les clients pressés qui attendaient leur tour. Enfin, elle leva les yeux et dévisagea Clotilde.

* C’est pour vous, ce livre ?
* Pour mon mari.
* Et quel âge a votre mari ?
* Soixante-dix-neuf ans, pourquoi ?
* Eh bien, fit la fille, l’œil à nouveau rivé sur son écran, je ne crois pas que ce genre de livre soit indiqué à son âge. Selon les nouvelles directives gouvernementales, il est interdit aux plus de soixante-dix ans, pour ne pas échauffer le cerveau de nos ainés. Désolée madame, je ne peux pas vous le vendre.

Eberluée, Clotilde sortit de la librairie en proie à un malaise grandissant. Le monde, ou plutôt ce pays, était en train de devenir fou. A deux pas de là, se trouvait une grande enseigne où on vendait un peu de tout, des livres, de l’informatique et même du petit électroménager. Peut-être aurait-elle plus de chance là-bas. Elle dénicha rapidement l’ouvrage en question et passa à une caisse automatique. Le prix s’afficha, neuf euros quatre-vingt-dix. Souhaitait-elle payer en carte ou en espèces ? En espèces naturellement. Elle glissa son billet dans la fente et les dix centimes de monnaie tombèrent bientôt dans le réceptacle avec un petit bruit métallique. Clotilde récupéra sa pièce et son ticket, fourra le livre dans son sac et sortit au grand jour avec soulagement.

Lorsqu’elle atteignit sa voiture, garée en zone de stationnement payant, un jeune fonctionnaire de police était planté devant, manifestement en train de rédiger un procès-verbal. Elle consulta sa montre. Il lui restait cinq minutes. Elle s’approcha et déverrouilla les portières.

* Ce véhicule est à vous ? Vous avez bien failli être en retard ! dit l’homme d’un ton peu amène.
* Mais je ne le suis pas, rétorqua Clotilde, cette fois incapable de se taire. L’exactitude est la politesse des rois, n’est-ce pas ?
* Montrez- moi vos papiers : permis de conduire, carte grise, assurance.

Clotilde lui tendit ce qu’il demandait. Il ne jeta qu’un vague coup d’œil aux papiers du véhicule mais il examina attentivement son permis de conduire, tiquant probablement sur sa date de naissance.

* Vous avez votre carte violette ?

Elle la lui tendit.

* Mais, elle n’est pas activée, protesta-t-il après avoir inséré ladite carte dans son lecteur nomade.
* Je ne l’ai que depuis quelques heures, se défendit Clotilde.

S’ensuivit un sermon manifestement appris par cœur d’au moins cinq minutes suivi de l’ordre d’activer la carte violette au distributeur de billet le plus proche. Il y en avait justement un au coin de la rue. Vaincue, Clotilde fit ce qu’on lui demandait.

* Ne tardez pas à rentrer chez vous, conseilla le fonctionnaire après avoir analysé les données quelques minutes plus tard. Votre carte mentionne « Conduite de nuit déconseillée ».

Il voulait rire sans doute, il n’était pas cinq heures. Et en cette saison, il faisait jour jusqu’à dix-neuf heures trente.

* Allez ma petite dame, en voiture ! conclut le policier avec un grand sourire.

Le sang de Clotilde ne fit qu’un tour. S’il y avait bien une chose qu’elle détestait c’était d’être appelée « ma petite dame » d’un ton paternaliste par un gringalet d’à peine trente ans. Elle allait répliquer mais, à la dernière minute, la raison l’emporta sur l’honneur. Quel était réellement le pouvoir de ce fonctionnaire ? Sans doute avait-il celui de lui ôter son permis de conduire. Elle ravala le propos peu aimable qu’elle avait sur le bout de la langue, entra dans la voiture et boucla sa ceinture avant de démarrer.

Elle fit un crochet par l’hôpital. Frédéric serait content d’avoir son livre. Et elle-même avait grand besoin de partager avec lui cette histoire de fous. Elle grimpa lestement l’escalier jusqu’au deuxième étage et frappa à la chambre 202. Pas de réponse. Elle entrebâilla la porte. La chambre était vide, les draps avaient été ôtés et le matelas nu dans son enveloppe de plastique blanchâtre luisait dans la lumière du soir.

2

Quelques mois plus tôt, quand il avait été certain que le parti alors au gouvernement ne remporterait pas les prochaines élections présidentielles et que personne, parmi ceux qui comptaient, ne voulait d’un président d’extrême droite ou d’extrême gauche, un quatrième homme, si l’on pouvait ainsi s’exprimer, était sorti du chapeau. Il était plutôt jeune, la quarantaine, bel homme, issu de la société civile. Il dirigeait une entreprise de high tech à taille humaine où, de notoriété publique, il faisait bon travailler. Les employés avaient de confortables salaires et de nombreux avantages parmi lesquels sept semaines de congés payés, des jours d’absence pour enfants malades, des primes de déménagement, des colonies de vacances gratuites pour leur progéniture, des séjours à la montagne ou à la mer à prix cassés et j’en passe. Il y avait une seule chose à laquelle ce dirigeant d’entreprise répugnait, il avait horreur de régler les cotisations-retraites de ses salariés. Il avait été retoqué à plusieurs reprises par la justice et contraint de payer des arriérés astronomiques. En somme, il détestait les vieux et c’est sur cet axiome qu’il avait bâti sa campagne. Tout le monde était d’accord pour dire qu’il fallait faire des économies. Par exemple dans le secteur de la santé. Et qui coutait cher à la sécurité sociale ? Les malades bien entendu. Et dans quelle catégorie trouvait-on le plus de malades ? Chez les vieux, pardi ! Eh bien il suffisait de ne plus soigner les vieux qui mourraient rapidement de leur belle mort, générant ainsi des économies substantielles dans le secteur des retraites. Les retraités n’étaient à vrai dire que des parasites, payés à ne rien faire pendant des décennies. Ils avaient cotisé, me direz-vous ? Qu’importe. Les jeunes étaient écrasés par les cotisations sociales nécessaires pour payer les pensions de leurs ainés. Si les vieux mouraient, les salaires des jeunes augmenteraient immédiatement par le principe inaltérable des vases communicants. Bien sûr, un certain nombre d’hommes et de femmes politiques de tous bords s’étaient élevés contre ces idées. Mais cet homme avait eu le mérite de réussir la gageure de remettre les jeunes sur le chemin des urnes. Il y en avait bien qui avaient un père, une mère, un grand-père, une grand-mère qu’ils chérissaient et à qui ils souhaitaient longue vie. Mais dans l’ensemble, ces gens n’avaient que trop vécu, consommant en leur temps, par leurs comportements irresponsables, toutes les ressources de la planète. Il était temps pour eux d’en payer le prix. Il était temps de laisser la place aux jeunes. Il y avait naturellement eu des esprits forts pour dire que, même s’il était élu, ce cinglé aurait les mains liées et que rien de tout cela ne pourrait être mis en œuvre. Il y avait des garde-fous, les lois européennes, le comité d’éthique et en dernier ressort l’opinion publique qui n’admettrait pas… Balivernes ! Le type avait été élu haut la main, avec plus de 58% des voix au deuxième tour et une participation record qui frisait les 90%, un chiffre qui n’avait jamais été obtenu depuis 1958. Et dès son discours d’investiture, il avait annoncé la couleur. Il voulait une France jeune, une France dynamique, une France où les personnes en perte d’autonomie n’avait plus leur place. On construirait pour elles des structures adaptées où elles seraient assistées jusqu’à leur décès. La presse s’était insurgée. Nombre d’hommes et de femmes politiques avaient fait des discours aussi résolus que vains. Le parti du président avait remporté une majorité écrasante à l’assemblée qui avait voté illico toutes les lois proposées par le gouvernement.

3

Ce matin-là, Frédéric se sentait beaucoup mieux. Les perfusions de diverses drogues à effet antalgique et antiinflammatoire avaient eu raison de sa sciatique. Il ne lui restait que la vague douleur lombaire qui avait été sa fidèle compagne durant ces vingt dernières années. Il se sentait d’attaque et se réjouissait à l’idée de rentrer prochainement chez lui. Les journées passées à l’hôpital étaient tristes et monotones et il avait tant à faire. Il avait enseigné la pharmacologie à l’université pendant plus de vingt-cinq ans. Il était encore professeur émérite et donnait régulièrement des conférences destinées tant aux étudiants qu’au grand public. Il espérait d’ailleurs être sorti à temps pour préparer celle qui était prévue jeudi en huit. De plus, depuis qu’il était à la retraite, il était lui-même retourné sur les bancs de la faculté. Il était désormais titulaire d’une licence de philosophie et d’une licence de lettres classiques et il venait de s’inscrire en psychologie. Il lui arrivait de faire du soutien scolaire, à titre bénévole, dans une association locale d’aide aux élèves en difficulté. Enfin, il avait, avec sa femme, un projet de randonnée à ski nordique à travers le Vercors pour l’hiver à venir et prévoyait de reprendre au plus vite un entrainement physique sérieux.

Le jeune infirmière prénommée Manon, c’était inscrit sur son badge, qui avait de si jolis yeux bleus vint enlever sa perfusion. Elle ôta le cathéter de sa veine, essuya la goutte de sang qui s’était mise à couler avec une compresse qu’elle fixa à l’aide d’un sparadrap.

* Je suis bien content qu’on arrête les perfusions, dit-il en se massant le bras avec soulagement.

La jeune femme confirma que c’était bien la prescription du médecin.

* Vous croyez que je vais pouvoir sortir aujourd’hui ? demanda Frédéric d’un ton plein d’espoir.

Elle ne répondit pas et, rassemblant son matériel, elle sortit de la chambre avec une promptitude qui surprit le vieil homme.

Il profita de sa liberté retrouvée pour aller faire sa toilette. Il prit une bonne douche chaude et se rasa avec soin. Il enfila un survêtement propre et chaussa ses baskets. Peut-être aurait-il le temps d’aller faire un tour dans le parc avant la visite. Il faisait si beau ! Mais il n’était pas sitôt sorti de la salle de bain que le médecin entrait avec son charriot, l’infirmière sur ses talons. C’était le gériatre qui l’avait examiné la veille en long en large et en travers, lui posant mille questions sur ses conditions de vie et la configuration de son domicile ; l’absence de sanitaires au rez-de-chaussée de sa maison l’avait d’ailleurs vivement contrarié.

* Je vois que vous êtes déjà prêt, dit-il d’un air surpris.

Il était âgé d’une cinquantaine d’années, grand et maigre avec, sur son crâne oblong, des cheveux châtain mêlés de gris, épars et mal peignés et un long nez pointu qui lui donnaient l’allure d’un héron déplumé. Frédéric afficha un air perplexe. Il leva son bras gauche désormais débarrassé de la tubulure de perfusion.

* Je me disais que, si vous n’y voyez pas d’inconvénient, j’allais profiter de ma liberté retrouvée pour aller faire un tour dans le parc avant le déjeuner.
* Je crains que cela ne soit tout à fait impossible, répondit l’autre d’un ton cassant accompagné d’un froncement de sourcils. Vous allez être transféré d’un moment à l’autre en maison de convalescence. Pendant deux ou trois semaines, tout au plus, rassurez-vous. Mais hors de question que vous rentriez chez vous pour l’instant avec l’escalier en colimaçon dont vous m’avez parlé.

Frédéric allait protester mais l’arrivée de deux ambulanciers à la carrure massive ne lui en laissa pas le temps. Le médecin quitta aussitôt la chambre tandis que la jeune infirmière fourrait hâtivement ses affaires dans un sac qu’elle tendit à l’un des deux hommes. Frédéric n’eut pas d’autre choix que de s’asseoir dans le fauteuil roulant qu’on lui présentait. Il fit mine de sortir son téléphone portable de sa poche.

* L’usage des téléphones est interdit dans l’enceinte de l’hôpital, lui rappela l’infirmière d’un ton sévère.
* Il en est de même dans l’ambulance, renchérit l’ambulancier le plus âgé.
* Mais ma femme… commença Frédéric d’un ton plaintif.
* Nous la préviendrons, coupa la jeune Manon. Soyez sans crainte.

4

Clotilde se rua dans la salle de soin signalée par un panneau jaune mais la trouva déserte. Elle chercha des yeux une petite lumière allumée dans le couloir au-dessus d’une porte, indiquant la présence d’un membre du personnel dans telle ou telle chambre mais n’en trouva pas. Où donc était passé le personnel soignant ? Elle finit par découvrir un agent de service en train de laver à grande eau une pièce qui devait servir de débarras ou de remise. Pour ce faire, il avait entreposé dans le couloir tout un bric-à-brac qui allait de pieds à perfusion ternis en passant par des fauteuils roulants vétustes et même un vieux brancard.

* Bonjour, dit Clotilde après avoir toussoté pour attirer l’attention de l’homme. Où pourrais-je trouver une infirmière pour me renseigner ?
* Tout le monde est en réunion dans le bureau du médecin, comme tous les mercredis à cette heure-ci, répondit-il sans se retourner.
* Peut-être sauriez-vous où est passé mon mari, monsieur Mercier qui occupait la chambre 202 ? Elle est vide et …
* La 202, répondit-il en se redressant. C’est moi qui l’ai faite, à fond, en fin de matinée. Le patient est parti.

Clotilde s’étonna avant de s’insurger. Frédéric aurait tout de même pu la prévenir. Et d’ailleurs, comment avait-il fait pour rentrer tout seul ? Avec son dos, et sa sciatique à peine guérie, ce n’était guère prudent. Dieu qu’il était pénible, soupira-t-elle en levant les yeux au ciel, toujours pressé, incapable d’attendre qu’elle vienne le chercher !

* Avec deux ambulanciers, précisa l’employé. Je les ai vus l’emmener dans l’ascenseur.

Alors ça, ce n’était pas possible ! Jamais Frédéric n’aurait pris une ambulance pour rentrer à la maison. Il était bien trop à cheval sur les principes et soucieux des couts inutiles imposés à la sécurité sociale. Il l’aurait attendue. A ce moment-là, un brouhaha se fit entendre à l’autre bout du couloir, attirant l’attention de Clotilde. La réunion était terminée et le personnel reprenait sa besogne. Elle remercia l’homme et se précipita vers le groupe de soignants. Trois femmes s’étaient rassemblées autour du charriot de visite et discutaient sans lui prêter la moindre attention. Clotilde se planta devant elles et répéta sa question d’une voix forte et claire. Une femme replète d’une cinquantaine d’années outrageusement maquillée, les cheveux bruns tirés en arrière en un chignon banane et sanglée dans son uniforme de surveillante la toisa, ses lèvres minces couverte d’une épaisse couche de rouge à lèvre violet déformées par un rictus méprisant.

* Cessez de vous agiter, ma petite dame !

Clotilde eut un haut le corps. C’en était trop. Elle fut incapable de se retenir.

* Je ne suis pas « votre petite dame », répliqua-t-elle d’une voix blanche de colère contenue. Je suis le docteur Clotilde Mercier, pédiatre. J’ai travaillé dans cet hôpital pendant plus de trente-cinq ans. Et j’exige de savoir où est mon mari, Frédéric Mercier, qui occupait la chambre 202.

Cette déclaration n’eut guère l’air d’impressionner son interlocutrice qui reprit toutefois d’un ton plus mesuré.

* Suivez-moi dans mon bureau, je vais vous expliquer.

5

Allongé dans l’ambulance sur un brancard inconfortable qui réveillait sa lombalgie et dans l’incapacité de voir la route, Frédéric commençait à avoir des hauts le cœur lorsque le véhicule s’arrêta. Il entendit le conducteur serrer de frein à main ; les portières claquèrent. Enfin, les portes arrière s’ouvrirent et on le sortit à l’air libre. Il faisait doux. Sous la couverture, Frédéric transpirait.

* J’aimerais bien retourner sur le fauteuil roulant, dit-il d’une voix mal assurée. Je ne me sens pas très bien.

Les deux hommes continuaient à discuter comme s’ils n’avait pas entendu. Frédéric s’éclaircit la voix et répéta sa demande un peu plus fort. Le plus jeune ambulancier, un géant boutonneux qui ne devait pas avoir plus de vingt ans lui jeta un regard agacé tandis que le plus âgé, un petit brun musculeux au crâne rasé et à la barge naissante, lui répondait une voix morne.

* Le fauteuil ne nous appartenait pas. Nous l’avons laissé à l’hôpital.
* Je pourrais peut-être marcher, suggéra Frédéric en se redressant sur un coude.

Mais on se contenta de pousser le brancard sans répondre. Frédéric aperçut un immense parking quasiment vide entouré de grandes barres d’immeubles. Il parvint à situer l’endroit. On était au pied du Vercors dans un quartier bâti hâtivement au milieu des années soixante avec des matériaux bas de gamme. Les constructions étaient truffées d’amiante ; il les croyait vouées à la démolition. C’était d’ailleurs le cas la dernière fois qu’il avait traversé la zone en voiture, tout n’était alors que bulldozers et décombres. Au lieu de quoi, il vit qu’on avait plus ou moins réhabilité les bâtiments encore debout à grand coup de peintures criardes. Il plissa les yeux -sa vue était encore excellente- pour déchiffrer les inscriptions peintes en grandes lettres noires au fronton des immeubles. Il lut « résidence PPA des Promenades Automnales » et « résidence PPA des Feuilles Mortes » mais ne parvint pas à identifier le nom du troisième immeuble. Il entendit s’ouvrir les portes automatiques et fut poussé à l’intérieur. Parvenu dans le hall d’accueil, il fut enfin autorisé à se lever et invité à s’asseoir sur une des chaises en plastique de couleur violine qui meublaient la salle d’attente. Les ambulanciers déposèrent son sac à ses pieds, replièrent soigneusement la couverture qu’ils posèrent sur le brancard et tournèrent les talons sans un regard en arrière ni la moindre parole d’adieu. Frédéric se retrouva seul. Il s’aperçut qu’il avait faim. Rien d’étonnant à cela puisqu’il était près de treize heure trente et qu’il n’avait rien avalé depuis le petit déjeuner. Il chercha des yeux un distributeur de sandwiches comme il pouvait en exister dans les hôpitaux ou les aéroports, mais il ne vit rien de tel dans ce grand hall vide. Ses yeux se posèrent sur le mur gris qui lui faisait face sur lequel on pouvait lire « Résidence PPA des Matins d’Hiver ». PPA, il le savait, signifiait « personne en perte d’autonomie ». Du moins l’avait-il lu quelque part avant la promulgation de la loi limitant la liberté de la presse et l’accès internet aux sites d’information. Le hall était glacial, il frissonna. Il espérait qu’il allait bien dans un centre de convalescence et non dans un de ces mouroirs à étages. Pour tromper sa faim et son anxiété naissante, il sortit de son sac « Le discours de la méthode » et l’ouvrit à la page 54 marquée par un signet en cuir sur lequel figurait une citation de Saint-Exupéry, un de ses auteurs favoris. Dix minutes passèrent. Toujours personne. Il se souvint enfin qu’il devait prévenir Clotilde et tira son téléphone portable de sa poche pour composer son numéro. En vain. Aussi incroyable que ça puisse paraitre, il n’y avait pas de réseau. On était pourtant en pleine agglomération. Frédéric rangea son portable en maugréant. Il se demandait ce qui se passerait s’il se levait, là maintenant, franchissait les portes de l'établissement, son sac de sport à la main, et partait sans autre forme de procès. Probablement rien. Il était libre d’aller et venir à sa guise, tout de même. Il attendit cinq minutes supplémentaires avant de se mettre debout. Il fit quelques pas et vint se planter devant les portes automatiques qui restèrent désespérément closes. Il essaya de reculer puis d’avancer à nouveau sans succès. Fréderic était perplexe. Comment les ambulanciers avaient-ils fait pour sortir ? Il trouva facilement la réponse. Ils avaient dû pianoter sur le digicode fixé sur le mur de droite, commandant sans nul doute l’ouverture des portes en verre. Plus inquiet que jamais, Frédéric allait se rasseoir quand une grande femme maigre vêtue d’une tenue bleue défraichie, fit son entrée dans le hall. Elle tenait un balai avec lequel elle poussait d’un air absent, les saletés qu’elle avait récoltées sur son passage. Frédéric allait la prier de lui ouvrir la porte lorsqu’une grosse femme vêtue d’un uniforme bordeaux, arriva en se dandinant sur ses jambes courtaudes.

* Frédéric Mercier, appela-t-elle d’une voix aigüe en fixant sur lui de petits yeux perçants. Suivez-moi.

Il obéit aussi vite que le lui permettait son dos endolori. Elle le fit entrer dans un box pourvu d’un poste informatique hors d’âge et le pria de lui fournir papiers d’identité et carte vitale. Il s’exécuta. Elle rentra les données dans l’ordinateur sans dire un mot. Enfin, elle lui tendit deux cartes magnétiques.

* Voici la clef de votre chambre, la numéro 12, située au rez-de chaussée dans le secteur de convalescence, dit-elle en lui remettant un rectangle de plastique banc sur lequel figurait un petit dessin représentant un paysage enneigé. Elle est nécessaire pour accéder aux salles de physiothérapie, au réfectoire, à la salle de télévision et à la bibliothèque. Elle vous permet d’utiliser les ascenseurs menant aux étages supérieurs bien que je doute que ça présente un quelconque intérêt en ce qui vous concerne, poursuivit-elle en émettant un petit rire grinçant.

La seconde carte était de couleur violette munie d’une puce électronique comme une carte bancaire.

* Celle-ci remplace à la fois votre carte vitale et votre carte bancaire, dont le code a été conservé pour plus de commodité. Votre chambre se trouve dans le couloir à droite des ascenseurs.

Elle se leva mettant manifestement fin à l’entretien.

* Y aurait-il une possibilité de manger quelque chose ? demanda timidement le vieil homme. Je n’ai pas déjeuné.
* Je crains que vous n’ayez raté le déjeuner qui est servi à midi pile, dit-elle en consultant sa montre. Mais vous pourrez prendre un gouter léger qui sera servi au réfectoire à partir de quinze heures trente. Le réfectoire est au premier étage en face des ascenseurs, vous ne pouvez pas le rater.

« Un gouter léger », grommela Frédéric en se dirigeant vers l’endroit indiqué. Il était toujours de mauvaise humeur quand il avait faim. Celle-ci s’accrut lorsqu’il découvrit sa chambre, une petite pièce chichement meublée d’un étroit lit en fer au matelas creusé en son milieu qui avait dû connaitre des jours meilleurs plusieurs décennies auparavant, d’une table de chevet en mélaminé gris sur laquelle était posée une affreuse lampe orange, d’une minuscule table en formica et d’une chaise bancale. Aucun fauteuil où il aurait pu lire confortablement. Pas d’étagère pour ranger ses livres et ses revues. En face du lit, accroché au mur, il découvrit un poste de télévision qui devait avoir au moins vingt ans. Il regarda au dehors ; il avait vue sur le parking. La porte-fenêtre s’ouvrait sur une terrasse totalement grillagée à la manière d’un poulailler, toutefois munie d’un fauteuil de jardin en plastique et d’une petite table basse. Il referma la fenêtre de soupirant et se mit à ranger ses affaires dans le placard sur des ceintres en métal tordus. La salle de bain était à l’aune du reste, revêtue du sol au plafond de minuscules carreaux grisâtres comme on en faisait dans les années 70 avec un lavabo ébréché et une douche à l’avenant. Il avisa un document punaisé au mur, vaguement protégé par une feuille de plastique transparent. Il s’agissait du règlement de l’établissement. Frédéric se mt à lire et en resta bouche bée.

Règlement de la résidence pour personnes en perte d’autonomie des matins d’hiver.

Le lever s’effectue tous les jours à 7.00.

Horaires des repas : le petit déjeuner est servi au réfectoire à 7.30 précises, le déjeuner à 12.00, le gouter à 15.30 et le souper à 18.45. Nous ne souffrirons aucun retard. Aucun repas ne sera servi en chambre. Vous n’êtes pas à l’hôtel. Si un résident ne sent pas en état de se rendre au réfectoire, il doit en aviser le personnel au moyen de la sonnette prévue à cet effet pour qu’un soignant vienne l’assister.

Horaires des séances de physiothérapie : de 9.00 à 11.00 dans la salle du rez-de chaussée en tenue adéquate (survêtement, chaussures de sport), toute personne en tenue de ville sera expulsée de la salle de rééducation.

Horaires des visites : du lundi au samedi de 16.30 à 17.30, le dimanche de 13.30 à 15.15. Les résidents ne sont pas autorisés à sortir de l’établissement. Aucune visite ne sera permise en dehors de ces horaires. Il est interdit d’apporter aux résidents nourriture ou boissons.

Horaires du Wi Fi : du lundi au samedi de 14.00 à 15.00 et le dimanche de 16.30 à 17.30. Les appels téléphoniques ne seront possibles que durant ces horaires.

Horaires d’ouverture de la bibliothèque au premier étage : lundi, mercredi et vendredi de 11.00 à 12.00. Les documents sont prêtés pour sept jours. Tout retard donnera lieu à une amende de 5 euros par document.

Cultes : aucun culte n’est célébré dans l’enceinte de l’établissement. Les résidents pourront regarder à la télévision la chaine religieuse de leur choix.

Les lumières ainsi que la télévision s’éteignent automatiquement à 21.30.

C’était pire que l’armée. Dépité, Frédéric s’assit sur son lit et se prit la tête dans les mains. Comment allait-il faire dans ces conditions pour préparer son cours destiné aux étudiants en médecine de troisième année ? Il consulta sa montre qui marquait 15 heures 15 puis les horaires du Wi Fi. Zut, il avait raté le créneau, il était déjà trop tard pour appeler Clotilde qui allait se faire un sang d’encre. Il essaya d’envoyer un texto, en vain. Peut-être trouverait-il quelqu’un parmi le personnel assez aimable pour prévenir sa femme ? Son estomac se mit à gargouiller. Il était temps de se rendre au réfectoire pour le gouter.

6

Clotilde rentra chez elle à la nuit tombée. Jamais la maison de lui avait paru aussi froide et vide sans Frédéric. Elle avait le sentiment qu’il n’allait jamais revenir. C’était stupide. Elle tenta de se raisonner. Il était en convalescence pour trois semaines tout au plus. Ce serait vite passé. Lorsqu’il serait guéri, ils reprendraient leur vie comme avant. Comme avant ? Rien n’était moins sûr avec toutes ces nouvelles lois qui restreignaient la liberté des personnes âgées. Elle-même avait eu aujourd’hui son lot de brimades ! A commencer par sa convocation le lendemain à la résidence PPA des matins d’hiver à dix heures précises selon le dossier que lui avait remis la surveillante de l’hôpital. Elle devait se présenter là-bas avec tout un tas de documents, elle se demandait bien pourquoi. Frédéric était en pleine possession de ses facultés et tout à fait capable de gérer ses affaires. Naturellement son rendez-vous ne coïncidait pas avec l’horaire des visites. Il lui faudrait donc revenir dans l’après-midi pour voir son mari. Elle soupira. Durant cette journée mouvementée, elle n’avait pas songé une seule fois à Marinette Le Guern. Elle espérait qu’elle était rentrée chez elle sans encombre. Il n’y avait sans doute pas de raison de s’inquiéter mais mieux valait s’en assurer. Le téléphone sonna longtemps. Clotilde allait raccrocher en se demandant ce que les Le Guern pouvaient bien faire dehors à cette heure tardive lorsqu’on décrocha enfin. Ce n’était pas la voix de Pierre, mais une voix plus jeune, peut-être celle du fils de Marinette. Clotilde se présenta et demanda des nouvelles de ses amis.

* Ils sont aux cent coups, répondit la voix jeune. Ils ont interdit à ma mère de conduire, poursuivit-il confirmant son identité, après avoir enlevé le permis à Pierre la semaine dernière. Les pauvres. Eux qui adorent se balader et qui viennent de s’acheter une petite voiture électrique.
* Et, c’est définitif ? demanda Clotilde bien qu’elle connut réponse.
* J’en ai peur. Et ce n’est pas tout. Elle est attendue la semaine prochaine pour passer un autre bilan de la mémoire, un bilan neuropsychologique, plus complet à ce que j’ai compris. Apparemment, elle a fait une ou deux erreurs qu’ils ont jugées inquiétantes. Le stress, a-t-elle dit. Bien que je n’aie jamais vu auparavant ma mère perturbée par quoi que ce soit.

Clotilde l’assura de sa sympathie. Elle-même pouvait les emmener faire leurs courses quand ils voudraient. Ils n’avaient qu’à l’appeler. Bien sûr. Mais ce n’était pas la même chose. Les pauvres allaient se retrouver coincés, dépendants du bon vouloir de la famille, des voisins ou des amis. Eux qui faisaient encore, il y a peu, des randonnées en montagne en été et du ski en hiver. Ce n’était pas juste.

Elle se fit réchauffer un reste de soupe et tenta une énième fois de joindre Frédéric sur son portable. Il devait être déchargé car elle bascula une fois de plus sur sa messagerie.

7

Frédéric se réveilla de fort méchante humeur. Il avait très mal dormi dans ce lit minable dont le matelas trop mou avait réveillé ses douleurs. La veille au soir, après l’extinction des lumières, il avait essayé de lire le Discours de la Méthode à la lueur de son téléphone portable mais l’opération utilisait tellement de batterie que l’appareil s’était éteint au bout de quelques minutes. Les prises de courant devaient se déconnecter en même que les lampes car il lui avait été impossible de le recharger. Il avait attendu le sommeil, les yeux grands ouverts, pendant plusieurs heures, fixant à s’en hypnotiser les défauts sur le mur révélés par l’éclat de la lune. Il grommelait dans sa barbe en sortant de la douche, pestant contre le règlement de l’établissement qui l’obligeait à se lever à l’aube après une nuit de mauvais sommeil, sans même le réconfort d’une bonne tasse de café au lit. Il avait presque fini de s’habiller lorsque la porte de sa chambre s’ouvrit. Une jeune femme en bleu entra sans frapper.

* Salut Grand-Père, s’écria -t-elle d’un ton jovial. Bien dormi ?

La mauvaise humeur de Frédéric s’accrut nettement ; on pouvait même dire qu’il était furieux. Il rétorqua du tac au tac.

* Jeune dame, j’ai effectivement deux petits-enfants qui se prénomment Robin et Alice et sont respectivement âgée de douze et seize ans. Malgré ma vue basse, je doute que vous soyez l’un d’entre eux. Vous pouvez m’appeler monsieur Mercier ou à la rigueur Frédéric mais certainement pas Grand-Père ni Pépé, Papy ou autre vocable se référant à une quelconque filiation.

La fille se mit à rire.

* Ok, vieil homme ! Va pour Frédéric si vous m’y autorisez. Je m’appelle Célia. Je suis là pour nettoyer votre chambre. Et, poursuivit-elle en consultant sa montre, je ne voudrais pas vous presser mais il ne vous reste que cinq minutes pour vous rendre au réfectoire. Après cela, le petit déjeuner va vous passer sous le nez. Ce n’est pas qu’il soit d’une grande qualité gastronomique mais il faut bien se nourrir, n’est-ce pas ?

À septe heures trente pile, Frédéric poussa la porte du réfectoire et se dirigea vers la place qu'on lui avait attribuée la veille, à une table de quatre située près de la fenêtre donnant sur le parking vide. Les deux femmes qu’il avait déjà rencontrées étaient assises devant une assiette contenant un minuscule pain rond, un biscuit et un yaourt nature. La plus âgée d’entre elle étalait un peu de confiture sur sa tartine déjà recouverte d’une fine couche de beure. L’autre faisait la grimace en reposant sa tasse de café, sans doute infect. La troisième place était occupée par un homme au visage allongé, aux cheveux gris bouclés légèrement trop longs et à la moustache tombante. Il eut la surprise de reconnaître Moustache, autrement dit Bruno Stevens, qui avait occupé pendant plus de quinze ans le poste d'informaticien au département de pharmacologie de l’université. Que diable faisait-il ici ? La même chose que lui sans doute. L'autre l'avait reconnu aussi, car il se leva à demi et lui tendit la main en souriant.

* Professeur Mercier. Quelle bonne surprise !
* Bonne, je ne sais pas si on peut vraiment dire ça, répondit Frédéric en lorgnant vers la table maigrement garnie. Et je crois qu'on peut laisser tomber le Professeur. Appelez-moi Frédéric, je vous en prie, dit-il en serrant la main tendue.

8

À dix heures moins dix, Clotilde sonna à la porte de la résidence PPA des matins d'hiver. Il pleuvait et aucun auvent ne protégeait l’entrée des intempéries. Elle aurait été rapidement trempée si une grosse femme en tenue couleur aubergine n’était venue lui ouvrir presque aussitôt. Clotilde déclina son identité.

* Vous êtes en avance, dit l'autre d'un ton de reproche.

Mais qu'est-ce qu'ils avaient tous à être obsédés par l'horaire ? En avance, en retard, à l'heure. Quoi qu'elle fasse, ça n’allait jamais. Elle suivit la femme le long d'un couloir dont le sol était recouvert d'une horrible moquette violette. Les murs étaient en béton brut, sans doute plus par économie que par volonté architecturale. L’employée s'arrêta devant une porte peinte en vert dont la couleur jurait atrocement avec celle de la moquette et frappa. Sur ordre de l'occupante, elle entra laissant la porte entrouverte. Clotilde, qui avait l'oreille fine, ne put s'empêcher d'entendre la directrice faire remarquer, elle aussi, d'une voix perçante.

* Elle est en avance. Eh bien, tant mieux. Je n'ai pas que ça à faire !

Un moment plus tard, Clotilde était de retour dans l’affreux couloir. Elle hésitait entre laisser éclater une saine colère et se laisser aller à une franche rigolade même si la situation était surtout absurde. La femme qui l’avait reçue et qui s’était présentée comme la directrice de l’établissement avait tout d’une sorcière, la longue chevelure aile de corbeau, striée de fils blancs, les traits émaciés, les yeux sombres enfoncés dans leur orbite jusqu’à la robe noire garnie d’un col de dentelle de même couleur qui tentait de cacher son cou maigre constellé de taches brunes. Avant même que Clotilde ait eu le temps de s’asseoir après s’être débarrassée de son imperméable, elle l’avait assaillie de questions concernant les revenus de Frédéric, les siens à elle, leur épargne et leurs biens immobiliers. Clotilde s’était étonnée. Son mari, après tout, était en convalescence, un secteur qui, jusqu’à preuve du contraire, était encore remboursé par la sécurité sociale, même pour les plus âgés. La femme n’avait pas réfuté cet argument.

Mais, avait-elle expliqué d’un ton mielleux, s’il surgissait une complication, s’il advenait une aggravation, hypothèses peu probables mais qu’on devait malgré tout envisager, bref, si le retour à domicile s’avérait impossible… Avec tous ces escaliers que vous avez chez vous, avait-elle ajouté, perfide. Il faudrait alors transférer monsieur Mercier en secteur d’aide à la perte d’autonomie. Et là, le séjour n’était plus remboursé par la sécurité sociale et se montait tout de même à la coquette somme de…

Clotilde l’avait rassurée. Frédéric avait une retraite suffisante pour couvrir cette somme. Mais l’autre avait insisté. L’établissement était en droit de se garantir sur les biens du patient. Clotilde savait ce que ça signifiait. Le candidat, désormais président, ne s’en était pas caché durant la campagne. Il avait proposé, sans ambiguïté, de saisir les biens des retraités pour couvrir leur éventuel séjour en résidence adaptée, pour selon ses propres termes, éviter aux enfants d’en supporter le cout. Comme si c’était plus honnête de leur voler leur héritage ! Il fallait voir la tête de la directrice lorsque Clotilde lui avait annoncé qu’ils n’avaient aucun bien immobilier. Evidemment, entre les deux tours de l’élection présidentielle, le résultat du scrutin ne faisant désormais aucun doute, ils avaient pris rendez-vous avec leur notaire pour donner leur maison à leur fille unique Mathilde ; ils en conservaient toutefois l’usufruit jusqu’à leur mort et continuaient à y habiter. Des amis qui avaient été moins prudent s’étaient vu confisquer leur appartement dès lors que le diagnostic de maladie de Parkinson avait été posé chez le mari. Tous deux étaient désormais contraints de vivre dans une de ces résidences PPA et Clotilde n’avait pas eu de leurs nouvelles depuis des lustres.

9

Frédéric sortit de la salle de rééducation à onze heures pile. Elle était beaucoup moins bien équipée qu’à l’hôpital et le seul kinésithérapeute, un homme grassouillet, entre deux âges, à la chevelure dégarnie, n’avait pas l’air passionné par sa tâche. Après avoir survolé le dossier de Frédéric, il lui avait attribué un vélo elliptique, lui enjoignant de pratiquer les exercices prévus par le programme pendant quarante minutes sans discontinuer. Quand il eut fini, sa jambe le tirait un peu et sa lombalgie s’était réveillée. Il en informa le kiné qui haussa les épaules avant de lui conseiller d’effectuer les exercices d’étirement détaillés sur un grand tableau qui couvrait tout un mur de la pièce. Au terme de cette activité, la sciatique s’était un peu calmée mais la douleur lombaire persistait. Frédéric avait envie d’aller s’allonger dans sa chambre et d’avaler un comprimé d’antalgique. Mais c’était compter sans le kiné qui lui enjoignit de faire trente minutes de vélo d’appartement. Au terme de la séance, Frédéric était fourbu. Il pensait qu’une bonne douche chaude allait le remettre d’aplomb mais il n’eut droit qu’à un faible jet d’eau tiédasse qui se tarit au bout de quelques minutes. Ayant enfin quitté la salle de rééducation, il allait regagner sa chambre quand il se souvint des horaires d’ouverture de la bibliothèque. Il prit l’ascenseur jusqu’au premier étage. La pièce dans laquelle il entra était assez spacieuse mais faiblement éclairée. Les rayonnages qui courraient sur les murs était plutôt dégarnis. Frédéric parcourut les titres et soupira, atterré. Il n’y avait là que des romans à l’eau de rose, quelques romans d’aventure vieillots, et quantité de manuels de « développement personnel » dans lesquels on vous expliquait comment retrouver le sommeil, l’appétit, la sérénité, un poids idéal… Une jeune femme était assise à un petit bureau. Elle était grande et maigre avec des cheveux châtains qui pendaient en mèches grasses autour de son visage ingrat. Si Frédéric ne se trompait pas, il l’avait vue servir le petit déjeuner le matin même au réfectoire. Lorsqu’il lui demanda où étaient les ouvrages de philosophie, elle ouvrit de grands yeux ronds derrière ses lunettes d’hypermétrope aux montures en plastique vert qui accentuaient sa mauvaise mine. Elle confirma qu’il n’y en avait pas.

* Il n’y a ici que de ouvrages permis aux plus de soixante-dix ans.

Frédéric sursauta. Il n’en croyait pas ses oreilles. Y avait-il désormais une censure des livres en fonction de l’âge du lecteur ? Il posa carrément la question à la fille qui confirma.

* Mais bien sûr, répondit-elle avec un sourire désarmant qui illumina son visage disgracieux pendant quelques instants. Pas de livres qui puissent échauffer les esprits de nos aînés, c’est la nouvelle règle. Vous ne le saviez pas ? On en a pourtant parlé à la télé, dit-elle d’un ton de reproche. Et cela signifie : pas de roman policier ou de thriller, pas de roman psychologique, pas d’essai, de livre de psychologie, de philosophie, pas de livres d’histoire, il y a bien trop de violence et naturellement, conclut-elle en baissant les yeux d’un air gêné, pas de livre à connotation érotique.

De retour dans sa chambre après le repas de midi composé d’un infâme brouet suivi d’une salade de fruit en conserve, il s’étendit sur son lit top mou et sombra bientôt dans un sommeil agité peuplé de rêves étranges. Il fut réveillé en sursaut par le jingle annonçant l’arrivée des messages sur son téléphone portable. Il consulta sa montre. Il était très exactement quatorze heures, heure à laquelle le réseau téléphonique et internet était rétabli pour une durée de soixante minutes. Il y avait sept appels de Clotilde. La pauvre avait dû se faire un sang d’encre. Il allait composer son numéro lorsque son portable se mit à sonner. Il prit l’appel qui émanait du doyen de la faculté.

* Alors mon pauvre vieux, dit celui-ci d’un ton faussement jovial, j’ai appris que vous étiez hospitalisé. Rien de grave j’espère ?

Avant que Frédéric ait pu répondre, il poursuivit.

* Je crains bien qu’il ne faille vous remplacer.
* Si c’est le cours de la semaine prochaine qui vous inquiète, je pourrais sans doute l’assurer en visio-conférence.

Il avait assuré quantité de cours de cette manière pendant la pandémie. Il fallait juste qu’il obtienne une connexion internet d’une heure et demie le jeudi suivant. Avec l’aide du doyen, c’était sans doute faisable.

* Vous ne m’avez pas compris, dit l’autre d’un ton nettement plus froid. Vous ne pouvez plus faire partie du personnel de l’université. En raison de votre âge. La limite d’âge pour les professeurs honoraires et émérites comme vous-même est fixée à soixante-dix ans. La loi a été votée en juillet et les décrets d’applications sont sortis hier.

Frédéric ouvrit la bouche pour protester, mais le doyen poursuivait d’un ton d’excuse à présent.

* Ça n’a rien à voir avec vos compétences. J’ai les mains liées, mon cher ami. Croyez bien que…

Quel hypocrite ! Quel acteur accompli ! Furieux, Frédéric raccrocha sans l’écouter davantage.

10

A seize heures trente, Clotilde franchissait à nouveau les portes de l’établissement entourée d’une dizaine d’autres personnes. Une employée en tenue bordeaux différente de celle qui lui avait ouvert la porte le matin même, fouillait un à un les sacs des visiteurs, en extirpant bonbons et gâteaux.

* Ça nuit à la santé de nos ainés, disait-elle. Mais n’ayez crainte, vous les récupérerez en sortant. Vous les donnerez à vos enfants.

Comme si c’était bon pour la santé des enfants ! Une femme devant elle se fit confisquer un exemplaire d’un magazine d’information.

* Rien qui puisse échauffer les esprits de nos ainés ! pérorait l’employée.

Clotilde, qui avait pris soin de cacher la « Critique de la Raison pure » dans la poche intérieure de sa veste, passa sans encombre devant le cerbère et rejoignit rapidement Frédéric dans sa chambre. Deux heures plus tôt, il l’avait enfin appelée pour l’informer de la situation et lui avait raconté par le menu ses déboires avec de doyen de la faculté de médecine. Elle ne tenait pas le personnage en haute estime, le jugeant arriviste et sournois. Il n’y avait pas grand-chose à attendre de lui. Mais toutes ces manigances du gouvernement l’inquiétaient au plus haut point. Les vieux étaient dans le collimateur. Il n’y avait pas d’autre mot. Son mari se voulait rassurant. Deux semaines seraient vite passées. De toute façon que pouvait-il lui arriver ?

11

Une semaine passa. Il s’était installé dans une sorte de routine ponctuée par les séances de rééducation, les repas au réfectoire, les visites de Clotilde et les grandes discussions avec Moustache dans la salle commune. Il était en effet totalement interdit aux résidents du premier étage de recevoir des visiteurs dans leur chambre qu’ils partageaient d’ailleurs avec un autre résident. Le colocataire de Moustache était un homme totalement chauve qui se déplaçait difficilement avec une canne. Il prenait ses repas à une table voisine de la leur, faisant claquer son dentier en mangeant avec un bruit de succion répugnant qui provoquait régulièrement les protestations de ses voisins. D’après Moustache, il frisait les quatre-vingt-cinq ans mais il était en parfaite santé hormis une terrible arthrose des deux genoux, responsable de son handicap. Lui-même, au contraire, se faisait du souci pour son cœur, ayant fait quelques années plus tôt un infarctus avec des complications qui avaient nécessité la pose d’un pacemaker, et accessoirement conduit à son placement actuel en résidence PPA. Depuis quelques temps déjà, il avait l’impression de percevoir des ratés qui se manifestaient par de petites secousses dans la poitrine et il se demandait si l’appareil fonctionnait correctement. Bien sûr, il aurait dû consulter son cardiologue, mais à présent que les soins étaient plus ou moins réservés aux moins de soixante-dix ans, c’était la croix et la bannière d’obtenir un rendez-vous chez un spécialiste. Il y avait bien une généraliste qui s’occupait des résidents, une jeune femme rousse à cheveux longs, qui sortait manifestement de la faculté, mais lorsqu’il lui avait fait part de ses symptômes, elle avait haussé les épaules et levé les bras en l’air d’un geste fataliste sans lui faire le moindre examen. Un soir, alors que les deux hommes buvaient une tisane fadasse dans la salle commune après le repas du soir - il allait sans dire que toutes les boissons excitantes comme le café et même le thé et naturellement les boissons alcoolisées étaient totalement proscrites - Moustache dit brusquement d’un air soucieux.

* Je suis inquiet, je n’ai pas vu Maurice depuis hier après-midi.

En effet, son colocataire avait manqué tous les repas de la journée et le dîner de la veille. Ce n’était pas dans ses habitudes, lui qui était plutôt gros mangeur. Frédéric suggéra qu’il était malade et qu’il avait peut-être été transféré à l’infirmerie.

* Pas à celle du premier étage, en tout cas. J’y suis passé ce matin. Elle est vide. D’ailleurs, la dernière fois que j’ai vu Maurice, il se portait comme le pont neuf.

Ils laissèrent le silence s’installer, chacun perdu sans ses pensées.

* Je crains qu’il n’ait été transféré au deuxième étage, dit soudain Moustache.

Frédéric n’en voyait pas la raison. Le deuxième étage était réservé aux résidents souffrant de troubles cognitifs. Et Maurice avait toute sa tête. Il en voulait pour preuve la discussion houleuse qu’ils avaient eue quelques jours plus tôt au sujet du nouveau gouvernement. Le raisonnement du vieil homme était sans faille, même si Frédéric ne partageait pas ses opinions politiques.

L’ancien informaticien soupçonnait qu’on était transféré ailleurs dès qu’on atteignait quatre-vingt-cinq ans. Il se toucha le front et annonça d’une voix lugubre :

* Je crois qu’il a fêté son anniversaire hier. N’a-t-il pas eu une bougie sur son biscuit au gouter ?

12

Au même moment, Clotilde recevait un coup de téléphone de son voisin Pierre Le Guern qui était manifestement complètement sens dessus dessous, ce qui était tout à fait inaccoutumé chez cet homme habituellement posé et sûr de lui. Clotilde en comprit rapidement la raison. A la suite du bilan neuropsychologique qu’elle avait passé en début de semaine, Marinette avait été hospitalisé pour des examens complémentaires. Apparemment le bilan cognitif n’était pas très bon. Elle avait donc subi une IRM cérébrale qui avait montré des anomalies. Pierre ne savait pas dire s’il s’agissait d’une atrophie cérébrale ou de micro AVC, il lui semblait qu’on lui avait parlé des deux. Bref, on lui avait fait une ponction lombaire et là, le diagnostic était tombé. Il s’agissait d’un début d’Alzheimer. Son mari était tombé des nues. Bien sûr, Marinette avait de petits troubles de mémoire, il lui arrivait de ne plus savoir où elle avait posé ses clefs et ses lunettes, comme nous tous, avait-il souligné. Elle oubliait parfois un ingrédient dans les plats qu’elle préparait mais ils n’en étaient pas moins délicieux. Elle ne s’occupait plus trop de ses comptes mais son mari veillait au grain. Pierre avait lui-même souffert de troubles de mémoire quelques années auparavant, alors qu’il prenait des anti dépresseurs inadaptés. Et Marinette avalait parfois des cachets pour dormir. Ces trucs-là font perdre la mémoire, c’est bien connu. Alors il avait cru… Il n’avait pas vu… pas de voulu voir sans doute… Il fondit en larmes. Clotilde ne savait que dire pour le consoler.

Qui plus est, Marinette avait été transférée le matin même à la maison PPA des Matins d’Hiver dans le secteur pour patients souffrant de détérioration cognitive situé au deuxième étage où les visites n’étaient autorisées qu’un seul jour par semaine. C’était à l’autre bout de la ville. Comment allait-il faire, lui qui n’avait désormais plus de permis de conduire ? Clotilde l’y emmènerait bien sûr. De toute façon, elle allait voir Frédéric tous les jours.

Pierre avait demandé naïvement si le placement était temporaire et on lui avait ri au nez. Ne regardait-il pas la télévision, n’écoutait-il pas la radio ? Bien sûr que si. Le slogan publicitaire du gouvernement, si on pouvait ainsi le qualifier, était diffusé plusieurs fois par heure sur les chaines publiques. Il s’étalait en grosses lettres sur les abribus et les panneaux publicitaires. Il se présentait en fenêtre pop-up lorsqu’on surfait sur internet. Personne ne pouvait y échapper.

Il était tout simplement atroce : « Ne laissez pas la perte d’autonomie gagner du terrain ! En résidence PPA, nous veillons sur nos aînés avec efficacité et miséricorde jusqu’à leur mort que nous saurons rendre douce et paisible. La fin de vie n’est pas votre rôle, c’est le nôtre. Pour qu’enfin, la France soit rendue aux jeunes ! ».

Ça se passait de commentaire.

Et, comble de malchance, la pauvre Marinette allait perdre sa maison qui serait saisie pour couvrir les frais de la résidence car sa retraite n’y suffisait pas. Pierre espérait qu’elle ne l’apprendrait pas car ça achèverait de lui briser le cœur. C’était tout de même un peu sa faute, elle qui avait refusé de la donner à son fils sous prétexte qu’il avait déjà hérité de la maison de sa tante Alice, qu’il habitait désormais avec son compagnon Hervé et leur fille adoptive. Il entendait encore sa femme tenter de se justifier après les dernières annonces gouvernementales, pas plus tard que le mois dernier. Pierre, lui, avait été plus avisé. Comme Frédéric et Clotilde, il avait fait une donation de son vivant à ses filles, ne se réservant que l’usufruit de la maison qu’il habitait avec Marinette.

Ce gouvernement inique ne se contentait pas d’enfermer les vieux dans des mouroirs en leur volant leurs derniers moments de vie, il les dépouillait de leurs biens avec la bénédiction de leurs concitoyens. Cela ne vous rappelait rien ?13

Après dix jours de convalescence, Frédéric commençait à trouver le temps long. D’abord sa femme lui manquait. Il aimait s’étendre chaque soir à ses côtés et se réveiller dans les effluves de son odeur un peu poudrée. Il aimait prendre son café au lit à côté d’elle en commentant l’actualité. Il aimait tout simplement la trouver là tout au long de la journée. Au début de son séjour, il avait trouvé du réconfort dans ses longues discussions avec Moustache au cours desquelles ils avaient refait le monde comme lorsqu’ils avaient vingt ans. Mais, depuis que son compagnon de chambre avait disparu, l’ancien informaticien tombait peu à peu dans la dépression. Il inventait des histoires à glacer le sang sur ce qui se passait dans les étages supérieurs de la résidence avant de sombrer dans un mutisme effrayant. Frédéric se rappelait que son ami avait été hospitalisé en psychiatrie quand sa femme l’avait quitté plus de quinze ans auparavant et il songeait que son transfert n’était plus qu’une question de jours.

Tout se précipita le lendemain. Frédéric et Moustache étaient dans la salle commune en train de disputer une partie de Scrabble lorsqu’un homme pratiquement chauve de haute stature s’avança vers eux. Il se présenta comme Jean-Pierre Orsini, le fils de Maurice et, de fait, on aurait dit une version plus jeune du vieil homme. Il souhaitait rencontrer l’homme qui avait adouci ses derniers moments. Il expliqua qu’il était venu récupérer les cendres de son père, décédé le jour de ses quatre-vingt-cinq ans de façon brutale et tout à fait inattendue selon la directrice de l’établissement. Lors de leur dernière conversation téléphonique, Maurice avait chanté les louanges de son voisin Bruno avec lequel il avait des échanges passionnants. Quelques heures plus tard, il était décédé soudainement dans les toilettes et n’avait été découvert par le personnel que tard dans la soirée. Les résidents étaient alors déjà couchés ce qui expliquait qu’ils n’en avaient rien su.

Frédéric était estomaqué. On aurait tout de même pu les en informer le lendemain. Ils n’étaient pas séniles. A partir de ce moment-là, l’état de Moustache empira. Il se mit à parler tout seul, marmonnant entre ses dents que rien de tout cela n’était possible. Lui-même s’était rendu à plusieurs reprises dans les uniques toilettes du premier étage, la dernière fois après le dîner. Elles étaient désertes. Et Maurice était resté invisible depuis le gouter. Il avait même cru le voir pénétrer dans l’ascenseur qui menait aux étages supérieurs. Était-il allé rendre visite à un résident du deuxième étage ? Était-ce là qu’il était mort ?

Frédéric posa carrément la question à Célia lorsqu’elle vint faire le ménage de sa chambre le lendemain matin. Il entretenait avec la jeune femme des rapports cordiaux ; elle adorait plaisanter et elle lui racontait tous les matins des blagues plus ou moins fines auxquelles il riait par politesse. Toutefois, lorsqu’il lui parla de Maurice, il n’était plus question de rire. Ses yeux s’agrandirent de frayeur. Elle entra brusquement dans la salle de bain et ouvrit tout grand le robinet du lavabo dans un bruit de cataracte, s’aspergeant par la même occasion de la tête aux pieds. Elle jura et se mit en devoir d’éponger le sol. Frédéric la regardait d’un air perplexe. Elle était en larmes.

* Je ne veux rien avoir à faire avec ce qui se passe dans les étages, finit-elle par dire d’un ton plaintif sans le regarder. Je le leur ai bien précisé lorsqu’ils m’ont engagée ! Je ne m’occupe que du ménage du rez-de-chaussée. Et parfois, je sers au réfectoire du premier étage, c’est tout !

Cette fille savait quelque chose, mais Frédéric comprit qu’il n’apprendrait rien de plus.

Quand le temps le permettait, les pensionnaires pouvaient sortir dans le jardin. C’était un bien grand mot pour décrire une pelouse mal entretenue, pelée par endroits, entourée d’une haie de troènes, située sur l’arrière du bâtiment. On y accédait directement du premier étage par un escalier extérieur assez peu commode pour celles et ceux dont l’équilibre n’était pas parfait si bien que le jardin attirait peu de monde. Pourtant, Frédéric aimait bien s’installer sur un banc pour lire tandis que Moustache, qui craignait toujours d’attraper froid, préférait rester bien au chaud, à siroter son infâme tisane dans la salle commune. Ce jour-là, il faisait frisquet. Frédéric s’était coiffé d’un chapeau de feutre à large bord qu’il avait acheté en Autriche, quelques années auparavant au cours d’un voyage au Tyrol. Une forte rafale de vent fit voler le couvre-chef à quelques mètres de là, au pied de la haie. Frédéric se leva du banc et se pencha en grognant pour le récupérer, maudissant le mauvais état de ses disques lombaires qui rendait l’opération douloureuse. Ayant récupéré son chapeau, il le vissa fermement sur sa tête. Il allait se relever lorsque quelque chose attira son attention. Derrière la haie, il y avait un grillage, et au-delà de celui-ci on découvrait une autre pelouse. Il écarta les arbustes pour mieux voir. De l’autre côté, le jardin était désert. Il se remit débout. Un nouveau coup de vent manqua d’arracher de nouveau son feutre. Il était temps de rentrer. Il remonta rapidement l’escalier mais, arrivé aux trois quarts, il faillit rater une marche en trébuchant sur son lacet défait. Il jura entre ses dents. Impossible avec son dos de relacer sa chaussure normalement. Il dut se résoudre à s’asseoir sur une marche pour y parvenir. De là-haut, il avait une vue d’ensemble sur jardin, effectivement partagé en deux parts sensiblement égales. Il n’y avait jamais prêté attention. A ce moment-là, des pensionnaires qu’il ne connaissait pas, sans doute des résidents du deuxième étage, pénétrèrent dans le jardin par une porte qui devait se situer sous l’escalier ou il se tenait. Une femme leva les yeux vers lui. Il la connaissait, constata-t-il surpris. C’était Marinette Le Guern qui habitait à deux pas de chez lui. Elle eut l’air de le reconnaitre aussi car elle lui adressa un geste de la main accompagné d’un timide sourire. Il lui rendit son salut. Il crut qu’elle allait lui parler mais elle eut un petit geste d’adieu avant de tourner les talons.

14

Le temps tournait à la pluie. Clotilde, qui était allée fait une grande balade dans les bois avec son chien Pollux, se hâtait de rentrer pour ne pas de retrouver sous l’averse qui menaçait. Elle passait, en se dépêchant, devant la maison des Le Guern lorsqu’elle entendit des éclats de voix. Deux hommes se disputaient. Curieuse, elle ralentit l’allure et tendit l’oreille.

* Tu aurais quand même dû t’en apercevoir, disait une voix jeune d’un ton furieux. Tu es neurologue, oui ou non ?
* Tu sais bien qu’au début de la maladie, il est bien difficile de…
* A présent, elle va finir ses jours là-bas, coupa l’autre d’une voix tremblante de rage contenue.

La porte d’entrée s’ouvrit et une petite fille aux longues boucles blondes sortit en courant de la maison en criant. Elle était vêtue d’une salopette en velours côtelé sur un chemisier fleuri à col rond et chaussée de bottes en caoutchouc rouge.

* Tonton Hervé, Tonton Pierrot, je peux aller caresser le chien ?

Sans attendre la réponse, elle se mit à courir vers Clotilde qui s’était arrêtée. Pollux, surprit par l’empressement de l’enfant, vint se réfugier dans les jambes de sa maitresse. Il fallut quelques minutes pour l’amadouer mais finalement, il se laissa câliner et embrasser comme s’il connaissait la petite depuis toujours. A quelques pas de là, les deux hommes poursuivaient leur discussion un ton plus bas.

* Je ne sais pas ce qu’on aurait pu faire, même si j’avais fait le diagnostic…
* On aurait pu l’emmener en Suisse, en Angleterre, n’importe où, avant la promulgation de ces stupides lois, coupa l’autre vivement.
* Il n’y a pas de traitement pour cette maladie, ni en Suisse, ni ailleurs.
* Et Francis Armengaud, je suis sûr qu’il…

Il n’eut pas le loisir de finir sa phrase. Déjà la petite fille tournait les talons et remontait vers la maison en chantant. Les deux hommes s’interrompirent, saluèrent Clotilde d’un signe de tête et rentrèrent avec l’enfant.

Elle les connaissait de vue. Le plus jeune se nommait Pierre-Herri Fauré. Ses amis l’appelaient Pierrot. Il était le fils de Marinette et journaliste au Dauphiné Libéré. L’autre était Hervé Teytut. Clotilde l’avait eu comme étudiant et s’en souvenait comme d’un jeune homme intelligent quoiqu’un peu pédant. Il était à présent un neurologue réputé dont le cabinet ne désemplissait pas ; il était aussi le compagnon de Pierrot depuis des années. Quant à l’enfant, elle se prénommait Barbara. Elle était la fille de Victoria, la nièce d’Hervé. Après la naissance, celle-ci avait repris ses études, confiant la garde de sa fille aux deux hommes. Diplômée d’une école de commerce, elle vivait désormais à l’étranger, et ne rentrait que deux ou trois fois par an. Quant au père de l’enfant, Victoria avait toujours refusé de révéler son identité.

15

Le lendemain matin, au lieu de Célia, Frédéric eut la surprise de voir apparaitre une femme maigre d’une cinquantaine d’années au visage fatigué. Elle le salua d’un simple signe de tête en arrivant et n’articula pas une parole. Elle ne parut même pas entendre la question lorsqu’il lui demanda si Célia était malade. Peut-être ne parlait-elle pas français ? Il haussa les épaules et prit l’ascenseur pour se rendre au réfectoire. Outre Moustache, il y avait à sa table Edwige, une petite femme ronde de soixante-dix-huit ans qui passait ses après-midis dans la salle commune à tricoter des pulls pour ses nombreux petits enfants. Ses seuls sujets de conversations tournaient autour des petits-enfants en question et de ses multiples maladies. Elle trouvait en Moustache, lui-même porteur de plusieurs pathologies chroniques, un auditeur attentif et bienveillant. Frédéric, quant à lui, avait beaucoup plus d’atomes crochus avec Madeleine, qui était grande et osseuse, toujours coiffée en chignon dévoilant de petites oreilles encore parfaitement ourlées malgré son âge. Ses yeux verts, quoiqu’un peu ternis, pétillaient d’intelligence. C’était une femme très cultivée qui avait tenu une librairie pendant plus de quarante ans avec qui Frédéric éprouvait beaucoup de plaisir à discuter littérature ou philosophie. Ce matin-là Madeleine manquait à l’appel.

* C’est son anniversaire, chuchota Edwige en désignant la place vide.

Le sang de Frédéric ne fit qu’un tour. Il jeta un coup d’œil à Moustache et vit qu’il avait eu la même crainte. Il avala une gorgée du breuvage marron nauséabond qui n’avait de café que le nom et le trouva encore pire que d’habitude. Moustache, qui paraissait en proie à une frayeur grandissante, tripotait son pain sans avaler une bouchée. Au grand agacement de Frédéric, Edwige babillait comme à l’accoutumée. Il allait lui demander sèchement de se taire lorsqu’il vit Madeleine arriver en trottinant, le rose aux joues.

* Pardonnez mon retard. J’ai été reçue par la directrice en personne, dit-elle d’une voix un peu haletante. Elle tenait à me féliciter de ma longévité. J’ai quatre-vingt-cinq ans aujourd’hui, précisa-t-elle en baissant pudiquement les yeux.
* Joyeux anniversaire, lança allègrement Edwige aussitôt imitée pas les deux hommes.
* Et je vais déménager au troisième étage, ajouta Madeleine.

La directrice lui avait expliqué que le troisième étage était réservé aux ainés les plus âgés, qui y jouissaient de maints privilèges, à commencer par une chambre particulière, des repas de qualité exceptionnelle et la possibilité de recevoir des visites tous les après-midis ce qui n’était pas le cas des résidents du premier étage qui devaient se contenter de deux jours de visite par semaine, le mercredi et le dimanche. Ça n’avait pas l’air de gêner Moustache qui ne recevait jamais personne et disait volontiers qu’il était seul au monde mais Edwige se plaignait amèrement de ne plus voir ses enfants qu’en pointillé. Frédéric, lui, n’était pas logé à la même enseigne en secteur de convalescence. Il mesurait d’ailleurs pleinement son avantage, lui qui attendait la visite quotidienne de sa femme comme s’il s’était agi du Messie. Quant à Madeleine, elle regrettait amèrement son club de bridge. A ce sujet, la directrice lui avait affirmé qu’il y avait d’excellents joueurs au troisième étage.

* Vous pourrez venir me voir, dit-elle d’un ton plein d’espoir. Elle me l’a promis. Dans quelques jours, quand je serai acclimatée naturellement.

Au gouter, Madeleine eut droit à un petit gâteau tout rose surmonté d’une bougie qu’elle dégusta avec une petite moue ravie. Après quoi elle serra les mains de ses voisins de table avec effusion. Edwige essuyait ses yeux humides avec le coin de sa serviette. Moustache affichait un air désolé. Frédéric lui-même ne pouvait se retenir d’une certaine émotion. Madeleine mit fin à ces épanchements, elle les salua d’un élégant petit geste de la main et se dirigea vers les ascenseurs d’un pas décidé.

16

C’était l’heure des visites et Clotilde faisait la queue pour entrer dans la résidence. Il y avait beaucoup plus de monde que d’habitude et nombre de personnes qui avaient apporté de la nourriture ou des objets interdits se faisaient sermonner voire carrément refouler. Comme toujours, elle avait caché le livre destiné à son mari dans la poche intérieure de sa veste. Ce serait dommage de se le faire confisquer car elle avait eu bien du mal à se le procurer. La caisse automatique de la grande enseigne ne prenait désormais plus les espèces et avait refusé sa nouvelle carte bancaire pour l’achat de cet essai politique. Elle avait donc tenté sa chance auprès d’une caissière. Quand celle-ci lui avait demandé pour qui était ce livre, elle avait menti en répondant que c’était pour son petit-fils, étudiant en philosophie. En réalité, le pauvre garçon avait douze ans et il aurait été bien incapable de lire une telle prose. Mais la fille avait paru la croire. Elle avait validé l’achat et lui avait même demandé le nom et l’adresse de son petit-fils pour le lui envoyer directement. Clotilde avait dû inventer une histoire d’anniversaire qu’on devait fêter le soir même pour que la caissière consente enfin à lui restituer l’ouvrage. Elle serra les pans de sa veste contre elle. L’homme qui la précédait dans la queue trépignait d’impatience.

* Excusez-moi, dit-il en levant le bras tel un écolier. Pourriez-vous faire rentrer en priorité ceux qui viennent rendre visite à un résident du second étage ? Nous ne sommes autorisés à voir nos parents qu’une heure par semaine et dix minutes sont déjà passées.
* Chacun rentrera à son tour, fut la réponse laconique donnée par la grosse employée à la mine renfrognée qui faisait office de portier.

Clotilde avait reconnu Pierre-Henri Fauré. Elle allait le saluer lorsque les visiteurs se mirent enfin à avancer. La queue se délita rapidement. Fauré se dirigea vers les ascenseurs. Elle-même rejoignit Frédéric dans sa chambre. Il ne voulait pas l’inquiéter et il omit volontairement de parler du troisième étage et des rumeurs que Moustache répandait à son sujet, en revanche il lui raconta la découverte du deuxième jardin. Au moment de partir, elle ne put s’empêcher de lui faire des recommandations.

* A propos de jardin, couvre-toi bien quand tu sors, je ne voudrais pas que tu attrapes froid. Ils t’ont vacciné contre la grippe au moins ?
* Penses-tu, c’est pour les jeunes ! répondit-il en riant.

Elle allait remonter en voiture lorsqu’elle remarqua l’homme dans le véhicule voisin. Il était immobile, affalé sur le volant. Croyant à un malaise, elle s’approcha et toqua à la vitre. Il se redressa. Il avait le visage rouge et les yeux larmoyants. Elle reconnut Pierre-Henri Fauré.

* Excusez-moi, dit-il en baissant sa vitre. Ce n’est pas très digne de me laisser aller ainsi comme un enfant. Mais je suis bouleversé. Si vous saviez comment on traite les gens au deuxième étage.

A en croire, le journaliste, le deuxième étage était encore plus délabré que le rez-de-chaussée. Les carreaux au sol étaient cassés, le plâtre des murs s’effritaient et les fenêtres mal jointes laissaient passer un courant d’air froid extrêmement pénible. Sa mère partageait une minuscule chambre avec une vieille femme qui geignait en permanence. Marinette, qui ne fermait pas l’œil de la nuit, n’était plus que l’ombre d’elle-même. Elle, habituellement si solide, avait fondu en larmes à plusieurs reprises. Lorsqu’il s’était plaint au personnel des conditions d’hébergement de sa mère, l’aide-soignante, parlant de Marinette et de sa voisine de chambre, avant répondu avec indifférence.

* Vu leur état, ces deux-là ne tarderont pas à monter au troisième étage ; on s’en occupe aux petits oignons là-haut.

Pierrot avait fait remarquer à sa mère qu’elle avait les cheveux sales et qu’elle portait un pull taché ce qui n’entrait pas du tout dans ses habitudes, elle qui était habituellement tirée à quatre épingles. Il avait même pensé que la maladie progressait décidément très vite. Mais elle avait éclaté en sanglot en gémissant qu’elle n’avait le droit de prendre qu’une douche par semaine. Les autres jours, elle avait bien essayé de se laver au lavabo. Après tout, c’était ce que tout le monde faisait quand elle était petite et, dans son souvenir, personne n’était sale. Mais elle n’avait pas de gant de toilette. C’était Pierre qui avait fait sa valise et il l’avait faite en dépit du bon sens. Elle avait bien essayé de se servir de sa serviette de toilette mais elle avait été vertement réprimandée par l’aide-soignante quand celle-ci avait constaté que la serviette était trempée. Pierrot avait alors compris que personne ne lavait les affaires des résidents. Ce rôle était dévolu à la famille qui devait prendre le linge sale chaque semaine et rapporter des affaires propres. Et pour ceux qui n’avaient pas de famille sur place ?

* Ceux-là montent directement au troisième étage, avait répondu Marinette. Je crois qu’on s’occupe bien d’eux là-haut.

17

Le séjour de Frédéric touchait à sa fin. Il n'avait pas revu Célia. Chaque matin, c'était désormais la même femme muette au regard vide, qui venait faire son ménage. Frédéric avait pris le parti de l’ignorer. Le kiné était plutôt content de ses progrès et envisageait son retour à domicile dans les jours à venir ce qui n'améliorait pas l'humeur de Moustache. Celui-ci était de plus en plus déprimé, d'autant plus qu'il avait désormais comme voisin de chambre un vieux médecin à la retraite, véritable moulin à parole qui le saoulait de ses anecdotes du matin au soir. Il n’en pouvait plus des accouchements par le siège à domicile compliqués de circulaire du cordon, des diagnostics différentiels de l’embolie pulmonaire et des complications de la cirrhose du foie. Pour le dérider, Frédéric proposa de monter au troisième étage rendre visite à Madeleine. Elle devait être à présent tout à fait acclimatée selon ses propres termes. Edwige proposa de se joindre à eux et tous trois montèrent dans l’ascenseur. Mais ils eurent beau insérer à tour de rôle leur carte magnétique dans la fente, le bouton du troisième resta désespérément inerte. Ils ressortirent de la cabine, un peu penauds, pour se retrouver face à Nadia, une aide-soignante un peu moins acariâtre que ses congénères, qui daignait parfois leur adresser la parole. Frédéric lui posa carrément la question. Comment faire pour aller rendre visite à leur amie Madeleine, désormais hébergée au troisième étage ? Elle les dévisagea l’un après l’autre, d’un air de commisération. Elle poussa un soupir. A sa connaissance, la pauvre Madeleine était malade, elle avait attrapé un virus qui la clouait au lit ; rien de grave, bien sûr, mais un truc assez contagieux qui s’était répandu là-haut, parmi les résidents, ce qui expliquait qu’actuellement, le troisième n’était pas accessible aux visites.

* Mais je suis sûre que, dès la semaine prochaine, vous serez autorisés à la rejoindre, conclut-elle en appuyant sur le bouton d’appel.
* La semaine prochaine, ce sera trop tard, rétorqua Frédéric avec une moue de dépit. Je serai sorti. Ma convalescence s’achève.
* Vraiment ? dit-elle d’un ton d’indifférence.

Mais Frédéric crut voir ses joues s’empourprer avant qu’elle s’engouffre dans l’ascenseur, il se demandait bien pourquoi. Il ne s’avoua pourtant pas vaincu et lorsque Moustache et Edwige se furent retirés pour faire leur sieste quotidienne, il chercha l’escalier de secours qui, inexplicablement, n’était indiqué nulle part. Il finit par le découvrir derrière le réfectoire, dans un petit couloir borgne, tout à fait inadapté en cas d’évacuation forcée. Il ouvrit la porte qui n’était pas fermée à clef et grimpa jusqu’au troisième étage aussi vite que le lui permettait sa mauvaise jambe, réveillant par la même occasion une douleur qu’il croyait envolée, pour se retrouver stupéfait devant une porte verrouillée. Quel était ce virus si dangereux qu’on était obligé de condamner l‘ascenseur et l’escalier de secours ? Pauvre Madeleine. Il la revoyait si joyeuse de quitter le premier étage pour monter là-haut. Tout cela réveillait en lui de fort mauvais souvenirs. Il ne pouvait s’empêcher de penser à la pandémie qui avait sévi au début de la décennie, vouant, au nom de la sécurité, les résidents des EHPAD à une solitude forcée, sans visite de leurs proches pendant des mois. En proie à une inquiétude grandissante, il redescendit vivement au premier et soupira de soulagement lorsqu’il se retrouva dans le petit couloir. Il avait craint un instant que les portes donnant sur l’escalier de secours soient verrouillées de l’intérieur le condamnant à tambouriner pendant des heures avant que quelqu’un passe par là et vienne le délivrer. Il consulta sa montre, il lui restait quelques minutes avant le gouter et il décida de descendre dans le jardin. Il devait faire frisquet mais au moins il ne pleuvait pas. Heureusement car il était en pull, sa veste était restée dans sa chambre et il n’avait pas le temps d’aller la chercher. Tant pis, il n’était pas en sucre ! Il descendit l’escalier rendu glissant par l’humidité, fit quelques pas vers son banc habituel et leva machinalement les yeux vers le troisième étage dont les fenêtres obscures contrastaient avec celles des étages inférieurs, fortement éclairées. En ce mois de novembre, rares étaient les rayons de soleil qui parvenaient à traverser l’épaisse couche de nuages et les néons fonctionnaient presque toute la journée. Par quelle magie parvenait-on à soigner tous ces résidents malades dans la pénombre ? Voilà qui dépassait son entendement.

Il fut d’autant plus estomaqué le lendemain matin par l’annonce que leur fit Edwige. Comme Madeleine quelques jours plus tôt, elle arriva en retard au petit déjeuner. Frédéric, ébahi, la vit se diriger vers eux aussi vite que le lui permettaient ses courtes jambes. Elle s’assit en poussant un profond soupir et les regarda d’un air béat. Elle venait de rencontrer la directrice qui lui avait proposé une place au troisième étage.

* Mais ce n’est pas votre anniversaire, n’est-ce pas ? objecta Moustache.

En effet, son anniversaire tombait en aout ; elle avait fêté ses soixante-dix-huit ans. Elle était donc encore bien loin des quatre-vingt-cinq ans requis pour aller au troisième étage.

* Mais avec mon diabète, mon cœur et mes mauvaises jambes, je serai bien mieux là-haut. C’est en tout cas ce que m’a affirmé la directrice. C’est bien plus confortable et je pourrai recevoir la visite de mes petits-enfants.
* Vous n’ignorez rien des folles rumeurs qui circulent à ce propos, protesta Moustache.
* Dont vous êtes à l’origine, cher Bruno, je suis bien placée pour le savoir.
* Mais, enfin, Edwige, vous oubliez le virus dont a parlé Nadia ? s’insurgea Frédéric plus pragmatique. Tous les résidents du troisième sont souffrants et alités. Vous n’allez pas risquer de tomber malade ?
* Oh, ce n’est qu’un tout petit virus de rien du tout !

Edwige avait décidément réponse à tout. Si on en croyait la directrice, l’épidémie était presque finie. Ce n’était que par précaution qu’on limitait encore les visites jusqu’à la semaine prochaine.

Frédéric n’eut pas le loisir d’argumenter davantage. Après le petit déjeuner, il fut pris d’un vertige et ne put se rendre en séance de rééducation. Il regagna sa chambre, se mit au lit et dormit d’un sommeil agité peuplé de cauchemars pour se réveiller quelques heures plus tard, fiévreux, en proie à des frissons et à un fort mal de tête. Incapable de se lever, il n’eut d’autre choix que de sonner pour appeler un membre du personnel. Au bout d’une bonne vingtaine de minutes, une aide-soignante finit par faire son apparition mais elle se sentit manifestement dépassée par les évènements et appela une infirmière. Celle-ci toucha le front en sueur de Frédéric, lui prit la température, le pouls et la tension artérielle. Ce qu’elle constata parut l’étonner car elle reprit les constantes trois fois avant de demander à sa collègue d’aller chercher le médecin. C’était une jeune femme au visage peu amène, tout juste sortie de la fac, qui n’avait pas bonne presse parmi les résidents. Elle avait la réputation d’être dure, cassante et surtout d’une compétence assez limitée. Elle diagnostiqua une grippe ce dont Frédéric se doutait déjà et elle ordonna qu’il soit transféré à l’infirmerie du premier étage.

18

Frédéric était malade depuis trois jours et son état ne s’améliorait pas, bien au contraire. Sa fièvre restait élevée avec des frissons, ses violentes quintes de toux déclenchaient de terribles douleurs thoraciques et l’empêchaient de dormir ; il s’alimentait à peine. Lorsque Clotilde arriva cet après-midi-là, son état s’était considérablement dégradé. Son front était constellé de gouttelettes de sueurs, il respirait avec peine, et passait périodiquement une langue parcheminée sur les lèvres bleuâtres. Lorsqu’il toussait, il grimaçait de douleur en se tenant les côtes et crachait dans son mouchoir des glaires jaunes striés de sang. Il posa sur elle un regard hagard et parut à peine la reconnaitre. Clotilde connaissait ce regard. Elle avait été pédiatre pendant plus de quarante ans. Son mari souffrait d’une pneumonie, une complication possible de la grippe à son âge. Si on n’intervenait pas, il allait mourir. Elle consulta la pancarte au pied du vieux lit en fer à la peinture écaillée, vestige d’une époque révolue. La température était montée à plus de quarante degrés, sa tension artérielle était très faible. Et on ne lui donnait que du Doliprane. Atterrée, elle sortit de la chambre à la recherche du médecin.

Elle trouva celle-ci dans son bureau vitré, en grande conversation téléphonique manifestement privée si on en croyait les gloussements et les petits rires de gorge qui venaient ponctuer régulièrement les réflexions de son interlocuteur. Clotilde dut patienter dix bonnes minutes en dansant d'un pied sur l'autre avant qu'elle consente enfin à raccrocher et à la recevoir. S'étant présentée comme une ancienne consœur, elle lui fit part de ses inquiétudes concernant l'état de santé de son mari qui lui semblait grandement préoccupant. Ne faudrait-il pas le perfuser et lui administrer des antibiotiques ? La jeune femme, visiblement mal à l'aise, répondit en émettant ce rire exaspérant dont elle semblait avoir le secret que malheureusement la résidence ne disposait pas de matériel de perfusion, et que la dotation en antibiotique était fort mince et de toute façon tout à fait inadaptée au cas du patient. Clotilde avait alors suggéré un transfert à l’hôpital.

* Impossible, répondit le médecin d’une voix ferme. Vous n’ignorez pas que les lits hospitaliers sont réservés aux moins de soixante-dix ans.
* Alors il va mourir.
* N’est-ce pas notre destin à tous ?

Clotilde, qui n’avait pas l’intention de débattre dans le registre de cette philosophie de bazar, s’en fut sans un mot.

Elle savait ce qu'il lui restait à faire, il lui fallait trouver elle-même un moyen de faire hospitaliser Frédéric. Sans cela, il était perdu.  Dans la voiture, elle mit machinalement la radio et tomba sur le flash d'informations de dix-huit heures. Agacée par la voix énergique et enjouée de la journaliste, elle allait éteindre le poste mais suspendit son geste. Il était question d'une nouvelle loi visant à interdire aux plus de soixante-dix ans de quitter leur ville de résidence sans raison valable. En fonction de la taille de localité, s’il s’agissait d’un village par exemple, l’autorisation pourrait être étendue à la ville voisine. Qu'entendait-on par raison valable ? Se rendre à un enterrement ou à une consultation, aller voir son notaire... En revanche, pas question de voyager pour son plaisir. Finis les week-ends, les vacances et les réunions de famille. Terminés les spectacles ou les repas au restaurant dans la capitale régionale. Les retraités étaient invités à rester chez eux. On prévoyait de créer des milices spéciales pour arrêter les contrevenants qui risquaient une amende salée doublée d'un internement immédiat en résidence PPA quel que soit leur état de santé. Ce n’était ni plus ni moins qu'une assignation à résidence ! Clotilde, outrée, n'en croyait pas ses oreilles.

Lorsqu'elle arriva chez elle, il faisait nuit noire. Elle sortit de la voiture pour prendre le courrier dans la boîte aux lettres. Pollux, qui l'attendait derrière le portail assis sur son derrière, gémissait à fendre l'âme. Son maître lui manquait, pauvre bête. Lorsqu'elle ouvrit le battant, au lieu de lui faire la fête comme à son habitude, il fila comme un trait. Clotilde poussa un soupir d'exaspération. Après quoi courait-il, ce sacripant ? Un chat ou un écureuil, sans doute. Elle allait remonter en voiture lorsqu'elle entendit de petits gloussements ravis. La petite fille de l'autre jour se tenait sous le lampadaire avec son oncle Hervé et caressait Pollux qui poussait de petits jappements de plaisir. Ce chien avait toujours adoré les enfants.  Elle s'approcha d'eux pour récupérer l'animal. Elle devait faire une drôle de tête car Hervé Teytut s'enquit de sa santé d'un ton plein de sollicitude. Elle qui se faisait un point d'honneur à ne jamais étaler sa vie en public, se surprit à raconter ses préoccupations à ce parfait inconnu. Il l'encouragea chaudement mais malheureusement, il ne pouvait pas de l'aider dans ses démarches. Il avait quitté l'hôpital depuis trop longtemps pour exercer en cabinet et n'avait pas de contact à lui recommander.

Déçue, Clotilde siffla son chien et rentra chez elle. Il faisait froid et humide jusque dans la maison. Ce satané chauffage devait encore faire des siennes et Frédéric n'était pas là pour le réparer. Qu'importe, elle fit un bon feu de bois dans le poêle finlandais qui réchauffa rapidement l'atmosphère. Puis elle s'installa devant son ordinateur et ouvrit le site du centre hospitalier à la page du service de pneumologie. Elle poussa un soupir de soulagement en constatant que le chef de service n'avait pas changé. Il s'appelait Patrick Humbert et il avait été son interne pendant un semestre, un très bon interne au demeurant et un garçon très sympathique si elle avait bonne mémoire. Elle consulta sa montre qui marquait près de dix-neuf heures. Il était très improbable que quelqu'un lui réponde à cette heure-là. Elle connaissait les habitudes de la maison. Elle tenta pourtant sa chance et composa le numéro du secrétariat. On pouvait sans doute laisser un message. A sa grande surprise, une voix masculine répondit.

* Professeur Humbert, j'écoute.

C'était inespéré. Clotilde se présenta et lui adressa sa requête. Pouvait-il hospitaliser son mari pour une pneumopathie grave ? Lorsqu’elle mentionna son âge, il commença par protester.

* Vous savez bien que j'ai les mains liées. Impossible d’hospitaliser un senior de plus soixante-dix ans au CHU. Ce sont les nouvelles directives du ministère. Je ne peux pas y déroger. Même si je le voulais, l'administration refuserait son admission.

Clotilde était anéantie. Son dernier espoir venait de s’effondrer.

* Pauvre Frédéric, se lamenta-t-elle tout haut sans y penser.
* Frédéric ? reprit le professeur Humbert étonné. Vous voulez dire que votre mari est le professeur Frédéric Mercier, le pharmacologue ?

Clotilde confirma.

Apparemment cela changeait tout. Humbert avait une grande admiration pour Frédéric dont il avait failli suivre les traces en pharmacologie. Seul le hasard avait fait qu’il s’était finalement tourné vers la pneumologie. Il se faisait fort de trouver une solution. Il devait bien ça à son ancien mentor.

Il eut cependant toutes les peines du monde à convaincre le médecin de la résidence PPA des matins d’hiver de transférer Frédéric dans son service séance tenante. Elle avait plutôt dans l’idée, lui confia-t-elle, de le monter au troisième étage. Patrick Humbert ignorait ce qu’il en était du troisième étage, mais, en tout état de cause, il savait que Frédéric serait bien mieux soigné dans son service. La jeune femme en convint. Elle se fit encore un peu tirer l’oreille, arguant du « grand âge » du patient qui le rendait inéligible aux soins actifs. Mais à la fin, elle se rendit à ses arguments. Humbert avait été son maitre de stage quand elle était en quatrième année de médecine et elle avait confiance en lui.

19

Deux jours plus tard, Frédéric était sauvé. Sous traitement, la fièvre était rapidement tombée et la toux s’était calmée. On venait même de lui enlever l’oxygène. Pour la première fois depuis le début de sa grippe, il s’était mis debout. Sur des jambes certes encore un peu chancelantes, il avait fait le tour de la chambre à pas mesurés. Les antibiotiques avaient eu un effet prodigieux. En bon pharmacologue, il aurait pu détailler, étape par étape, l’action dans son organisme des médicaments qu’on lui avait administrés, deux molécules somme tout assez banales et peu onéreuses, qu’en tout état de cause il aurait très bien pu payer lui-même. Pourquoi ne les lui avait-on pas prescrites lors de son séjour en résidence PPA ? Mystère. Sans doute était-ce une nouvelle directive de ce satané gouvernement qui ne ratait pas une occasion de professer qu’« un bon vieux était un vieux mort ». Une chose était sûre, il devait son salut à Clotilde, qui avait remué ciel et terre pour le faire hospitaliser. Sans elle, il serait aujourd’hui dans la tombe.

Elle arriva, les bras chargés de livres et de journaux qu’elle posa avec soulagement au pied du lit et lui sourit. Elle n’avait pratiquement pas quitté son chevet pendant quarante-huit heures, bénéficiant d’une tolérance étonnante de la part du personnel. Le voyant hors de danger ce matin, elle avait fait un saut à la maison pour se changer et prendre des nouvelles de Pollux, heureusement pris en charge par des voisins.

* Tu devrais lire ça, c’est instructif !

Elle lui tendait le Dauphiné Libéré du jour qui titrait en gros caractères : « Résidences PPA : La mort aux trousses ? » Une enquête de nos reporters dans une de ces nouvelles structures d’hébergement pour personnes en perte d’autonomie promues par le gouvernement. Page huit. Il ouvrit le journal à la page en question et se mit à parcourir l’article.

*Que se passe-t-il derrière les murs des résidences PPA où sont envoyés nos ainés dès lors que leur autonomie est jugée imparfaite par les autorités ?*

*Nous avons été alertés par Fabienne qui a constaté à plusieurs reprises des bleus sur les bras et les jambes de sa mère de quatre-vingt-quatre ans, par Agathe dont le père atteint d’une maladie d’Alzheimer et allergique aux noix depuis sa plus tendre enfance, s’est vu servir une salade grenobloise (contenant…des noix) alors que cet état avait été dument signalé par sa famille lors de son entrée, avec pour conséquence un œdème de la gorge responsable de son décès. Sans parler de Françoise qui est sans nouvelles de sa tante depuis son admission au troisième étage de la résidence le jour de ses quatre-vingt-cinq ans.*

*Nous pensions faire un sujet sur la maltraitance. Ce que nous avons découvert est bien pire !*

*Nous nous sommes rendus à la Résidence PPA des matins d’hiver. Elle fait partie d’un ensemble de résidences PPA aménagées dans des immeubles vétustes situés dans le quartier de la Villeneuve et initialement voués à la démolition. Ces passoires thermiques truffées d’amiante sont dans un état de délabrement terrible que les trois coups de peinture criardes passés à la va-vite n’ont pas suffi à camoufler. Il fait un froid de canard dans le grand hall désert. Nous sommes accueillis par Alice Sauveur, la directrice, qui nous sert de guide.*

*Au rez-de-chaussée, se trouve un secteur de convalescence, vide en ce moment, avec une salle de rééducation chichement équipée. Les chambres glaciales aux murs délabrés donnent sur de petites terrasses curieusement grillagées sur toute leur hauteur. Les résidents sont-ils retenus prisonniers ? C’est une question qu’on peut légitimement se poser.*

*Le premier étage accueille une trentaine d’ainés, atteints de diverses pathologies jugées incompatibles avec leur maintien à domicile. Renseignements pris, il suffit d’avoir un peu de diabète de nos jours pour être considéré comme « en perte d’autonomie ». Nous attirons l’attention de la directrice sur la vétusté des locaux meublés de vieux lits en fer dépareillés, sans parler de l’odeur de choux bouilli qui flotte dans les couloirs. Elle nous gratifie d’un discours sur les coupes budgétaires et le trou de la sécurité sociale. Pourtant, si nos informations sont exactes, seul le séjour en secteur de convalescence est pris en charge par la sécurité sociale. Les autres résidents paient leur pension et, si le montant de leur retraite ne suffit pas, l’établissement n’hésite pas à confisquer leurs biens pour se garantir. La directrice ne dément pas et préfère nous entrainer au second étage où sont hébergés une quarantaine de patients « Alzheimer », tous stades confondus, les malades « légers » cohabitant avec des sujets lourdement atteints, obligés de supporter les cris de leurs voisins de chambres, leur agitation ou leurs déambulations nocturnes ainsi que l’odeur d’urine dégagée par ces pauvres bougres marinant dans leurs couches. Madame Sauveur tente de justifier ces conditions indignes : « Ils n’ont pas toute leur connaissance ». Nous protestons : c’est affreux ! Elle en convient du bout des lèvres et lève les deux bras au ciel en un grand geste fataliste.*

*Quant au troisième étage, censé accueillir les malades les plus graves et les plus âgés, nous n’y avons croisé que cinq patients grabataires, tous des hommes. Et, en tout état de cause, aucune trace de Madeleine, la tante de Françoise ! Nous insistons. La vieille dame ne s’est tout de même pas volatilisée. Sans doute, nous répond-on. Nous suivons la responsable jusque dans son bureau où elle consulte longuement ses registres numériques avant de lâcher : « c’est bien ce que je craignais, cette pauvre femme est décédée ». Nous commencions à nous en douter. Et la cause de la mort ? Un arrêt cardiaque, pardi ! « A son âge, c’était fatal ! », dixit la directrice.*

*Nous interpelons la ministre de la Vieillesse et de la Dépendance : Qu’ont fait nos ainés pour être hébergés dans ces conditions désastreuses, la plupart du temps contre leur gré ? Il est grand temps d’y remédier. Pour le reste, nous n’osons formuler les craintes qui nous viennent à l’esprit.*

Signé Maryvonne Leroy et Pierre-Henri Fauré

Frédéric resta quelques instants sidéré, immobile, fixant le journal, incrédule. Pauvre Madeleine, qui était si contente de monter au troisième étage. Morte à son arrivée, comme Maurice quelques jours plus tôt. Sans parler d’Edwige…

20

Clotilde sortit soulagée du bureau de Patrick Humbert. Elle était parvenue à négocier le retour à domicile de Frédéric. Il l’avait accueillie gentiment, retrouvant tout naturellement le tutoiement dont ils usaient autrefois, lorsqu’il était lui-même jeune interne et elle, praticien hospitalier en milieu de carrière. En toute logique, il subissait des pressions de l’administration pour se débarrasser au plus vite de ce vieil homme qui encombrait un lit en dépit des nouvelles directives. Il avait eu beau prétendre que Frédéric était co investigateur dans une étude qu’il dirigeait sur les effets d’une nouvelle molécule d’antibiotique et qu’il avait besoin de lui, les administratifs étaient restés inflexibles. Tout éminent pharmacologue qu’il était, Frédéric devait quitter l’hôpital au plus tard le lendemain. Un retour en secteur de convalescence était préconisé, ce que Clotilde et son mari ne voulaient à aucun prix. Mais, pour valider un retour à domicile, il fallait que le patient puisse être surveillé par son médecin traitant. Un médecin traitant en exercice, pas par sa femme, pédiatre à la retraite, avait tenu à préciser le pneumologue. Or Patrick Imbert avait pris la peine de téléphoner à leur généraliste, un homme d’une cinquantaine d’années qui les suivait tous les deux depuis longtemps. Celui-ci avait été catégorique : il refusait désormais de donner ses soins aux patients de plus de soixante-dix ans, appliquant en cela la clause de conscience édictée par le gouvernement (un peu comme celle qui, en son temps, avait entouré la pratique de l’IVG). Il fallait trouver quelqu’un d’autre. Clotilde avait pensé à Hervé Teytut. Il était en quelque sorte le gendre de leurs voisins et il avait manifesté un intérêt récent pour leurs ennuis. De plus, il était indirectement concerné, la mère de son compagnon étant, à l’heure actuelle, enfermée contre son gré dans un de ces mouroirs déguisés. De fait, après s’être fait un peu tirer l’oreille, il finit par accepter de jouer le rôle du médecin traitant auprès de Frédéric, en tout cas pour les quelques jours à venir. Naturellement, s’il se sentait dépassé, il pourrait toujours joindre le professeur Humbert ou un de ses collaborateurs pour un conseil.

Clotilde courut annoncer la bonne nouvelle à Frédéric et le trouva en grande conversation avec la jeune chef de clinique. Elle lui avait fait grande impression avec ses jolies boucles rousses et ses magnifiques yeux verts. Mais l’heure n’était pas au badinage et leurs propos semblaient des plus sérieux. Frédéric présenta à son épouse le docteur Lucie Sheridan qui lui tendit la main en la gratifiant d’un lumineux sourire. Il était tiré d’affaire mais il devrait poursuivre l’antibiothérapie pendant quelques jours encore. Elle tira de sa poche une plaquette de comprimés blancs.

* Voilà qui devrait suffire.

Elle doutait que leur pharmacie habituelle consente à lui délivrer le traitement compte tenu de son âge. Elle allait s’éclipser lorsqu’elle se ravisa et murmura à mi-voix après un instant d’hésitation.

* Si j’étais vous, je quitterais le pays. Ça s’est bien passé cette fois-ci. Mais vous risquez d’avoir moins de chance le prochain coup. Ce gouvernement est déterminé à éliminer les personnes âgées. Il ne va pas vous lâcher.

Sur ces paroles sibyllines, elle les quitta en les saluant d’un charmant geste de la main.

21

Marinette Le Guern poussa un soupir d’exaspération. C’était au moins la dixième fois que Simone, sa voisine de chambre, lui demandait si elle n’avait pas vu son chat Globule. Naturellement, les animaux de compagnie étaient strictement interdits en résidence PPA et la pauvre bête, à l’heure qu’il était, devait se trouver dans un refuge de la SPA, si elle n’avait pas été euthanasiée car c’était le sort peu enviable que le gouvernement réservait aux nombreux animaux de compagnie des seniors jugés non autonomes et contraints, comme elle-même, à cet internement forcé. Marinette avait même entendu dire qu’il était désormais interdit d’adopter un animal dès lors qu’on avait plus de soixante-dix ans. Le jour de son arrivée, la pauvre Simone désespérée avait punaisé plusieurs photos de son chat – un magnifique chartreux au regard velouté – à la tête de son lit. Mais l’aide-soignante, après l’avoir vertement réprimandée, avait décroché elle-même les clichés prohibés, et pour plus de sûreté, elle les avait emportés pour les mettre à la poubelle. « Rien qui puisse alimenter la nostalgie de nos ainés ». Telle était la raison qu’elle avait invoquée, autrement dit « rien qui puisse raviver leur mémoire défaillante ». Depuis lors, Simone demandait des nouvelles de son chat au minimum cinquante fois par jour quand elle ne suppliait pas Marinette de lui ouvrir la porte. C’était toujours mieux que sa voisine précédente, l’infortunée Suzanne, dont on ne changeait la couche qu’une seule fois par jour et qui baignait en permanence dans ses excréments, dégageant une odeur pestilentielle insupportable. Elle était de surcroît totalement incapable de se nourrir seule et il ne fallait pas compter sur le personnel pour lui donner à manger. La seule fois où Marinette avait essayé de le faire, elle avait été vivement remise à sa place par l’infirmière. Car il était formellement interdit aux résidents de venir en aide à leurs congénères. Et tant pis si la pauvre femme crevait de faim et de soif. Il n’était pas étonnant, dans ces conditions, qu’elle ait gémi nuit et jour pendant les éprouvantes semaines qu’elles avaient passées ensemble. Heureusement, Suzanne avait finalement été transférée au troisième étage où on s’occupait des résidents « aux petits oignons » selon l’expression favorite de la directrice. Marinette était un peu sceptique. Elle trouvait l’étage du dessus particulièrement silencieux. Or, ces constructions délabrées des années soixante-dix n’étaient pas précisément réputées pour leur bonne isolation phonique. Marinette se rappelait avoir vécu dans un immeuble de ce type-là au début de son premier mariage, au plafond tellement mince qu’elle ne pouvait rien ignorer de l’emploi du temps de sa voisine du dessus. Mais ici, elle avait beau tendre l’oreille le jour et même la nuit, aucun son ne filtrait de l’étage supérieur. Pas un murmure, pas un bruit de pas et certainement pas les gémissements plaintifs de la pauvre Suzanne. Comment pouvait-on prendre soin de patients grabataires dans le silence le plus total ? Voilà qui dépassait l’entendement. Et on ne se contentait pas d’y envoyer les infirmes. Robert, un résident avec lequel elle avait sympathisé, un homme délicieux au demeurant, s’était vu offrir une place au troisième étage le jours de ces quatre-vingt-cinq ans. Et il était parfaitement valide. Bien sûr il perdait un peu la tête, mais n’était-ce pas leur lot à tous, à leur âge ? Marinette, elle-même avait parfois de « trous de mémoire ». Par exemple, ça faisait trois jours qu’elle cherchait désespérément à se rappeler le nom de son second mari. Mais elle avait beau chercher, le seul nom qui lui venait à l’esprit était celui de René, son premier mari, décédé il y a bien longtemps d’un cancer du poumon. Quant au second, c’était un homme charmant lui aussi qui s’appelait, qui s’appelait… Rien à faire, elle avait oublié.

Elle se faisait du souci pour Pierre qui, sauf erreur de sa part, allait avoir quatre-vingt-cinq ans en décembre. Allait-il être interné lui aussi ? Ou bien être envoyé directement au troisième étage ? Serait-il autorisé à rester chez eux ? Elle n’en avait pas la moindre idée. Soudain, elle se frappa le front d’un geste éloquent. Mon Dieu qu’elle était sotte ! Pierre, voilà le nom qu’elle cherchait depuis trois jours, le nom de son second mari. Pierre Le Guern. Elle-même était désormais madame Le Guern. Marinette Le Guern. Elle aimait bien ce nom et elle aurait souhaité que le personnel de l’établissement en use couramment. Mais les employés se bornaient habituellement à l’appeler grand-mère quand ce n’était pas mémé. Elle avait bien tenté de protester mais s’était heurtée au règlement même de l’établissement. La directrice, dans son grand discours de bienvenue, avait en effet expliqué que « nos ainés étaient des membres de la famille » ; en conséquence ils devaient être nommés comme tels.

A cet instant, un aide-soignant entra sans frapper en poussant un fauteuil roulant devant lui. Le sang de Marinette ne fit qu’un tour. Où allait-il la conduire ? Mais l’homme immobilisa son engin devant sa voisine de chambre. C’était un gentil garçon aux manières douces qui parlait avec l’accent du midi. Il avait un jour avoué à Marinette qu’il était originaire d’Aix en Provence et qu’il avait le mal du pays.

* Allons-y mamie Simone, en voiture ! claironna-t-il de sa voix chantante. Vous êtes attendue au troisième étage.

La pauvre femme se mit à gémir et à protester. Non, non, non, jamais elle ne partirait sans son chat. Comment la pauvre bête allait-elle la retrouver si elle changeait de chambre ? C’est tout bonnement impossible !

* Je suis sûr qu’il vous attend là-haut, mentit le jeune homme pour la décider, en faisant, à l’adresse de Marinette, une petite moue d’excuse. Allez, venez, on s’occupera de vous « aux petits oignons ».

Marinette eut un mouvement d’humeur. Cette expression avait le don de l’horripiler. Et puis, qu’est-ce que ça voulait dire s’occuper des gens « aux petits oignons » dans le silence le plus total ? On les plaçait en coma artificiel ou quoi ? Elle allait carrément poser la question. Que risquait-elle ? Mais, déjà le jeune homme s’en allait avec son chargement. Au moment de passer la porte, il se retourna vers elle et lui dit, les yeux pétillants de malice avant de disparaitre dans le couloir :

* Quant à vous, chère Marinette, attendez-vous à une surprise. Une bonne surprise ! Je dirais même une excellente surprise !

22

Pierre Le Guern resta pétrifié devant sa boite aux lettres, regardant fixement le pli qu’il tenait en main, émanant du ministère de la Vieillesse et de la Dépendance et qu’il n’osait pas ouvrir. Se décidant enfin, il le décacheta fébrilement avec son pouce. Elle était ainsi rédigée :

*Monsieur et cher ainé,*

*Comme vous le savez, la nouvelle réglementation interdit aux plus de quatre-vingt-cinq ans de demeurer à leur domicile, et ce, quel que soit leur degré d’autonomie. Votre anniversaire approchant, nous vous avons réservé une place en chambre double à la résidence PPA des matins d’hiver où vous rejoindrez votre épouse Marinette Le Guern. En conséquence, vous voudrez bien vous présenter à ladite résidence le mardi 15 décembre à 8 heures 30 précises muni de la présente convocation, de vos documents d’identité, de votre nouvelle carte magnétique et d’un léger bagage en vue de votre admission définitive.*

*Croyez, Monsieur et cher ainé, à l’expression de tout notre dévouement.*

*Pour le ministre de la Vieillesse et de la Dépendance.*

*Jordan Thibaudon*

*PS : Toute absence sera sanctionnée et donnera lieu à des poursuites.*

Pierre n’en croyait pas ses yeux. Il dut se retenir à la clôture en bois pour ne pas chanceler. Il ajusta ses lunettes et relut la missive plus lentement, sentant le désespoir l’envahir. Ainsi, c’était écrit ! Il allait, lui aussi, finir sa vie dans ce mouroir, enfermé entre quatre murs pour le restant de ses jours, comme cette pauvre Marinette. Eux qui étaient si sportifs, si actifs pour leur âge. Quelle misère ! Si au moins ils étaient ensemble, comme le suggérait la lettre, ce serait un moindre mal. Mais pouvait-on réellement leur faire confiance ? Il resta là un bon moment, comme figé de stupeur. Soudain, il sentit une petite main se glisser dans la sienne.

* Qu’est-ce qui t’arrive, Grand Tonton ? Tu es tout pâle. Si tu tombes malade, tu iras rejoindre Maminette dans cette affreuse maison.

La petite ne croyait pas si bien dire. Le vieil homme en avait les larmes aux yeux mais il n’eut pas le loisir de répondre. Une antique 2 CV de couleur incertaine d’un vert tirant sur le gris aux ailes cabossées s’arrêta à sa hauteur. Le conducteur serra bruyamment le frein à main et ouvrit la portière. Nom d’une pipe ! Il avait oublié que son vieux copain Gérard lui avait proposé de l’emmener faire des courses puisqu’il n’avait plus le droit de conduire. Pas moyen de se défiler. Il renvoya Barbara à la maison et monta dans la voiture qui démarra en cahotant.

* Tu en fais une tête, mon vieux, fit observer Gérard quelques minutes plus tard.

Gérard Lallemand était un ami de trente ans. Ils s’étaient retrouvés veufs au même moment. Leurs épouses avaient lutté ensemble contre cette saleté de cancer ! Ils s’étaient mutuellement consolés comme ils avaient pu à grand renfort de tournées de bière et de parties de cartes. Si Le Guern avait refait sa vie quelques années plus tôt, Lallemand était resté seul. Il disait volontiers que personne ne pourrait remplacer sa Mireille même si Le Guern ne pouvait s’empêcher d’avoir sa petite idée, ladite Mireille ayant été, dans son souvenir, une forte femme dans tous les sens du terme qui menait son mari à la baguette. Le Guern sourit intérieurement à cette évocation. Son ami méritait de savoir la vérité. Il vida sons sac.

* Pff, fit l’autre d’un ton dédaigneux. Une lettre comme ça, j’en ai reçu une moi aussi, selon laquelle je suis en perte d’autonomie, à cause de mon diabète. La bonne blague ! Tu sais, je suis diabétique depuis l’âge de quinze ans ! Bref, ça fait trois semaines que je devrais être interné. Mais je ne m’y suis pas pointé à leur satanée convocation. Et tu vois, je suis toujours là ! Ce gouvernement, ce n’est rien que de la parlotte. Pour les actes, on repassera.

Ils firent rapidement leurs courses. Le Guern n’avait pas besoin de grand-chose, Pierrot et Hervé avaient bourré le réfrigérateur en arrivant la veille au soir avec Barbara pour passer le weekend. En outre, il ne lui restait que dix jours avant son internement forcé. Ce n’était pas le moment de faire des réserves ! Gérard, au contraire, avait rempli son caddie de boissons et de victuailles qu’il se mit à ranger méthodiquement dans son coffre. Ils prirent le chemin du retour dans le véhicule bringuebalant. Il s’était mis à pleuvoir et le bruit agaçant des minuscules essuie-glaces de la 2CV n’améliorait pas l’humeur de Le Guern. Gérard jacassait mais son ami n’écoutait pas. Il venait de découvrir que s’il était interné le 15 décembre, alors que son anniversaire ne tombait que le 27, on lui carottait encore douze jours de liberté ! C’était dérisoire sans doute mais il se sentait affreusement floué. Au fur et à mesure qu’ils montaient la route en lacets, la pluie se transformait en gros flocons de neige humide. Le chauffage de l’antique voiture marchait mal et de petits nuages de vapeur sortaient de leur bouche à chaque respiration. Ils atteignirent enfin la maison de Gérard. La neige commençait à recouvrir l’herbe et le chemin d’accès. Heureusement, la 2CV était légère et remarquablement stable sur route enneigée.

* Entre un moment boire un café, proposa Gérard. On gèle.

Le Guern allait décliner. Il n’était pas d’humeur à supporter plus longtemps les bavardages ineptes de son ami. A cet instant, une fourgonnette s’engagea dans l’allée et s’arrêta brutalement en faisant crisser ses pneus provoquant de magnifiques ornières sur le chemin de terre. C’était un véhicule de couleur prune au logo vert et or de la nouvelle milice chargée de remettre dans le droit chemin les vieux récalcitrants. On les voyait à tous les coins de rues, armés de pistolets et de matraques. Ils contrôlaient les automobilistes, les cyclistes et même les piétons à la sortie des boutiques, des restaurants, des salles de sports, exigeant qu’on leur montre la fameuse carte magnétique qu’ils inséraient illico dans leur lecteur nomade pour vérifier qu’on n’était pas un dangereux contrevenant. Trois hommes et une femme sortirent du véhicule, tous vêtus du même treillis prune et coiffés d’un béret de même couleur. La crosse de leur arme accrochée à leur ceinture brillait dans la lumière blafarde.

* Lequel de vous deux est Gérard Lallemand ? demanda la femme d’une voix haut perchée.

Gérard s’avança d’un air penaud. En un clin d’œil, les trois autres l’entourèrent, lui passèrent les menottes et le poussèrent sans ménagements dans la fourgonnette.

* Vous êtes en état d’arrestation pour non-respect de la loi du 12 octobre 2027 rendant obligatoire l’internement en résidence PPA des ainés en situation de handicap, claironna-t-elle alors que le pauvre Gérard, enfermé dans le panier à salade, ne pouvait plus l’entendre.

Pierre restait là, les bras ballants, muet de stupeur. La milicienne, son discours achevé, tourna vers lui des yeux inquisiteurs.

* Et vous, le vieux débris, montrez-moi vos papiers !

Elle siffla entre ses dents.

* Quatre-vingt-quatre ans-onze mois et huit jours, ma parole, vous devriez déjà être interné. Allez ouste, on vous embarque aussi !

Un de ses collègues masculins venait de la rejoindre. C’était un petit nerveux au teint terne, un peu grisâtre de gros fumeur, qui s’avança dans l’intention manifeste d’empoigner le vieil homme. Celui-ci fit un pas en arrière et sortit fébrilement de sa poche la lettre qu’il avait reçue du ministère. Elle était un peu froissée. Il la lissa du plat de la main avant de la tendre aux deux miliciens. La femme lut lentement la missive en remuant les lèvres comme une enfant. Lorsqu’elle leva enfin ses yeux vers Le Guern, son regard était impénétrable.

* Eh bien, vous avez drôlement intérêt à vous y rendre à cette convocation. En temps et en heure ! La résidence PPA, ça vaut mille fois mieux que l’endroit où on emmène votre ami, croyez-moi !

Elle lui rendit la lettre fripée, toucha son béret avec son index dans un geste qui pouvait passer pour un salut ou une invitation à réfléchir, et entraina son collègue vers la fourgonnette.

Pierre, bien que né pendant la guerre, n’en gardait aucun souvenir. Il avait trois ans au jour de l’armistice. A cet instant, il avait pourtant l’impression d’avoir été propulsé dans le passé, à une des époques les plus terribles de l’histoire de France.

Il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre ses esprits. Il contemplait sans la voir la 2 CV dont la clef était restée sur le tableau de bord. Le contact était mis et les essuie-glaces continuaient à balayer la neige sur le pare-brise dans un grincement horripilant. Le Guern secoua les flocons qui s’étaient amassés sur sa veste. Il n’allait tout de même pas laisser toutes ces provisions pourrir dans le coffre ! Il croyait se rappeler que Gérard avait acheté quelques bonnes bouteilles. Il n’aurait pas voulu qu’elles gèlent. Il prit rapidement une décision. Bien sûr, il aurait pu appeler Pierrot ou Hervé mais après tout, il n’avait que trois cents mètres à parcourir pour rentrer chez lui. Envoyant au diable le nouveau gouvernement et ses lois iniques, il monta dans l’antique véhicule et enclencha la marche arrière.

23

Frédéric avait passé la nuit à tousser comme un perdu. Au matin, il était pâle et épuisé. Les symptômes avaient repris la veille. Clotilde, plus inquiète que jamais, avait ressorti son vieux stéthoscope et l’avait ausculté attentivement. Malgré les antibiotiques, il avait encore des crépitant à la base gauche ce qui signifiait que le foyer infectieux n’était pas guéri. Il aurait fallu lui refaire une radio et peut-être une bronchoscopie. Mais ce n’était même pas la peine d’y penser à présent. A son âge, ces examens étaient désormais prohibés. Elle avait essayé à plusieurs reprises de joindre le Professeur Patrick Humbert mais, malgré sa promesse, il n’avait pas répondu à ses appels. Subissait-il la dictature de sa hiérarchie jusque dans son téléphone ? Il ne lui restait plus qu’à appeler Hervé Teytut. Elle doutait qu’il lui fut d’un grand secours ; toutefois elle espérait qu’il saurait contacter quelqu’un de compétent pour les aider. Elle était confuse de le déranger un dimanche matin et s’excusa platement ; il la rassura, il passait le weekend chez son beau-père juste à côté et fut là en quelques minutes. Il examina soigneusement Frédéric et parvint à la même conclusion que Clotilde, les antibiotiques ne suffisaient plus. Seulement lui n’était pas pneumologue. Le premier confrère qu’il parvint à joindre refusa tout bonnement de lui donner le moindre conseil. Il fit un long discours pour se justifier, émaillés de vieux jurons qui rendaient son propos quelque peu ridicule. « Diantre, à son âge, Frédéric était un mort en sursis. Fichtre, s’il survivait, tant mieux pour lui, mais, que diable, qu’on réserve les traitements aux jeunes, telle était sa philosophie ». Hervé raccrocha, plus agacé qu’amusé. Deux autres collègues ne prirent pas l’appel. Il se rabattit sur l’hôpital et dut subir la « Petite musique de nuit » pendant de longues minutes avant qu’on lui passe un interne qui semblait complètement dépassé puis enfin un médecin senior.

Après un bref échange, il raccrocha et se tourna vers Clotilde tout sourire. La jeune assistante du professeur Humbert finissait sa garde à dix-neuf heures. Par un heureux hasard, elle devait dîner chez des amis à deux pas d’ici et se proposait de venir voir Frédéric juste avant. Il n’était pas vingt heures lorsque la sonnette retentit. En allant ouvrir, Clotilde découvrit avec stupéfaction, le docteur Sheridan. Elle avait détaché ses longs cheveux bouclés qui tombaient en cascade sur son manteau camel et tenait à la main une vieille mallette en cuir noir râpé qui rappelait à Clotilde celle de son père, qui avait débuté sa carrière dans les années soixante. A l’époque, la liste des visites à domicile quotidiennes était longue ; le jeune médecin qu’il était alors n’hésitait pas à parcourir des kilomètres au volant de sa 404 pour se rendre au chevet de ses patients, des enfants comme des vieillards, parfois jusque tard dans la soirée, dans des fermes isolées, qu’il pleuve, qu’il vente ou bien qu’il grêle. Le pauvre se retournerait dans sa tombe s’il voyait ce qui se passait aujourd’hui.

Clotilde fit entrer la jeune femme, la débarrassa de son manteau et la conduisit dans la chambre que Frédéric n’avait pas quittée de la journée. Il n’avait réussi à sortir du lit qu’en fin d’après-midi pour faire sa toilette et s’était recouché complètement vanné. Le jeune médecin ouvrit son antique mallette et en sortit un stéthoscope, un oxymètre et un appareil à tension. Clotilde, par discrétion, quitta la pièce. Elle n’était pas d’un naturel particulièrement anxieux, mais, quand ça concernait Frédéric, elle ne pouvait s’empêcher de se ronger les sangs, échafaudant des scénarios où elle imaginait le pire. Allait-il mourir d’une banale infection qui, quelques mois plus tôt, aurait guéri en trois coups de cuiller à pot ? Au bout d’un moment qui lui sembla un siècle, le jeune médecin entrebâilla la porte de la chambre et lui fit signe d’entrer. Elle avait l’air grave de celui qui annonçait de mauvaises nouvelles. Comme Clotilde l’avait présumé, l’infection n’était pas guérie. Il aurait fallu faire des examens mais malheureusement… Il n’était pas besoin d’en dire plus. Au lieu de quoi, le docteur Sheridan fouilla dans sa mallette de cuir et en sortit un flacon en plastique blanc. Clotilde lut l’étiquette et fit un signe d’approbation. Elle connaissait cette molécule, un antibiotique de nouvelle génération très efficace.

* Il y a quatre jours de traitement. Pour bien faire, il en faudrait le double. Mais c’est tout ce que j’ai et jamais on ne vous le délivrera en pharmacie, je n’ai pas besoin de vous faire un dessin.

Naturellement elle aurait pu rédiger une ordonnance au nom de quelqu’un de plus jeune. Mais c’était passible d’une interdiction d’exercice et tout simplement hors de question ! Des bruits courraient sur ce qui arrivait à ceux qui avaient aidé des vieux qui, selon le gouvernement, n’avaient rien de mieux à faire que de mourir. Des bruits qui vous glaçaient le sang. Parce que prendre des comprimés volés, c’était mieux, sans doute, s’étonnait Clotilde qui n’imaginait que trop bien la provenance du traitement providentiel. La jeune femme la détrompa, les comprimés provenaient de sa propre armoire à pharmacie, un souvenir de sa grippe de l’hiver dernier.

* Je le répète, dit-elle au moment de partir. Vous devriez songer à quitter ce pays au plus vite.

Plus facile à dire qu’à faire, surtout avec cette nouvelle milice chargée de traquer les vieux. Clotilde aurait juré qu’elle gardait tous les postes frontières de Hendaye à Collioure et de Menton à Dunkerque. Le médecin secoua la tête.

* Avez-vous pensé à l’Irlande ? dit-elle soudain. J’ai un mari là-bas qui pourrait nous aider, acheva-t-elle avec une petite moue indéchiffrable.

24

Barbara n’avait pas envie d’aller jouer chez Sarah, sa petite voisine d’en face. Elle aimait bien Sarah, ce n’était pas la question. Mais aujourd’hui, elle avait envie de rester avec Grand Tonton. Elle voulait qu’ils finissent de construire ensemble la cabane au fond du jardin. Dans quelques jours Grand Tonton allait partir pour toujours, elle avait entendu Tonton Pierrot en parler à Tonton Hervé l’autre soir, et si on ne s’en occupait pas aujourd’hui, la cabane ne serait jamais terminée. Il manquait encore une bonne partie du toit et Grand Tonton avait promis d’installer une cheminée. Barbara aimait beaucoup les cheminées. Chaque fois qu’elle dessinait une maison, elle ajoutait une cheminée rouge avec des volutes de fumée grise. Elle aurait dû être contente, elle n’avait jamais vu de cabane avec une cheminée. Mais aujourd’hui Barbara était triste. Elle ne voulait pas que Grand Tonton s’en aille. Pas seulement à cause de la cabane. A vrai dire, elle adorait Grand Tonton. C’était lui qui lui avait appris à faire du vélo à deux roues quand elle avait tout juste cinq ans. Il faisait avec elle d’interminables parties de petits chevaux et lui avait récemment appris à jouer aux dames. Déjà qu’on lui avait pris sa Maminette, la reine des crêpes et du gâteau au chocolat, qui vivait à présent dans une horrible maison réservée aux vieilles personnes et interdite aux enfants. Barbara savait que c’est là qu’on allait envoyer Grand Tonton et qu’elle ne le reverrait plus jamais. Avec la manche de son pull, elle essuya les larmes qui coulaient sur ses joues et renifla un bon coup.

* Pourquoi tu pleures, ma petite chérie ? demanda Grand-Tonton qu’elle n’avait pas vu arriver.
* Parce que je ne veux pas aller chez Sarah, répondit-elle ce qui n’était qu’un demi-mensonge. Je préfère rester avec toi pour finir la cabane.
* Eh bien, je propose qu’on invite Sarah ici, dit Grand Tonton qui avait toujours de bonnes idées. On ne sera pas trop de trois pour finir le toit, tu ne crois pas ?

Grand Tonton appela le papa de Sarah et tout fut arrangé en un éclair. D’habitude, Barbara n’aimait pas trop partager Grand Tonton avec ses copines qui ne comprenaient pas qu’elle aime tant ce « vieux machin ». C’est vrai qu’il est vieux. Il a les cheveux blancs et le visage tout ridé. Mais il a de bons yeux pour découvrir les écureuils dans les branches. Il reconnait le hurlement du renard et le cri du blaireau. Il sait tout un tas d’histoires rigolotes et plein de chansons. Quoique, pour ce qui est des chansons, c’est Tonton Pierrot qui est le plus fort. Il en connait plus de mille. Son propre prénom est tiré d’une chanson ou plutôt d’un poème, un poème de Prévert : « Rappelle-toi Barbara, il pleuvait sans cesse sur Brest, ce jour-là… ». C’est Tonton Pierrot qui l’a choisi. Enfin, c’est ce qu’il dit.

La petite fille fut tirée de ses pensées par le tintement de la sonnette. Sarah arrivait accompagnée de son papa, à moins que ce ne soit son grand-père. Il était vieux lui aussi. Pas aussi vieux que Grand Tonton tout de même mais avec des cheveux gris tout bouclés, beaucoup plus de cheveux gris que tonton Hervé qui était un peu vieux. Barbara entraîna Sarah dans le jardin, laissant les adultes bavarder. Grand Tonton les rejoignit quelques minutes plus tard et tous trois se mirent au travail. Après deux heures de labeur, le toit fut enfin terminé. Grand Tonton avait réservé un espace pour la fameuse cheminée qu’il positionna avec l'aide de Barbara. Sarah, que l'opération n'intéressait pas, se balançait doucement sur la balançoire, à quelques pas de là. Barbara maintenait la cheminée en place, tandis que Grand Tonton la fixait au toit avec des clous et un marteau. Elle fit un signe de la main à Sarah qui se balançait très haut maintenant. La petite fille était aux anges et riait de plaisir.

* Et voilà le travail ! dit Grand Tonton en se frottant les mains.

Barbara s’éloigna de quelques pas pour admirer sa cabane qui était décidément bien jolie.

Soudain, on entendit un cri suivi d'un bruit de choc. Puis plus rien. Barbara courut vers le portique. Dans sa précipitation, Grand Tonton rata un barreau de l'échelle et jura entre ces dents lorsqu'il s'écorcha profondément le dos de la main en tentant de se retenir.

Sarah était immobile ; on aurait dit qu’elle était morte. Barbara n'osait pas bouger, elle non plus. Grand Tonton s’approcha de la petite fille inconsciente, se pencha pour poser son oreille sur sa poitrine et se mit à lui parler doucement en lui caressant la joue. Au bout d’un moment, la petite battit des cils et ouvrit de grands yeux étonnés. Elle porta la main à son front et gémit lorsque ses doigts rencontrèrent la grosse bosse violacée qui s’y était formée. Barbara soupira de soulagement.

25

Le Guern se maudissait tout bas. Comment avait-il pu laisser cette petite sans surveillance, tout ça pour cette fichue cheminée. Il n'était décidément plus qu'un vieux birbe incapable de s'occuper correctement de deux jeunes enfants. Quelle misère ! Sarah avait repris ses esprits mais elle était encore patraque et se plaignait de maux de tête. De toute évidence, il allait falloir l’amener à l'hôpital. Mais tout d’abord, il devait prévenir les parents. Il tenta sans succès de joindre le père de Sarah, laissa un message, attendit quelques minutes. En vain ! Comment allait-il faire, sans voiture. Il ne savait pas vers qui se tourner. L’autre jour, Hervé avait reconduit la 2 CV chez son propriétaire non sans lui avoir passé au préalable un mémorable savon. Quel inconscient il était, avec la milice qui patrouillait jusque dans la moindre ruelle, etc. etc. Le Guern avait laissé passer l’orage tout en songeant au pauvre Gérard qui n’aurait malheureusement plus l’usage de son antique véhicule. Quant à sa propre voiture, Pierrot l’avait empruntée le matin-même pour aller faire un reportage à l’autre bout du département. Hervé était à Lyon, occupé à donner une conférence sur l’intérêt du régime sans gluten dans la sclérose en plaque. Son plus proche voisin, Francis Armengaud, était absent depuis des semaines. Et personne ne répondit à son coup de sonnette chez la voisine d’en face. Soudain, il songea à Clotilde Mercier qui habitait un peu plus bas. Elle était pédiatre, elle saurait quoi faire. Heureusement, elle était chez elle et répondit immédiatement à son appel. Après avoir entendu son histoire et examiné la petite, elle fut d’accord avec lui. Il fallait conduire l’enfant aux urgences, il n’y avait pas de temps à perdre. Tout le monde s’entassa bientôt dans la petite voiture de Clotilde qui prit la direction de l’hôpital. De temps en temps, Sarah, allongée sur la banquette arrière, la tête sur les genoux de Barbara, poussait un petit gémissement de douleur.

26

En équilibre sur une chaise en plastique rouge, Barbara se balançait de plus en plus vite pour tromper son impatience. Grand Tonton lui lança un regard irrité mais ne dit rien. Il savait que Barbara était fatiguée de patienter et qu’elle s’ennuyait à mourir dans cette salle d’attente. Un peu plus tôt, l’interne était venu chercher Sarah et Clotilde l’avait accompagnée. Barbara arrêta son manège. Ce n’était pas le moment de tomber elle aussi. Elle se leva et se mit en devoir d’inspecter les magazines pour enfants éparpillés sur une table. Ils étaient plutôt en mauvais état, cornés et à moitié déchirés. En plus elle ne savait pas encore très bien lire et elle n’osait pas demander à Grand Tonton de l’aider, il semblait si soucieux.

Soudain, une dame blonde arriva tout essoufflée, les cheveux en bataille et se précipita sur Grand Tonton en demandant des nouvelles de Sarah. Barbara la connaissait de vue. Elle habitait avec le Papa de Sarah. Mais elle paraissait bien trop vieille pour être la mère d’une petite fille, elle était plutôt sa grand-mère ou sa tante. La Maman de Barbara, au contraire, était toute jeune, mais elle ne la voyait pas souvent car elle habitait bien loin, dans un endroit qui s’appelait l’étranger. On ne pouvait pas y aller car c’était trop loin. Mais la Maman de Barbara venait toujours la voir à Noël et pendant les grandes vacances et elle apportait alors pleins de cadeaux. Barbara n’avait pas de Papa comme ses copines de classes. Mais elle avait deux Tontons, ça compensait.

Tout à coup, la dame blonde qui s’était recoiffée avec ses doigts, demanda si on avait prévenu le docteur Sheridan, qui travaillait dans cet hôpital et qui était la Mummy de Sarah. Barbara connaissait ce mot qui signifiait « Maman » en anglais. Grand Tonton répondit que non. A ce moment-là, Clotilde réapparut toute seule en disant qu’on venait d’emmener Sarah au scanner. La dame blonde quitta la pièce, sans doute pour téléphoner car il était interdit d’utiliser son portable dans l’hôpital, comme l’indiquait un panneau rond accroché au-dessus de la porte montrant un téléphone barré d’un grand trait rouge. Elle revint rapidement, s’assit à côté de Clotilde et commença à lui parler à voix basse.

Il y eut un moment d’inquiétude lorsque Sarah fit son entrée, assise dans un petit fauteuil roulant poussé par une infirmière. Grand Tonton et la dame blonde tournèrent vers elle un regard anxieux mais elle les rassura bien vite en annonçant que le scanner était normal. Par chance, il n’y avait ni fracture du crâne ni hématome intracrânien, tout juste une grosse bosse qui devrait se résorber en quelques jours. On devait encore attendre le médecin mais ensuite, Sarah pourrait rentrer chez elle. Tout le monde soupira de soulagement.

C’est alors qu’une grande jeune femme en blouse blanche fit irruption dans la pièce. La dame blonde se leva d’un bond et vint la serrer dans ses bras. Barbara la trouva très jolie avec ses longs cheveux bouclés d’une étrange couleur entre le brun et le roux retenus par un élastique, ses grands yeux verts et son nez constellé de taches de rousseur. Sarah tendit les bras vers elle en criant « Mummy ». L’interne arriva sur ces entrefaites et eut un mouvement de recul en découvrant tous ces adultes dans la salle d’attente. Il demanda à parler aux parents de Sarah. La dame blonde fit un pas en avant, précisant qu’elle était la compagne du père de l’enfant. La jolie dame s’avança aussi et dit :

* Et moi, je suis sa mère adoptive.

27

Clotilde ôta ses chaussures trop étroites et massa ses pieds endoloris. Tout à l’heure, dans la précipitation, elle avait enfilé la première paire venue, des mocassins neufs au cuir rigide qui lui avaient entamé la chair au niveau du talon. Elle désinfecta la plaie, la protégea à l’aide d’un pansement et enfila ses pantoufles. Elle pouvait se réjouir. La petite Sarah était hors de danger. Elle avait pu sortir de l’hôpital et tout le monde était rentré chez soi. Clotilde boitilla vers le canapé et s’assit. Elle huma la bonne odeur qui s’échappait de la cuisine. Elle reconnaissait celle un peu fade des pommes de terre cuisant dans le lait et le parfum épicé de la noix de muscade. Elle sourit intérieurement. Ça signifiait que Frédéric allait mieux et qu’il leur avait concocté sa spécialité, un gratin dauphinois.

Il apparut soudain, un peu rouge et tout ébouriffé, s’essuya les mains sur son tablier bleu avant de se repeigner sommairement avec ses doigts, un air de vive contrariété peint sur son visage expressif.

* Tu as entendu ça ? s’écria-t-il en indiquant la direction de la cuisine d’où filtrait le son de la radio.

Clotilde fit un signe de dénégation. Elle n’écoutait plus les informations depuis qu’elles étaient passées au crible par la censure, moulinées et accommodées à la sauce de la propagande gouvernementale. Frédéric, au contraire, continuait à « s’informer », passant parfois des heures sur son téléphone portable à consulter des sites d’information plus ou moins légaux, et inégalement documentés. Il résuma la situation. Pour faire court, il y avait eu une intoxication massive au monoxyde de carbone dans une résidence PPA de la banlieue de Valence liée à un défaut du système de chauffage vétuste et mal entretenu. Tous les résidents, au nombre impressionnant de deux-cent-quatre-vingt-dix-sept, étaient décédés. De façon tout à fait providentielle, tous les membres du personnel sans exception, assistaient à quelques pas de là, à la cérémonie d’investiture de leur nouvelle directrice, Valentine Poirier. Ainsi, les pauvres vieux étaient morts tous seuls, sans personne pour leur porter secours. Nul n’aurait eu vent de cette hécatombe, qualifiée d’incident, par ladite directrice si un des aides-soignants n’avait eu mauvaise conscience et ne s’en était ouvert à son beau-frère journaliste. La nouvelle s’était alors répandue dans la presse comme une trainée de poudre et avait été diffusée sur le web et sur les ondes avant que la censure n’ait eu le temps de réagir. Le gouvernement avait bien tenté de mettre « la poussière sous le tapis » en affirmant qu’il maitrisait la situation mais il était apparu, et cela avait fait grand bruit, que les corps n’avaient toujours pas été évacués, répandant dans la zone concernée, à l’habitat plutôt dense, une odeur pestilentielle. Les services de secours avaient en effet refusé de se rendre sur place en raison de l’âge avancée des victimes, toujours cette foutue clause de conscience ! Quant aux pompes funèbres, qui avaient fait un devis jugé inacceptable tant il était élevé, elles ne s’étaient pas déplacées non plus. Il y avait à présent un risque de catastrophe sanitaire si bien qu’il avait même été envisagé de mettre le feu à l’immeuble en question sans autre forme de procès. Mais le risque de propagation de l’incendie aux bâtiments voisins, qui hébergeaient des jeunes gens, avait été jugé trop important et l’idée avait été abandonnée. Lors de la dernière séance de l’Assemblée nationale, un député de l’opposition avait apostrophé la présidente avec véhémence, exigeant qu’une solution soit apportée au plus vite à ce problème. En manière de boutade, un député de la majorité avait suggéré qu’on envoie des vieux, valides cela allait sans dire, pour évacuer las cadavres de leurs congénères. La moitié de l’assemblée avait poussé des cris d’orfraie tandis que l’autre moitié rigolait ouvertement. Le député s’était défendu en disant que « naturellement, il plaisantait ». Fréderic n’en était pas si sûr. Clotilde s’indigna, elle aussi. Ils passèrent la soirée à s’échauffer mutuellement.

Et Clotilde ne raconta pas à Frédéric ce que Claire, la compagne du père de Sarah, lui avait confié un peu plus tôt.

28

Une fois n’est pas coutume, Lucie Sheridan composa le numéro de portable de son mari et, fait exceptionnel, il répondit à l’appel.

* Lucy ? demanda-t-il avec son délicieux accent d’une voix qui trahissait un étonnement qui se mua rapidement en inquiétude. Tout va bien ?

Cela faisait des mois qu’elle n’avait pas donné signe de vie. Elle ne perdit pas son temps à le rassurer.

* La petite te réclame, dit-elle simplement.

Elle raconta l’accident, l’hôpital, les examens finalement rassurants au terme desquels la petite fille avait pu rentrer chez elle. Au moment de partir, elle avait fondu en larmes en s’écriant :

* Je veux Daddy, mon Daddy, mon Daddy à moi !

29

Conan Sheridan, qui avait retenu son souffle durant toutes ces explications, attendit d’avoir raccroché pour soupirer de soulagement. Sans prendre le temps de réfléchir plus avant, il se mit à consulter les horaires des vols pour la France. Son bébé le réclamait. Il accourait. C’était aussi simple que ça.

Avec le recrutement récent de deux médecins supplémentaires, il allait être désormais beaucoup plus facile de s’absenter. Et il avait encore quelques jours de congés à prendre. Il avait longtemps espéré la venue de Lucie et de Sarah pour Noël. Il savait à présent que ce ne serait pas le cas. Sarah fêterait noël en famille, enfin dans sa famille française avec son père, son frère, sa belle-mère. On ferait une exception pour Lucie, sa « petite Mummy d’amour » comme elle l’appelait. Quant à lui-même, il aurait le droit de la voir bien sûr, il serait « invité ». Mais ce ne serait pas pareil, ça ne serait plus jamais pareil.

Il se souviendrait jusqu’à sa mort du jour où Sarah était entrée dans sa vie, nourrisson âgé de quelques jours à peine. C’était par une belle matinée d’automne. Il passait de l’antirouille sur le portail d’entrée qui en avait bien besoin tandis que Lucie coupait les fleurs fanées du grand rosier grimpant lorsqu’il avait vu apparaitre le locataire de la maison voisine, un commissaire de police français, flanqué de Claire, sa compagne, qui portait un petit paquet. A vrai dire, il les croyait repartis en France depuis quelques jours. Que diable venaient-ils faire ici ?

Le paquet s’était mis à remuer et à vagir faiblement. Claire avait fait glisser le linge qui l’enveloppait découvrant le visage d’un nouveau-né qui, plissant son petit nez retroussé, s’était mis à crier de plus belle. Le commissaire Blum avait tiré de sa poche un minuscule biberon de lait pour le présenter à l’enfant qui s’était mis à téter goulument.

Comme dans un roman du dix-neuvième siècle, ils avaient trouvé cette petite sur le pas de leur porte. Ils avaient de bonnes raisons de croire qu’elle était la fille biologique de Blum. C’est en tout cas ce qu’il avait prétendu en évitant soigneusement de croiser le regard de Claire. Mais pour prouver sa filiation, il faudrait attendre le résultat des tests ADN. Pour le moment, la petite n’avait pas de papiers d’identité et ne pouvait donc pas voyager. Eux-mêmes étaient attendus en France sans délai. Alors ils avaient pensé… ils s’étaient dit que… peut-être… Avec moult précautions oratoires, ils avaient finalement formulé leur singulière requête : les Sheridan accepteraient-ils de garder l’enfant quelque temps ? Faute de quoi elle serait immanquablement confiée aux services sociaux. Lucie et Conan se sentaient redevables. En vérité, ils devaient aux deux Français une fière chandelle ; c’était assurément grâce à eux que Lucie était encore de ce monde ; aussi s’étaient-ils laissé fléchir.

Ils avaient accepté de garder la petite Sarah pendant quelques semaines. Ça avait duré trois ans, les trois années les plus heureuses de la vie mouvementée de Conan.

Grâce à Sarah, Lucie avait retrouvé le gout de vivre. Lui-même avait rénové la maison dont les installations dataient du temps de sa grand-mère. Il avait transformé la chambre d’amis en adorable nurserie. Et, petit à petit avec l’aide de son père, il avait refait la cuisine, la salle de bain, repeint les murs et les lambris de couleurs claires. Il avait changé les fenêtres, décapé la porte d’entrée. Il avait chiné dans les brocantes de ravissants fauteuils, un buffet et une belle table en merisier et s’était enfin débarrassé du mobilier vétuste et dépareillé de son aïeule. Quant au jardin, il avait dégagé les ronces qui l’envahissait, taillé les haies et, sur la pelouse bien tondue, il avait installé des jeux d’enfant.

Les tests ADN avaient rendu leur verdict. Sarah était bien la fille de Blum et sa mère était morte en lui donnant le jour. Pourtant, le commissaire n’avait pas été très pressé de la récupérer. Sans doute Claire rechignait-elle à s’occuper à plein temps d’un nourrisson qui n’était pas le sien. Peut-être se sentaient-ils trop vieux pour ça. Alors la petite était restée chez eux et ils avaient eu trois ans de bonheur.

C’était Lucie elle-même qui y avait mis fin en décidant de reprendre ses études pour décrocher enfin son diplôme de pneumologue. Pour cela, il lui fallait rentrer de France. Il lui avait été facile de dire que la petite avait besoin de connaitre enfin son père biologique. Elle avait trouvé, non sans peine, un poste à Grenoble. Claire et Blum désormais retraité, assuraient le quotidien tandis que Lucie allait voir la petite aussi souvent que possible. Quant à lui, il était resté seul en Irlande, dans sa jolie maison vide. Au début, Lucie et Sarah lui rendaient visite scrupuleusement à chaque période de vacances scolaires. Puis leurs séjours s’étaient espacés ; le dernier, qui remontait au mois de juillet n’avait pas duré plus d’une semaine. Lucie avait claqué la porte au lendemain d’une terrible dispute. Elle lui avait reproché en autres choses, d’être trop attaché à Sarah, lui qui ne voulait pas d’enfant, se prétendant atteint d’une pathologie héréditaire redoutable, qu’il n’avait pas le courage de confirmer (ou d’infirmer) par une simple prise de sang. A moins que l’idée d’être tout bêtement sain de corps et d’esprit ne lui soit totalement insupportable.

Il y avait du vrai dans tout cela. Il s’était longtemps cru atteint, comme nombre de membres de sa famille, de la Maladie de Huntington Mais les signes qu’il avait remarqués ne s’aggravaient pas bien au contraire. Les tics et les mouvements anormaux disparaissaient parfois pendant de longues périodes. Et jusqu’à présent, sa mémoire était intacte. Se pourrait-il qu’il ait été épargné ?

Il était de garde aux urgences ce soir. Il respira profondément en consultant sa montre qui marquait cinq heures. Sa décision était prise. Il attrapa son sac posé au pied de l’escalier. En partant maintenant il avait le temps de la faire, cette foutue prise de sang !

30

Marinette Le Guern se réveilla de bonne heure et contempla le lit vide voisin du sien avec perplexité. Si ses calculs étaient exacts, on était le dix-neuf-décembre. Elle en voulait pour preuve les jours barrés sur le petit calendrier qu’elle cachait au fond du tiroir de sa table de nuit sous une pile de mouchoirs. Car naturellement, il s’agissait d’un objet prohibé au même titre que les téléphones portables, postes de radio, magazines d’information, bref tout ce qui pouvait, selon le jargon actuellement en vigueur, « échauffer les esprits de nos ainés ». Le poste de télévision de la salle commune diffusait du matin au soir des séries à l’eau de rose datant au mieux d’une dizaine d’année. Le journal télévisé de même que les émissions d’information étaient totalement proscrits. Si bien qu’il était fort difficile de s’orienter dans le temps sans recourir au calendrier. Le jeudi était jour de visite ce qui lui permettait de vérifier la justesse de ses calculs. Pour en revenir à nos moutons, elle contemplait perplexe le lit vide dans lequel Pierre avait dormi pendant deux nuits avant de disparaitre inexplicablement. Pierre était son second mari, le premier qui s’appelait René, était mort d’un cancer. Or Pierre était arrivé le quinze-décembre. Il avait passé deux jours avec elle avant d’être appelé par la directrice le dix-sept au matin. Il n’était jamais revenu. Lorsqu’elle avait demandé de ses nouvelles à la jeune aide-soignante hier après-midi, elle s’était heurtée à un mur d’indifférence voire d’hostilité. Vraiment ? Le mari de Marinette avait été admis trois jours auparavant ? Il avait occupé ce lit ? La jeune femme n’en gardait aucun souvenir. Marinette finissait par douter. Avait-elle rêvé ? Elle maudit sa mémoire défaillante. Un courant d’air glacé s’infiltrait par la fenêtre aux vantaux mal joints. Marinette frissonna et éternua trois fois. Elle passa la main sous son oreiller à la recherche de son mouchoir et rencontra un objet mou et arrondi. C’était un petit ours en peluche, un cadeau de Barbara, que Pierre lui avait donné à son arrivée. Elle l’avait oublié. Mais c’était une preuve, ça ! Au moins, elle n’était par folle. Elle rangea soigneusement le petit ours au fond du tiroir et sursauta lorsque les lumières s’allumèrent brutalement. Il était sept heures, l’heure de se lever. Au même moment, un jeune aide-soignant entra sans frapper.

* Alors grand-mère, bien dormi ? demanda-t-il de sa voix chantante. Dépêchez-vous de vous habiller sinon vous allez rater le petit dej.

Marinette aimait bien ce garçon, Éric, Cédric à moins que ce ne soit Rémi. Elle n’était pas très sûre. Mais non, c’était Emeric, c’était écrit sur son badge. Il était gentil. Si seulement, il s’arrêtait de l’appeler grand-mère… Peu importe, elle avait confiance en lui et elle osa lui parler de Pierre. Il ne la contredit pas et se mit à réfléchir.

* Peut-être qu’on l’a fait monter au troisième étage ?

31

L’ex-commissaire Blum arrêta son réveil en poussant un grognement d’exaspération. Il se frotta les yeux, s’étira pour chasser la torpeur et se força à se lever. Il faisait nuit noire. Il était cinq heures trente du matin et c’était son septième jour de travail non-stop. Douze heures d’affilée de sept heures à dix-neuf heures derrière un bureau. Enfin, si tout allait bien, demain, il serait de repos. Qu’importe, il n’avait plus l’âge pour ce genre de choses. Pourtant, à plus de soixante-neuf ans, il avait été contraint de reprendre du service, comme tous les citoyens de moins de soixante-dix ans, selon la nouvelle loi promulguée au lendemain de la nomination du nouveau gouvernement. Leurs pensions de retraite ne seraient versées qu’à condition que les intéressés retrouvent un emploi à plein temps. Ils avaient eu trois semaines pour se mettre en règle. Ainsi Blum avait-il réintégré la police à un poste subalterne. Il enregistrait les plaintes tantôt le jour, tantôt la nuit. Car on ne ménageait guère les seniors, leur réservant les tâches les plus ingrates et les emplois du temps les plus compliqués. Ainsi les enseignants avaient-ils rejoint les salles de classe, les soignants les hôpitaux, les ouvriers les usines et les cuisiniers les cantines et les restaurants… Les entreprises, tant publiques que privées, étaient enchantées ce cette mains d’œuvre gratuite et corvéable à merci, qui résolvait tous leurs problèmes d’effectifs et de coût. Les chômeurs eux-mêmes s’étaient vu attribuer des tâches d’intérêt général, une idée naguère tout à fait inconcevable qui avait déclenché en son temps un tollé général. La facilité avec laquelle ses concitoyens avaient accepté ces nouvelles lois laissait Blum pantois. Au début, les syndicats avaient naturellement poussé des hauts cris. Mais leur combat avait été de courte durée. Ils étaient ressortis tout sourire après avoir été conviés à l’hôtel Matignon pour une réunion au sommet, expliquant sans rire aux journalistes qu’ils avaient été totalement convaincus par les arguments du premier ministre. De quel moyen de pression celui-ci avait-il usé ? Tout le monde l’ignorait. Le gouvernement répétait à l’envi que faire travailler les retraités et les chômeurs n’avait que des conséquences positives, une amélioration du service dans tous les domaines, une augmentation de la compétitivité, une baisse des charges pour les entreprises permettant une augmentation substantielle du salaire des jeunes. Les dirigeants des syndicats, pourtant considérés comme des durs à cuire, avaient applaudi des deux mains. Il y avait bien eu dans leurs rangs un mouton noir, en la personne d’un certain Michel Perret, dirigeant un syndicat tout à fait minoritaire, mais qui entendait bien faire entendre sa voix discordante. Selon lui, toutes ces justifications n’étaient que foutaises et ces nouvelles directives, un moyen déguisé d’emmener les seniors vers une mort prématurée. Il avait organisé des manifestations, qui, bien qu’interdites, avaient rassemblées des milliers de personnes y compris des personnalités de tout poil. Une certaine opposition commençait à naitre lorsque Michel Perret avait eu le tort d’accepter une invitation à participer à une des rares émissions politiques encore autorisées sur une chaine publique. L’animateur, visiblement à la solde du gouvernement, avait ridiculisé le pauvre homme en caricaturant outrageusement ses arguments un par un sous les rires et les applaudissements complaisants du public. Comme si ça ne suffisait pas, il lui avait demandé de justifier le séjour de son propre père, lui-même retraité depuis l’âge de cinquante-cinq ans, dans une maison de retraite de luxe des Cotes d’Armor où il coulait depuis des années des jours paisibles, laissant entendre que les frais de séjour étaient payés depuis toujours par le syndicat. Le pauvre homme n’avait même pas eu le loisir de se défendre, ayant dû être évacué en urgence pour ne pas être molesté par le public grondant de colère. Il avait reçu, depuis lors, plusieurs menaces de mort et avait été contraint pas ses adhérents à quitter la tête de son organisation syndicale. A partir de là, tout le monde s’était tenu à carreau, y compris des députés de l’opposition qui tenaient à leurs sièges et qui n’avaient émis que de timides protestations lorsque le gouvernement avait décidé de baisser progressivement les pensions de retraite à partir de soixante-quinze ans.

32

En guise de porte-bonheur, Marinette Le Guern fourra le petit ours en peluche dans la poche de sa robe de chambre qu'elle ne quittait pratiquement jamais tant il faisait froid dans cet établissement plein de courants d'air. Si Pierre était au troisième étage, comme l'avait suggéré le jeune Emeric, elle devait en avoir le cœur net. Elle devait aller là-haut. D’un pas décidé, elle sortit de sa chambre et referma soigneusement la porte derrière elle. Le couloir était désert. C'était l'heure de la sieste. Il aurait sans doute mieux valu tenter l’expédition de nuit. Mais comment faire dans le noir avec ces satanés lumières qui s'éteignaient toutes seules à vingt-et-une heure trente ? Surtout depuis qu'on lui avait confisqué la lampe de poche offerte par son fils. Mais c’était le règlement. La nuit était réservée au repos. Interdiction formelle de lire sous la couette. Elle risquait de « s’échauffer l’esprit ». Ah non, pas de ça Lisette ! Mais elle en avait besoin pour se rendre aux toilettes durant la nuit, avait-elle protesté. La veilleuse de la salle de bain prévue à cet effet devrait suffire, avait répondu l'aide-soignante d'un ton sans réplique. Et puis, si elle tombait... Le sous-entendu était manifeste : Allez ouste ! Bon débarras ! Vous êtes attendue au cimetière ! Le sang de Marinette s'était glacé dans ses veines.

Elle prit à droite dans le petit couloir borgne qui menait à l'escalier de secours. La porte n'était pas fermée à clé. Il faisait un froid de canard dans la cage d'escalier, elle serra les pans de sa robe de chambre sans parvenir à se protéger de l'air glacé qu'il s'infiltrait sous ses vêtements. Elle grimpa l’escalier sans bruit et actionna précautionneusement la poignée de la porte. Fermée à clef. Zut ! Elle essaya de regarder par le trou de la serrure et tendit l’oreille. Peine perdue ! Tout était sombre et silencieux de l’autre côté. Peut-être avait-on vraiment à cœur de protéger le sommeil des résidents. C’était l’heure de la sieste après tout.

Elle regagna sa chambre et, au mépris du règlement, elle laissa sa porte entrouverte pour surveiller les allées et venues du personnel. Dès qu’elle voyait un soignant se diriger vers l’escalier de secours, elle sortait de sa chambre et le suivait à distance. Sans succès ! La porte du troisième étage restait désespérément close. Elle avait failli renoncer, surtout après la frayeur qu’elle avait eue en se retrouvant sur le palier de l’escalier de secours sans avoir aucune idée de ce qu’elle y faisait. Où allait-elle ? Devait-elle monter ou descendre ? Mystère. Sa mémoire défaillante refusait de lui obéir. Son cœur battait la chamade. Elle n’était pas loin de la crise de panique. Seul son instinct l’avait empêchée de crier. Elle avait fourré sa main glacée dans sa poche et senti sous ses doigts un objet rond et doux. Elle avait extirpé et contemplé, perplexe, le petit ours en peluche qui semblait la regarder avec ses petits yeux bruns en forme de boutons. Et tout lui était revenu : Barbara, Pierre, le troisième étage… Encore sous le choc, elle était rentrée dans sa chambre et elle avait cessé son manège pendant plusieurs heures.

Mais ce soir, sa patience avait été enfin récompensée. Elle avait suivi l’aide-soignante revêche du nom de Nadia, celle-là même qui lui avait confisqué sa lampe de poche. Elle l’avait vue s’engouffrer par la porte du troisième étage qui s’était refermée sans le claquement caractéristique du pêne qui s’enclenche dans la gâche. Elle avait attendu que le bruit de ses pas s’estompe. Puis elle avait poussé la porte en murmurant « Sésame ouvre-toi ».

33

Claire achevait de se préparer lorsque son portable émit l’alerte sonore annonçant l’arrivée d’un texto. Elle chaussa ses lunettes pour le déchiffrer et son visage s’éclaira d’un sourire. Pour une fois, c’était du moins ce qu’il annonçait, l’ex-commissaire de police Raphaël Blum arriverait à l’heure à un évènement d’ordre privé, en l’occurrence entendre sa fille de six ans chanter dans la chorale de l’école du village à l’occasion des fêtes de fin d’année. La plupart du temps, depuis qu’il avait été contraint de retravailler, c’était elle qui se chargeait de l’enfant, jonglant avec son propre emploi du temps pour être présente à chaque sortie d’école. Selon lui, cela ne posait aucun problème puisqu’elle-même travaillait à domicile et que son métier de traductrice lui permettait de s’organiser à sa guise. Il n’empêche, qu’à son âge, jouer les mères de substitution ne lui souriait guère. S’il n’avait tenu qu’à elle, la petite serait restée chez les Sheridan mais elle n’avait pas eu voix au chapitre. Elle enfila son manteau, sortit et frissonna, il faisait un froid de canard. Elle leva les yeux vers le ciel couvert, un peu laiteux. La neige n'était pas loin.

En pénétrant dans la salle des fêtes, elle aperçut Blum, assis au troisième rang qui lui faisait signe. Elle se faufila et vint se placer à côté de lui. L’assistance finit de s’installer dans un grand concert de raclement de chaises et le brouhaha de conversations indistinctes. Un silence approximatif s’établit lorsque le maire monta sur l’estrade pour prononcer un petit discours assez convenu. Puis les choristes firent leur entrée, accompagnés de leur professeur et se placèrent en rang de taille.

Sans surprise à cette époque de l’année, ils entonnèrent « Vive le vent » en un canon assez réussi. Blum se retourna à plusieurs reprises en entendant un groupe de jeunes gens assis au fond de la salle, ricaner nerveusement à chaque fois qu’ils entendaient le mot « Grand-mère », ricanements vite réprimés par les « chuts » murmurés par leurs voisins indignés. « Mon beau sapin » eut le don de calmer les jeunes esprits échauffés et fut suivi de « La Montagne » de Jean Ferrat puis on changea de registre avec un morceau autrement difficile, « Le petit cheval blanc » adapté par Brassens d’un poème de Paul Fort. L’interprétation était magnifique. Claire en avait les larmes aux yeux. La suivante, « Là où je t’emmènerai » était plus difficile à transposer pour une chorale mais les enfants s’en tirèrent honorablement. Puis vint une chanson de Renaud.

* *J’ai cent ans, je suis bien content*

*J’suis assis sur un banc…*

Claire aperçut Pierrot Fauré, le journaliste, spécialiste incontesté de la chanson française, assis non loin d’elle, qui souriait jusqu’aux oreilles. Claire admirait le talent du professeur qui parvenait à faire chanter à ces jeunes enfants un répertoire somme toute assez éclectique. Les spectateurs se mirent à se balancer au rythme entrainant de la mélodie.

* *Mais j’suis comme le platane, comme ma canne*

*J’suis solide et ancien, j’suis bien…*

Au fond de la salle, un grondement sourd enfla, doublé d’une agitation inexpliquée. Plusieurs spectateurs intrigués se retournèrent pour identifier la cause du tumulte.

* *J'souhaite pas aux p'tits jeunes une bonne guerre  
  Vu qu'moi j'en ai pas eu, à part Mai 68  
  Mais j'me rappelle même plus en quelle année c'était  
  Ni qui c'est qu'avait gagné.*

Soudain, un jet de projectiles s’abat sur les jeunes chanteurs. Des fruits pourris sortis d’on ne sait où sont projetés du fond de la salle par quelques jeunes manifestement très en colère. Les enfants se sont tus. Recouvrant ses esprits après quelques instants de sidération, Blum se précipite vers l’estrade pour évacuer les choristes et mettre Sarah à l’abri. Les spectateurs, revenus de leur surprise, maitrisent rapidement les fauteurs de troubles qui ne cessent de répéter comme un mantra « A bas les vieux ».

Le maire remonta sur l’estrade et tenta d’apaiser les esprits du ton cauteleux qui lui était coutumier. A l’en croire, il ne fallait pas trop en vouloir à ces jeunes qui venaient de s’enrôler dans la MCRCNA, la Milice de Contrôle et de Répression des Comportements de Nos Ainés, connue dans le langage courant sous le nom de Milice Anti-âge ou de Milice Anti-Math, non pas en référence aux mathématiques, mais au Mathusalem de biblique mémoire pour ceux qui s’embarrasseraient encore d’un peu de culture.

Pour résumer son propos, il avait condamné du bout des lèvres le comportement des jeunes miliciens avant de critiquer sévèrement le professeur de musique qui avait choisi de ne faire interpréter à ses élèves que des chansons françaises d’une époque révolue aux messages plus que discutables. Il en voulait pour preuve cette dernière chanson, qui par son apologie de la vieillesse, avait déclenché le courroux d’une partie de l’assistance. Son discours pompeux fut suivi d’un long silence entre perplexité et acceptation.

* Vous voulez sans doute dire par là qu’on n’a plus le droit de rire ? demanda soudain une voix d’homme plutôt jeune.

Claire reconnut celle de Pierre-Henri Fauré. Il y eut des murmures d’approbation dans la salle.

* Car, voyez-vous, il s’agit d’une chanson drôle, moqueuse, humoristique. Vous l’auriez peut-être compris si on avait eu le loisir de l’écouter jusqu’au bout.

Le maire, pris au dépourvu, répondit d’un ton un peu piteux qu’il l’ignorait, n’étant pas spécialiste de ce chanteur. Fort de cet aveu, le journaliste conseilla vivement au maire de se taire, suggestion approuvée bruyamment par une grande partie des spectateurs. Le ton aurait pu monter si les choristes n’avaient pas choisi ce moment pour remonter sur scène entonnant « Prendre un enfant », chanson universelle qui avait le pouvoir de mettre tout le monde d’accord, clôturant d’une note optimiste cette pathétique soirée.

34

Au commissariat, Blum finissait sa nuit à grand renfort de café. Il devait en être à sa septième ou à sa huitième tasse. Il avait, depuis longtemps, arrêté de les compter. Tout ça n'était plus de son âge, même si la nuit avait été plutôt calme. Qu’importe, dans moins d'un mois, il aurait soixante-dix ans, l’âge de profiter enfin d’une retraite bien méritée. Peut-être pourrait-il s'établir en Irlande ? Il y avait été heureux quelques années plus tôt et là au moins, on respectait encore les seniors. Mais il doutait d'en avoir les moyens avec ce régime qui menaçait sans cesse de réduire les pensions, voire de ne plus les payer du tout. Il ne se passait en effet pas une semaine sans qu'un député de la majorité fasse une proposition dans ce sens. Mais le gouvernement était bien obligé de mettre de l'eau dans son vin car il avait bien trop besoin de la main-d'œuvre à bas coût que représentaient les retraités de moins de 70 ans contraints de retravailler pour toucher leur pension. Ceux-là n’iraient pas pour rien ! Il en était là de ses réflexions lorsque la porte s’ouvrit pour laisser passage à un vieil homme marchant péniblement en s'appuyant lourdement sur une canne. Il ôta son gros bonnet de laine, découvrant une tignasse de cheveux blancs trop longs. Derrière ses lunettes d'écaille aux verres épais, son regard acéré brillait de colère. Se levant à demi, Blum lui offrit une chaise en face de lui. L’homme prit place et déclara d'une voix étonnamment ferme qu'il venait déposer plainte pour vol et escroquerie. Après avoir décliné son identité, il expliqua que, sur les conseils de son notaire, il avait donné son appartement à sa fille unique en nue-propriété, s'en réservant l'usufruit jusqu'à sa mort - dans le meilleur des cas - ou son internement en maison PPA. Il se croyait donc à l'abri du danger, étant par ailleurs plutôt en forme pour son âge, hormis cette patte folle souvenir d'un accident de la route survenu lorsqu'il avait vingt-deux ans. Il avait d’ailleurs été plutôt chanceux vu que son frère jumeau y avait perdu la vie.  Pour en revenir à sa présence au commissariat, il déclara qu'il avait vu débarquer ce matin à six heures tapantes, un huissier mandaté par sa fille et son escroc de mari lui commandant de quitter sur-le-champ le logement qui ne lui appartenait plus. Il brandissait, pour appuyer ses dires, une copie de l'acte notarié qui, contrairement à ce que le vieil homme se rappelait avoir signé, stipulait que sa fille était pleinement propriétaire de l’appartement et demandait donc l'expulsion de son père qui occupait indûment les lieux. Il n'avait pas eu le temps de chercher son exemplaire de l'acte qu'il se rappelait avoir rangé, avec ses relevés de comptes et son attestation d’assurance habitation, dans le tiroir de droite du petit secrétaire de la chambre d’ami qui, soit dit en passant, était autrefois celle de sa fille. Il avait toujours été un homme d'ordre et ce n'est pas à soixante-dix-neuf ans qu'il allait perdre cette bonne habitude, n'est-ce pas ? L'huissier ou celui qui se faisait passer pour tel ne lui avait pas laissé le temps de contester son avis d'expulsion, il l’avait poussé sans ménagement hors de l'appartement, lui avait fourré dans les mains sa parka, son chapeau et sa canne, et avait refermé la porte avec fracas avant de dévaler l'escalier. Drôle d'histoire ! ! Blum opina du chef. Bien sûr, la porte se verrouillait automatiquement et les clés étaient restées à l'intérieur. Sa fille en avait un double, naturellement, par « sécurité », ainsi que sa crapule de mari l'avait fait remarquer maintes fois. Car, à n’en pas douter, c'était lui qui était à l'origine de ce coup fourré. Le vieil homme ne pouvait rien faire d'autre que de descendre l'escalier à son tour. Une fois dans le hall vitré, il avait aperçu une voiture de la milice, reconnaissable à sa couleur prune. Connaissant l'existence d'une sortie de secours à l'arrière, il l'avait discrètement empruntée et s'était retrouvé dans la nuit froide. Blum compatissait. Depuis que l'Assemblée avait adopté une loi empêchant les plus de soixante-dix ans de bénéficier de la trêve hivernale, les expulsions s'étaient multipliées, on ne comptait plus les vieux sans-abris qui étaient raflés quotidiennement par la milice. C'est en passant devant le commissariat que le vieil homme avait songé à entrer pour porter plainte. Ça ne servirait pas à grand-chose, il en avait bien conscience, mais peut-être que si d'autres faisaient aussi cette démarche… Il savait bien que la milice finirait par le ramasser et que ce n'était pas avec sa pauvre retraite de l'éducation nationale qu'il allait pouvoir payer ses frais d'hébergement en maison PPA. Il courait des bruits terribles sur ce qui arrivait à ceux qui n'avaient pas les moyens de payer. Si on en croyait la rumeur, il ne s'agissait ni plus ni moins que d'exécutions sommaires. Pauvre homme, songeait Blum. Il ignorait qu'il venait de se jeter dans la gueule du loup, car dans des cas comme ça, il convenait d’appeler la milice sur le champ. Blum ne pouvait y déroger. Il enregistra tout de même la plainte. Après tout, il était là pour ça. L’homme relut soigneusement sa déclaration avant de la signer. Blum avait la main sur le combiné du téléphone lorsqu’il se ravisa. Il consulta sa montre. Il prenait de gros risques mais ça pouvait marcher. Au lieu de composer le numéro de la milice, il ouvrit le tiroir de son bureau pour en sortir un trousseau de clefs qu’il tendit au vieil homme en montrant du doigt la sortie de secours.

* Sortez par cette porte qui donne sur le parking. Installez-vous dans ma voiture. C’est une Golf grise. Je vous rejoins dans un quart d’heure.

Il y avait une chance sur deux pour que l’homme file avec la voiture laissant Blum dans de beaux draps. Comme s’il avait lu dans ses pensées, celui-ci s’arrêta un instant, la main sur la poignée de la porte.

* Vous n’allez sans doute pas le croire mains je n’ai jamais appris à conduire.

35

Depuis deux jours, Clotilde ne décolérait pas. Elle n'avait même pas eu le courage de décorer sa maison pour Noël. Tout d'abord, sa coiffeuse avait refusé de lui faire sa couleur habituelle, arguant de nouvelles directives ministérielles. De quel ministère dépendaient donc les coiffeurs ? avait demandé Clotilde innocemment. Il ne s'agissait évidemment pas de ça mais du ministère de la Vieillesse et de la Dépendance qui, voulant reconnaître les vieux pour ce qu'ils étaient, leur interdisaient de se teindre les cheveux. Pour les mêmes raisons, la coiffeuse l'avait sommée de choisir entre trois coupes, dites « de Grand-mère », », parmi lesquelles figurait fort heureusement le carré court habituel de l'ancienne pédiatre. Désormais, un vieux se devait d’avoir les cheveux blancs et une coupe ringarde sous peine d’amende. La nouvelle milice veillait au grain. Hors de question d’ailleurs d’arborer une mini-jupe, un short ou un maillot de bain deux-pièces, ce dont Clotilde se serait, en tout état de cause, bien gardée. Tout cela aurait plutôt prêté à sourire si le gouvernement n'avait pas maintenu sa position sur la loi controversée interdisant les déplacements des seniors. Mais rien n'y avait fait, ni les protestations des députés de l'opposition, ni les timides récriminations de la presse qu'on savait muselée. Les dernières consignes étaient formelles : les plus de soixante-dix ans étaient invités à rester chez eux, y compris pendant les fêtes de fin d'année. Aucune dérogation ne serait accordée. La raison avancée était que les aînés, comme ils disaient, avaient ainsi moins de chance d'être victimes d'un accident ou de contracter une maladie et donc d'encombrer les urgences qui avaient déjà fort à faire avec les jeunes en cette période festive. En conséquence de quoi, pour la première fois depuis des années, Clotilde et Frédéric passeraient les fêtes de Noël tout seuls comme deux vieux, au lieu d'aller, comme à l’accoutumée à Lyon, chez Mathilde, leur fille unique. Clotilde n'était pas particulièrement croyante, ce n'était pas la question. Mais au moment de Noël, elle retrouvait son âme d'enfant. Elle aimait voir les rues illuminées, les magasins joliment décorés, les arbres de Noël surchargés de boules de couleur et de guirlandes. Et elle se faisait une fête d'ouvrir, le matin de Noël, les cadeaux savamment disposés sous le sapin. Et par-dessus tout, elle aimait passer Noël en famille. Cette année, elle était particulièrement fière des présents qu'elle avait choisis pour ses petits-enfants et elle aurait bien aimé les leur offrir en personne le jour J. Malheureusement, le métier de sa fille et de son gendre, tous deux chirurgiens, ne leur permettait pas de s'éloigner de leurs patients, même pour les fêtes. Ils viendraient plus tard sans doute mais ce ne serait pas pareil. Elle contemplait d'un air dégoûté les guirlandes qui s'échappaient de la boîte qu'elle venait de poser au pied du sapin encore nu lorsque le timbre de la sonnette retentit. Clotilde eut la surprise de découvrir la petite Sarah Blum accompagnée d'un homme d'une quarantaine d'années qui lui donnait la main. Il était grand, un peu voûté, les cheveux blond-roux en bataille et un doux regard bleu rêveur, agrandi par des lunettes l'hypermétrope. Il se présenta en lui tendant la main.

* Conan Sheridan. Je suis le Daddy de Sarah.

Il parlait avec un délicieux accent que Clotilde qualifia de britannique bien qu’elle sût qu’il était irlandais. Il se confondit en remerciement pour s’être si bien occupée de la petite, quelques jours plus tôt. Pollux qui, lui aussi, avait entendu le coup de sonnette, s’était précipité vers la petite fille et s’était mis à lui tourner autour en quête d’une compagne de jeu. L’enfant, ravie, caressait le chien en gloussant. Clotilde leur proposa d’entrer quelques instants mais Conan fit un signe de dénégation.

* Sarah et moi… et les Blum naturellement, avons pensé que, compte-tenu de la situation actuelle, vous souhaiteriez peut-être passer les fêtes de Noël avec nous, à moins que vous ne soyez en famille, naturellement.

Il s’exprimait avec hésitation. Peut-être craignait-il que cette invitation soit mal interprétée. Mais Clotilde s’empressa d’accepter. Elle se chargerait de convaincre Frédéric, ce vieux bougon que la perspective d’un repas de famille avec de parfaits inconnus mettrait sans doute hautement mal à l’aise, lui qui n’aimait rien tant que son vieux fauteuil au coin du feu, goutant davantage la compagnie de ses livres et de son chien que celle des humains. Mais il viendrait pour lui faire plaisir et cette perspective lui rendit son sourire.

36

Pierre-Henri Fauré dit Pierrot, quant à lui, n’avait vraiment pas envie de rire. En cette veille de Noël, il était sans nouvelle de sa mère et de son beau-père depuis plus d’une semaine et se rongeait les sangs. Le mercredi quinze décembre, il avait accompagné ce dernier et l’avait regardé, la mort dans l’âme, pénétrer dans le bâtiment délabré de la résidence PPA des Matins d’hiver sans espoir d’en sortir un jour. Dans la soirée, il avait reçu un coup de fil de sa mère qui nageait dans le bonheur. Peut-être l’internement de Pierre était-il tout compte fait un moindre mal s’il rendait à Marinette sa joie de vivre. Le lendemain jeudi, jour de visite, Pierrot n’avait pas pu se libérer, songeant que ce n’était pas grave car désormais son beau-père veillait au grain. Et depuis, silence radio ! Sa mère avait cessé de l’appeler. Elle avait pourtant droit à deux coups de fil par semaine, et jusque-là, elle n’avait raté aucun de leurs rendez-vous téléphoniques du mercredi ou du dimanche. Pierre n’avait pas appelé non plus. Pierrot inquiet avait tenté de les joindre à plusieurs reprises pour s’entendre dire par le personnel qu’ils étaient « occupés ». Occupés à quoi ? Mystère. La question, restée sans réponse, le taraudait. Quelle activité était donc si importante qu’elle empêchait ses parents de lui répondre ? Cette semaine, le jour des visites avait été exceptionnellement repoussé pour permettre aux « ainés » de passer un semblant de Noël avec leur famille. Pierrot, en route pour la maison PPA, attendait des réponses concrètes et comptait bien résoudre cette énigme.

Lorsqu’il arriva à destination, la queue des visiteurs s’allongeait sur le parking de la résidence. En cette veille de Noël, nombreux étaient ceux qui étaient venus rendre visite à leur parent assigné à résidence munis d’un petit cadeau, cadeau qui était obligatoirement présenté à une employée au visage rébarbatif, chargée d’approuver ou d’interdire son entrée dans l’établissement. Ainsi les bonbons, chocolats, biscuits et autres marrons glacés étaient-ils impitoyablement confisqués.

* Vous ne voudriez pas que votre ainé attrape une NASH, n’est-ce pas ? claironnait la femme d’une voix aigüe.

NASH pour « non alcooholic stéato-hepatitis » plus connue par le commun des mortels sous le nom de maladie du foie gras. Lequel foie gras faisait également partie des aliment prohibés, tout comme le saumon fumé et les œufs de lump, allez savoir pourquoi. Sans oublier les boissons alcoolisées y compris le cidre doux, accusées par l’employée de provoquer immanquablement une cirrhose du foie. La queue avançait donc avec une lenteur qui mettait les nerfs de Pierrot Fauré à rude épreuve. Pour la première fois sans doute, il ne trouvait aucune chanson à citer pour ponctuer cette attente angoissante. En cherchant bien, il aurait pu trouver :

* *Je voulais te dire que je t’attends*

*Et tant pis si je perds mon temps*

*Je t’attends, je t’attends tout le temps*

*Ce soir, demain, n’importe quand…*

Ou plutôt :

* *Ce soir, j’attends Madeleine*

*J’ai apporté du lilas*

*J’en apporte toutes les semaines…*

Mais, ainsi qu’on l’a déjà souligné, il n’avait pas le cœur à rire.

Il se retrouva enfin devant le Cerbère avec son sac de linge propre qu’elle fouilla consciencieusement avec de lui demander à qui il venait rendre visite. Sa réponse parut la plonger dans un abime de perplexité. Elle pâlit puis s’empourpra avant d’annoncer que ni Pierre ni Marinette Le Guern n’étaient visibles. Incapable de contenir sa colère, Pierrot s’emporta.

* Vous n’allez tout de même pas prétendre qu’ils sont occupés à je ne sais quelle activité puérile imaginée pour les distraire et que ça les empêche de voit leur fils pour Noël !
* Patientez un instant, j’appelle quelqu’un, fut la réponse énigmatique de l’employée imperturbable en saisissant le téléphone.

L’explication donnée par la directrice fit lentement son chemin dans son esprit, le laissant totalement éberlué. Il les avait crus morts mais la réalité était presque aussi sinistre.

* Ils ont été déplacés, répéta-t-il incrédule.

On aurait pu croire qu’il s’agissait de sacs de patates. Mais déplacés où et pourquoi ?  La directrice déclara avoir reçu un ordre de transfert pour une quinzaine de patients. Il n’était nulle part spécifié qu’elle devait en informer les familles. Elle n’avait fait qu’appliquer les directives du ministère, s’excusa-t-elle en écartant les mains d’un geste fataliste. Et à présent, ses parents se trouvaient… Elle consulta longuement son ordinateur pour trouver la réponse.

* A Coulonges sur l’Autize, annonça-t-elle laconiquement.

37

Clotilde et Frédéric avaient passé une excellente journée, sans doute leur meilleur Noël depuis des années. En réalité, les séjours chez leur fille étaient loin d’être aussi idylliques que ce qu’ils racontaient à leurs amis. Il fallait bien avouer qu’ils craignaient toujours qu’on parle politique au décours d’une discussion jusque-là banale, ce qui déclenchait immanquablement une mémorable dispute. Ils ne partageaient pas les idées de leur gendre et ils avaient bien du mal à le cacher. Cela valait surtout pour Frédéric que certains propos faisaient littéralement sortir de ses gonds. Leur gendre adorait jouer à ce petit jeu d’une façon que Clotilde trouvait assez malsaine. Les petits-enfants filaient alors dans leur chambre et Mathilde prenait invariablement le parti de son mari quoique, dans sa jeunesse, elle ait embrassé d’autres idées. Le ton montait et Clotilde elle-même ne savait que faire pour calmer le jeu. Au bout d’un moment, Jean-Philippe, leur gendre, prenait un air offensé et croisait les bras. Frédéric s’arrêtait subitement d’argumenter pour se retrouver penaud avec l’impression d’avoir gâché la fête.

On était bien loin de tout cela chez les Blum où régnait au contraire une atmosphère bon enfant. Outre le commissaire, sa compagne Claire et la petite Sarah, ils connaissaient déjà Lucie et Conan Sheridan. Clotilde nota que leurs places à table étaient diamétralement opposées, chose bien curieuse pour un jeune couple qui venait de se retrouver après des mois de séparation. A la droite de Conan, était placé Simon, le fils de Blum, un fin jeune homme de vingt-quatre ans, étudiant le cinéma dans une école prestigieuse et fort érudit dans son domaine avec qui on parla des Oscars, du festival de Cannes et des derniers scandales qui éclaboussaient la profession. En face de lui, ils eurent la surprise de découvrir Daniel Kaufmann, un vieil ami de Frédéric perdu de vue depuis des lustres qui leur raconta son « sauvetage » avec brio et truculence. Les fils de Claire manquaient à l’appel. La compagne de Vincent, l’aîné, attendait un heureux évènement dans les prochains jours et ils avaient préféré rester sagement à la maison. Quant à Thomas, le cadet, Clotilde avait compris qu’il valait mieux ne pas en parler.

On discuta de tout et de rien avec bonne humeur et décontraction. Les jeunes projetaient d’aller le lendemain, dimanche, passer la journée à Chamrousse pour profiter des quarante centimètres de neige fraiche qui venaient de tomber. Clotilde et Frédéric songèrent avec regret qu’une journée de ski de fond ne leur aurait pas fait de mal non plus ; hélas, ils étaient condamnés à rester cloitrés chez eux, dixit la nouvelle loi qui leur interdisait de s’éloigner de plus d’un kilomètre de leur domicile hormis pour faire des courses dites « indispensables ». On se serait cru revenu au temps de la pandémie quelques années plus tôt. Comme toujours avec les politiques, rien de nouveau sous le soleil !

Après un copieux et non moins délicieux repas - Claire était décidemment une excellente cuisinière – on finit par évoquer le devenir de Daniel, qui ne pouvait se cacher éternellement chez les Blum et n’avait donc d’autre choix que de quitter la France.

* Impossible, se récria ce dernier avec vigueur. Je n’y arriverai pas.

A vrai dire, tous les postes-frontières étaient étroitement surveillés. C’était en tout cas ce que claironnait le gouvernement dans des spots diffusés plusieurs fois par jour à la radio, à la télévision et par le biais d’affiches placardées sur les bus et dans les espaces publics.

* Je dois prendre l’avion mardi à Genève, annonça Conan de sa voix douce et modulée. J’ai songé que vous pourriez m’accompagner en Irlande. Qu’en pensez-vous, Daniel ?

38

Au volant de sa voiture, Pierre-Henri Fauré fulminait. Comment avait-on pu les emmener comme ça, sans rien, dire à Coulonges sur l’Autize, un bled où ni l’un ni l’autre n’avait sans doute jamais mis les pieds. Lui non plus d’ailleurs. II ne savait même pas où ça se trouvait. Renseignement pris, il s’agissait d’une petite ville d’environ deux mille cinq cents âmes, située dans le département des Deux-Sèvres en nouvelle Aquitaine, qui abritait jusqu'à une époque récente un seul EHPAD et désormais deux maisons PPA. Comme quoi la perte d'autonomie des deux-sévriens s'était dramatiquement accrue depuis l'élection présidentielle. Pas tant que ça sans doute en y réfléchissant, puisqu'on y transférait des pensionnaires venant de l'autre bout du pays.

Dès qu'il avait été informé de la destination de ses parents et bien que la directrice ait été dans l'incapacité de lui dire précisément dans quel établissement ils avaient été transférés, Pierrot Fauré avait tenté de joindre les deux maisons de retraite en question. La première, qui portait le sinistre nom de maison PPA des Fleurs Noires, n'avait aucun résident du nom de Le Guern ni même Fauré ou Vernet qui était le nom de jeune fille de sa mère. La personne qui avait répondu à son appel à la seconde résidence dite « des Violettes » avait paru complètement décontenancée par sa demande. Elle ne savait pas… Ne pouvait pas répondre… C’était confidentiel. Il fallait venir en personne.

Ce qu’il faisait ! Il avait résolu, en ce vingt-quatre décembre, de traverser la France d’est en ouest pour retrouver sa mère et son beau-père. Et tant pis pour Noël. Il avait tout juste pris le temps de téléphoner à son compagnon, qui comme de juste, était furieux, et il avait pris la route. De toute façon, il n’avait jamais été accepté dans la famille d’Hervé. Et ça ne s’était pas arrangé depuis le décès de sa mère deux ans plus tôt. La seule personne qui avait de l’amitié pour lui était Victoria, la mère de Barbara, les autres ne lui parlaient que du bout des lèvres.

* Mais enfin Pierrot, tu as perdu l’esprit, avait dit Hervé, outré par sa décision. C’est Noël tout de même. Tu as pensé à la petite ?

C’était Noël assurément et Barbara, la pauvre chérie, allait le passer en famille. Et lui aussi. Du moins s’il retrouvait ses parents.

Même s’il était déjà adulte à l’époque, Pierre Le Guern l’avait accueilli comme un fils. Depuis son remariage, ce dernier voyait peu ses filles et il avait davantage d’atomes crochus avec Hervé qu’avec ses gendres. De plus, il adorait Barbara. Penser à la petite accrut le malaise du journaliste. Son couple battait de l’aile, il devait bien se l’avouer. Pierrot songeait parfois que la seule chose qui le retenait était justement Barbara. S’il partait, il ne la verrait plus. Et il ne le supporterait pas.

Vers vingt heures, un peu avant Tours, il s’arrêta sur une aire d’autoroute pour se restaurer. En ce soir de réveillon, elle était déserte, la cafétéria était fermée. Il dut se contenter de quelques pâtes réchauffées au four à microondes, qu’il mangea à même la boite en carton. Il tenta d’appeler Hervé qui ne décrocha pas. C’était bien son genre ! Rancunier comma pas un. Il lui restait un peu plus de de deux heures de route selon les indications de son navigateur GPS. Il avait réservé une chambre dans un hôtel Formule 1 à Saint-Maixent l’Ecole à une trentaine de kilomètres de sa destination finale où il parvint à dormir quelques heures d’un sommeil agité peuplé de cauchemars. Levé à l’aube, il chercha en vain un café ouvert. Faute de mieux, il dut avaler le breuvage au gout saumâtre distribué par la machine située dans le hall de l’hôtel.

Parvenu sans encombre à la résidence des Violettes bien avant l’heure des visites, il pénétra dans l’établissement et se mit en quête d’une personne susceptible de le renseigner. On ne se serait d’ailleurs pas cru dans un établissement pour personnes âgée mais plutôt dans une usine avec un sol et des murs en béton brut et des escaliers métalliques menant à une coursive surplombant le hall, construite avec le même matériau. Le secrétariat, qu’il finit par découvrir par hasard, était installé dans une petite pièce vitrée. Derrière le bureau en mélaminé, trônait une grosse femme blonde arborant une coiffure alambiquée qui n’aurait pas paru anachronique au temps de Marie-Antoinette. Il toqua à la porte. Elle leva les yeux et lui fit signe d’entrer d’une main potelée chargée de bagues.

* Vous n’allez pas pouvoir les voir car ils sont au travail, fut sa réponse absolument ahurissante.
* Au travail ? répéta Pierrot abasourdi. Le jour de Noël ? A quatre-vingt-cinq et soixante-dix-neuf ans ?

L’employée confirma en grimaçant un sourire. Pierre et Marinette étaient de l’équipe de jour, sept heures, dix-neuf heures. Valides et plutôt en forme, ils rendaient de grands services. Cela valait bien mieux que de rester oisif, n’est-ce pas ? Et d’ailleurs il pourrait juger de leur santé en partageant leur déjeuner à la pause midi moyennant la modique somme de trente euros.

A l’heure dite, Pierrot les attendait dans le réfectoire totalement dépourvu de décoration de Noël en dehors d’un misérable petit ange en papier qui trônait au milieu de chaque table à côté de la carafe d’eau. Lorsqu’ils parurent, il les reconnut à peine. Ils étaient en tenue de travail maigres et pâles. Pierre avait une barbe de trois jours qui le vieillissait terriblement et sa mère arborait d’horribles cernes violets. Ils furent émus jusqu’aux larmes en le voyant et se jetèrent dans ses bras mais leurs effusions furent rapidement interrompues car tout le monde se mit à table avec empressement. Le repas de Noël était composé de carottes râpées industrielles, d’un petit morceau de boudin blanc accompagné de purée en flocons, d’une part de crème de gruyère et d’un petit gâteau roulé au chocolat. Le tout n’avait pas dû couter plus de trois euros par personne. Un vrai scandale ! Pierrot n’osait imaginer les repas ordinaires. Mais les ouvriers mangeaient de bon appétit. Le contremaitre assis non loin d’eux écoutait fort indiscrètement leur conversation si bien que Pierre lui fit un signe non équivoque en passant deux doigts sur les lèvres. Motus et bouche cousue. Il ne saurait rien de plus. Ils avaient à peine terminé leur maigre repas qu’une sirène stridente retentit, indiquant l’heure de la reprise du travail. Pierrot serra une dernière fois ses parents dans ses bras. « Par pitié, je t’en supplie, mon garçon, sors-nous de là » furent les paroles que son beau-père lui murmura à l’oreille avant de s’éloigner en traînant les pieds.

39

A cet instant, il convient de revenir quelques semaines en arrière, le jour où nous avons laissé Marinette au seuil du troisième étage de la maison PPA des Matins d’hiver, prononçant la formule magique « Sésame, ouvre-toi ».

Le couloir était désert, faiblement éclairé par de petites veilleuses fixées au mur à mi-hauteur environ tous les trois mètres. Lorsque ses yeux se furent habitués à la pénombre, Marinette distingua sur sa droite, une succession de chambres vitrées qui ressemblaient à s’y méprendre à des boxes de soins intensifs. Elle colla son visage contre la vitre la plus proche et aperçut en effet un lit d’hôpital en acier chromé flanqué d’un appareil de monitoring cardiaque. Elle compta quatre chambres, les unes à la suite des autres, toutes verrouillées. A fond du couloir, on apercevait une double porte de type coupe-feu surmontée d’une croix verte. Jusque-là, aucune trace de Pierre. A cet instant, elle entendit le bruit métallique d’une porte qu’on ouvrait et refermait hors de sa vue. Son cœur s’accéléra. Il y avait quelqu’un à l’étage. Nadia, sans doute. Bécasse, elle l’avait oubliée celle-là. Sans réfléchir elle poussa la porte coupe-feu qui s’ouvrit sans bruit et resta immobile. Il faisait noir comme dans un four. Collant son oreille contre la porte, elle entendit les pas de l’aide-soignante s’éloigner et elle se mit chercher à tâtons un interrupteur. L’ayant enfin trouvé, elle pressa le bouton d’un geste fébrile. La lumière jaillit en tremblotant du néon fixé au plafond. La pièce était de petites dimensions ; les murs étaient garnis de dizaines de tiroirs en plexiglass transparent laissant apparaitre du matériel médical : solutés pour perfusion, cathéter, tuyaux, ampoules de verre, comprimé et gélules sous blister, le tout soigneusement rangé. Marinette fouilla les casiers, reconnaissant le nom des molécules antalgiques, antispasmodiques, antibiotiques, remèdes contre la toux… Elle était en terrain connu – elle était pharmacienne de profession - et, de toute évidence, elle se trouvait dans la pharmacie de la Maison PPA de Matins d’hiver. Soudain, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Elle venait d’ouvrir un tiroir contenant des flacons de verre. Abasourdie, elle reconnut le nom de deux curares, le Norcuron et l’Esméron, régulièrement utilisés en anesthésie et susceptibles de paralyser les muscles respiratoires. Dans le tiroir voisin, elle trouva du Pentobarbital, un barbiturique utilisé en médecine vétérinaire à des fins d’euthanasie et dans certains pays comme la Suisse ou la Belgique, pour le suicide assisté. Voilà donc ce qui se tramait au troisième étage, on assassinait les résidents trop âgés ou malades. Elle savait enfin ce que signifiait l’expression « s’occuper des ainés aux petits oignons », chère à la directrice et qu’elle avait toujours trouvée particulièrement horripilante. Elle eut une pensée émue pour la pauvre Suzanne qui était probablement mieux là-haut mais songea avec effroi à tous les autres, Adèle, Jean-Jacques, Bernard… et ceux dont elle avait oublié le nom, tous montés au troisième étage ces dernières semaines. Et Pierre, le pauvre Pierre, le lendemain de son arrivée. Ils n’avaient pas traîné, ça non. Qu’allait-elle devenir sans lui ? Tout à coup, une étrange impression de vide s’empara d’elle. L’émotion sans doute. Elle regarda autour d’elle avec perplexité. Quelle était donc cette pièce et que faisait-elle là ? Elle contempla d’un air hébété sa main droite qui tenait un flacon de verre. Elle ne reconnaissait pas son officine. Et où était donc le client qui avait commandé cela ? Et l’ordonnance ? Il lui manquait l’ordonnance…

La porte s’ouvrit avec fracas pour laisser le passage à Nadia qui entra en trombe, accompagnée d’un homme que Marinette ne connaissait pas. L’aide-soignante l’attrapa brutalement et manque lui luxer le poignet. La vieille femme poussa un cri de douleur. Appuyé au mur dans une attitude décontractée, l’homme contemplait la scène. Sa bouche se tordit d’un sourire découvrant ses dents jaunes.

* Marinette Le Guern, espèce de sale petite fouine, qu’est-ce que vous faites ici ? Et surtout, qu’est-ce qu’on va bien pouvoir faire de vous ? C’est la question que je me pose.

40

Assis côte à côte dans la voiture qui roulait vers Genève, Lucie et Conan Sheridan restaient silencieux. Un observateur extérieur aurait pu imaginer qu’ils étaient gênés par la présence de Daniel, confortablement installé sur la banquette arrière, mais il n’en était rien. Ils n’avaient tout simplement rien à se dire. Ou plus précisément, Conan aurait eu tant de choses à dire mais Lucie n’était pas d’humeur à écouter ; il en voulait pour preuve ses mâchoires serrées et ses yeux rivés sur la route. Il aurait voulu lui dire qu’il gardait dans la poche intérieure de sa veste le résultat du test génétique qu’il avait passé, qu’il n’avait pas osé ouvrir l’enveloppe, qu’il aurait voulu le faire avec elle mais hélas l’occasion ne s’était pas présentée. De toute façon, quel que soit le résultat, il ne trouverait pas grâce à ses yeux. S’il était positif, ce dont il était intimement persuadé depuis des années, elle aurait toutes les raisons de divorcer. Si au contraire il était négatif, elle lui reprocherait d’avoir ruiné leur vie de couple et ses espoirs de maternité avec cette épée de Damoclès qu’il prétendait avoir au-dessus de la tête et qui finalement faisait Pschitt. Que de temps perdu, dirait-elle. Avec raison. Il aurait voulu lui dire qu’il regrettait d’avoir été égoïste, qu’il travaillait moins à présent qu’un quatrième urgentiste avait été recruté par l’hôpital. Il aurait voulu dire qu’il avait vendu sa voiture de sport jaune, source de tant de discorde dont il était pourtant si fier pour acheter un véhicule plus adapté à l’état des routes de la région. Enfin il aurait voulu dire qu’avec l’aide de son voisin Douglas, il avait repeint en blanc la façade de la maison ce qui contrastait joliment avec les huisseries de fenêtre rouges. Il avait aménagé le petit grenier en pièce de musique avec un revêtement mural spécial pour l’acoustique, une moquette épaisse et de confortables fauteuils. La guitare de Lucie y trônait en attendant son retour. Il avait même acheté un petit piano droit qu’il avait eu toutes les peines du monde à monter jusque-là. Lucie serait bien surprise si elle revenait un jour. Mais ça, il ne fallait pas y compter.

C’était Lucie qui avait proposé de les conduire en voiture jusqu’à Genève, assurant que c’était moins dangereux pour Daniel que la navette. On approchait à présent du poste frontière. Le vieil homme s’était allongé tant bien que mal entre les sièges et s’était dissimulé sous une couverture. Sa cachette ne tiendrait pas longtemps si la milice fouillait la voiture. Mais de ce côté-ci de la frontière, il n’y avait pas l’ombre d’un milicien, pas plus que d’un policier ou d’un gendarme d’ailleurs. Du côté suisse, personne ne contrôla leurs passeports, on se contenta de leur vendre la vignette permettant de circuler sur les autoroutes que Conan colla consciencieusement sur le pare-brise. Quelques minutes plus tard, Lucie les lâchait sans encombre devant le terminal.

Ils pénétrèrent dans le hall de l’aéroport bondé en cette période de fêtes. N'ayant aucun bagage à mettre en soute, ils tournèrent le dos au comptoir d'enregistrement et empruntèrent l'escalator. Ils avaient leur carte d'embarquement en poche. Daniel n’avait qu’une petite sacoche contenant quelques affaires de première nécessité offertes par Blum et Conan, qui voyageait toujours léger, ne portait qu'un petit sac à dos au format cabine. Lors du contrôle des bagages, la canne de Daniel, au pommeau en bronze sculpté d'une tête de lion, fit sonner le portique. Un agent de sécurité à la forte carrure s'approcha du vieil homme d'un air menaçant. Ce dernier, qui avait toujours été émotif, imaginait déjà le pire. Son cœur battait à se rompre, mais une fouille rapide le lava de tout soupçon de port d'armes ou de tout objet susceptible de devenir. Il se retrouva un peu désorienté de l’autre côté en oubliant son maigre bagage sur le tapis roulant. Conan, qui avait assisté à la scène, le récupéra promptement et le rendit au vieil homme qui soupira de soulagement. Ils avaient une heure d’avance et l’Irlandais aurait bien bu un café. Mais le contrôle des passeports les attendait encore et Daniel en tremblait d’avance. Mais le fonctionnaire se contenta de contrôler son document d’identité et leva à peine la tête pour le regarder.

Ils trouvèrent deux sièges libres en face de leur porte d’embarquement et s’y installèrent. Conan avait fini par acheter un café au distributeur et le sirotait machinalement tout en consultant ses mails sur son téléphone portable. Daniel tira de sa sacoche un volumineux roman prêté par Blum dont il entama la lecture. Nerveux, il jetait régulièrement des coups d’œil par-dessus son épaule. Au bout d'une bonne demi-heure d'attente, l'embarquement commença, d'abord par les personnes à mobilité réduite, suivies des familles accompagnées de jeunes enfants. Conan sentait Daniel bouillir d'impatience à ses côtés. Il fallut encore présenter les passeports et les cartes d'embarquement. Enfin, les deux hommes s’installèrent dans l'avion, Daniel contre le hublot, Conan à ses côtés. Après les annonces de rigueur et les démonstrations de sécurité, l’avion prit son envol. Daniel soupira de soulagement. Conan se félicitait pour son idée audacieuse.

On survola les Alpes et ses sommets enneigés avant que l’avion n’entre dans les nuages. Lassé de regarder par le hublot, Daniel s'était endormi. Conan lisait une revue médicale qu'il avait tirée de son sac à dos. Au bout d'un moment, l’avion parut amorcer une descente. Étonné, Conan consulta sa montre. Ils avaient décollé depuis moins d'une heure. C'était bien trop tôt pour une arrivée à Cork. À l'avant de l'appareil, quelques passagers commencèrent à s'agiter. Comme pour répondre à leur interrogation muette, une voix masculine jaillit soudain des haut-parleurs pour une annonce en français et en anglais.

* Ici votre commandant de bord. Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous sommes contraints de nous poser à l'aéroport de Paris-Charles-De-Gaulle. N'ayez crainte vous n'êtes pas en danger, il s'agit d'une procédure administrative. Je demande à tous les passagers de rester à leur place et de maintenir leur ceinture attachée. Les toilettes sont désormais inaccessibles. Au nom de tout l'équipage, je vous présente nos plus plates excuses pour ce désagrément.

Daniel, réveillé en sursaut, était un peu désorienté et n'avait pas tout compris. Conan lui résuma la situation. Quelques minutes plus tard, l'appareil se posait lourdement. Les passagers furent invités par le chef de cabine à rester attachés à leur place. Les portes furent rapidement déverrouillées et on vit monter à bord plusieurs individus, mitraillettes en bandoulière, vêtus de treillis et de coiffés d'un béret de couleur prune.

* La milice anti-âge ! cria quelqu’un.
* Marie-Thérèse Le Henaff ? aboya un milicien en se plantant devant une vieille femme occupant un siège sur la première rangée.

Sa jeune voisine, visiblement sa fille, se mit à protester avec véhémence. Elle fut accusée de complicité et arrêtée à son tour. Conan entendit le claquement des menottes qu’on refermait sur leurs poignets. Daniel était livide.

* Par pitié Conan, je vous en conjure, on ne se connait pas, souffla-t-il avant d’être brutalement arraché à son siège.

L’Irlandais n’osa pas lever les yeux lorsqu’à la question du milicien, il répondit que, de sa vie, il n’avait jamais vu son voisin. S’il l’avait fait, il aurait vu Daniel esquisser un geste d’approbation. La milice embarqua cinq personnes. Par son mensonge, Conan avait évité d’être le sixième.

41

Pierrot Fauré claqua la porte et se retrouva sous une pluie battante. Il courut vers sa voiture, s'y engouffra, secoua ses cheveux trempés et frissonna lorsque les gouttelettes glacées se mirent à couler dans son cou. Il démarra. Qu’aurait-il pu faire d’autre ?

À son retour, une heure plus tôt, il avait trouvé Hervé mutique, le visage fermé, encore furieux de son départ inopiné qu'il avait vécu comme une désertion. Bien qu’il n’ait pas demandé de nouvelles de Marinette et de son mari, Pierrot lui avait raconté son équipé à Coulonges-sur-l'Autize et la découverte de cette usine où on faisait travailler les vieux jusqu'à épuisement. Il s'attendait à ce qu’Hervé partage son indignation, mais ce dernier semblait plutôt indifférent. Et lorsque Pierrot avait suggéré que son ami rédige un certificat médical contre-indiquant le travail chez ses parents compte tenu de leur état de santé, maladie d'Alzheimer chez sa mère et début d’insuffisance cardiaque chez son beau-père, Hervé était monté sur ses grands chevaux. Non, il ne ferait aucune attestation ! Pierrot aurait dû s'estimer heureux qu'ils soient encore en vie, à leur âge et compte tenu justement de leur état de santé précaire. Le journaliste avait réalisé brutalement que l'exécution des vieux et des malades n'était pas un mythe et que son compagnon était sinon bienveillant, du moins informé de ces pratiques. Voir Hervé soutenir plus ou moins ouvertement ce gouvernement inique était plus que ce que Pierrot pouvait supporter. Il monta dans sa chambre et remplit rapidement une valise de quelques vêtements et objets de toilette. En passant devant la chambre de Barbara, il vit que la petite fille était absorbée par un jeu de construction, et il n’osa pas la déranger. Hervé avait été très clair. S'il partait, il ne reverrait pas la petite. Pierrot avait haussé les épaules. La maison qu'ils occupaient tous les trois lui avaient été léguée par sa tante Alice. Il y était chez lui. Et de toute façon, Barbara réclamerait bientôt son tonton Pierrot, il en était persuadé. Hervé, lui, ne croyait qu’aux liens du sang. Il prenait soin de la petite parce qu'il était son grand-oncle, Pierrot, lui s'occupait d'elle parce qu'il l'aimait.

Il avait conduit machinalement et s'était retrouvé dans la maison de Pierre et Marinette, désormais la propriété des filles de ce dernier. Un rapide coup de fil et il reçut l'autorisation de s'y installer pour quelques jours. Ce n'était pas le moment de risquer d'être expulsé pour occupation illicite. Par les temps qui couraient, on n'était jamais trop prudent.

42

Poussé par un milicien grand et maigre au visage marqué d'une cicatrice bleuâtre sous l'œil gauche, Daniel sortit rapidement de l'appareil. Il avait récupéré son épaisse veste d'hiver et sa canne sur laquelle il s'appuyait un peu plus lourdement que nécessaire, raison pour laquelle on ne l'avait pas menotté, mais il avait dû laisser son maigre bagage sur le siège à côté de Conan. Hormis lui-même, quatre autres personnes avaient été arrêtées. Une vieille femme obèse élégamment vêtue d'un tailleur beige et chaussée d'escarpins manifestement trop petits pour ses pieds enflés qui marchait péniblement en ahanant. Sa fille, une grande femme osseuse d’une cinquantaine d’années, au visage chevalin, cheveux blonds méchés et carré plongeant impeccable. Et un couple de retraités vêtus de gris, à l'allure désuète et effacée qui les faisait ressembler à des souris de dessins animés. A leur arrivée dans l'aérogare, le milicien le plus âgé, un petit râblé d'une quarantaine d'années qui portait son béret incliné sur l'oreille gauche, s'arrêta soudain pour leur demander leurs passeports. Tous s’exécutèrent sauf Daniel.

* Il est resté au fond de mon sac dans l'avion, prétendit-il.

Il mentait. Son passeport était bien au chaud dans la poche intérieure de sa veste, mais il espérait ainsi retarder leur transfert vers une destination qui, si elle restait inconnue, n’en était pas moins effrayante. Sa manœuvre parut réussir car, après s'être rapidement concertés, les trois hommes les entraînèrent, non pas vers la sortie et la zone de contrôle des passeports, mais le long d'un couloir interminable. Daniel, qui, malgré son âge, avait l'oreille fine, avait entendu celui qu'il considérait comme le chef murmurer « Vous êtes deux idiots, vous auriez dû vérifier. Maintenant, il va falloir prévenir Fabien ».

Ils atteignirent bientôt un grand hall bordé de boutiques en tout genre, de la téléphonie mobile à la bagagerie, en passant par les articles de parfumerie et les sous-vêtements de luxe. La grosse femme se planta devant les toilettes en gémissant qu’elle devait s'y rendre en urgence.

* Ma mère est diabétique, insista sa fille d’une voix aigüe.

Le milicien en chef décréta que tout le monde ferait mieux d'y aller. Il désigna le grand maigre pour accompagner les hommes, son jeune collègue et lui-même les femmes. La petite souris grise leva, comme à l'école, le doigt de sa main libre ; l'autre était reliée à celle de son mari par des menottes.

* Ernest ne peut pas y aller tout seul, il n'y arrive plus, s’excusa-t-elle de sa petite voix flûtée. Il est malade. Démence fronto-temporale, comme Bruce Willis.

Il fut donc décidé que tout le monde irait chez les femmes, sauf Daniel qui pénétra seul dans les toilettes des hommes, le plus jeune des miliciens en gardant l'entrée. Daniel était en train de se laver les mains lorsqu'il avisa une valise appuyée contre le mur, surmontée d'un anorak gris foncé. Dans un des boxes, quelqu'un vomissait copieusement. Probablement le propriétaire du bagage et du vêtement. Et si c'était le moyen d'échapper à la milice ? Daniel réfléchissait à toute vitesse. Mais sa conscience le rappela à l'ordre, il n'avait jamais rien volé à quiconque. Allait-il commencer à son âge ? Il s'approcha de la porte fermée et lança :

* Vous avez besoin d’aide ?

N’obtenant aucune réponse, il répéta sa question dans la langue universelle actuellement en vigueur.

* May I help you ?

La réponse qui fusa derrière la porte ne nécessitait pas de traduction.

* Fuck you !

Voilà qui avait le mérite d’être clair. Il attrapa la veste et s’en revêtit par-dessus la sienne. Dans la poche droite, il y avait un bonnet en lainage gris, il s’en coiffa. Il ôta ses lunettes, les enfouit précautionneusement dans une des poches de sa parka et chaussa les lunettes de soleil de l'homme. Le miroir lui renvoya l’image d’un parfait inconnu. Restait le problème de la canne qui lui était indispensable. Certes, il pouvait faire quelques pas sans elle sans boiter mais ensuite… Il essaya de la mettre dans sa manche mais elle dépassait de trente bons centimètres. Il était sur le point de l'abandonner quand il eut l'idée de la glisser dans son pantalon. Heureusement qu'il ne portait pas de jean serré comme à une époque de sa vie aujourd'hui révolue. Il aurait la démarche un peu raide et ne pourrait sûrement pas courir, mais pour faire quelques mètres… Il avança vers la sortie. Le jeune milicien était seul, occupé à consulter son téléphone portable, il était hilare. Daniel passa devant lui sans le regarder. Avec les deux vestes, il semblait faire le double de sa corpulence habituelle. L'autre leva à peine les yeux. Il ne l'avait pas reconnu.

Après plusieurs centaines de mètres parcourus d'une démarche saccadée, il prit l'ascenseur, seul, fort heureusement et il put enfin sortir la canne de son pantalon. Il allait abandonner là la veste empruntée lorsqu'il remarqua la carte d'embarquement qui sortait de la poche intérieure de l'anorak. Elle était au nom d’un certain Pavel Buczynski, en partance pour Gdansk via Munich.

Les portes de l’ascenseur s’ouvrirent sur le hall des départs. D’où il était, Daniel pouvait voir les passagers embarquer à la porte 5B, celle mentionnée sur le document de voyage. Soudain, une voix nasillarde retentit dans les hauts parleurs. Le message prononcé à toute vitesse était néanmoins compréhensible : « Passager Buczynski, passager Buczynski, passager du vol LH2229 à destination de Munich, vous êtes attendu en porte 5B pour un embarquement immédiat ». Sans hésiter davantage, Daniel s’avança, tentant le tout pour le tout.

43

Frédéric et Clotilde sortaient de la Fnac quand ils furent appréhendés par trois jeunes miliciens armés jusqu'aux dents, pistolet à la ceinture, matraque et mitraillette en bandoulière. Tout ça pour contrôler les pauvres vieux en goguette ! On leur ordonna de présenter leurs cartes violettes qui furent décryptées dans le lecteur nomade et forcément, on tiqua sur leur âge avancé. Que faisaient donc deux ainés à cette distance de leur domicile ? C’était strictement interdit ! Et passible de… Toutefois, il apparut qu’ils avaient un motif parfaitement valable pour se déplacer au centre-ville. Quelques jours plus tôt, Frédéric avait fait tomber ses lunettes cassant net un des verres en deux morceaux. Un nouveau verre avait été commandé chez leur opticien habituel avec lequel ils avaient eu rendez-vous le matin-même. Apparemment, la loi n’interdisait pas encore aux vieux de faire remplacer leurs lunettes. Naturellement, sans lunettes, Frédéric ne pouvait pas conduire et Clotilde l’avait accompagné. Munis de la facture de leur opticien, ils étaient donc parfaitement en règle. A ceci près qu’ils en avaient profité pour acheter livres et DVD, de quoi meubler les longues heures de confinement à la maison en cette période hivernale où jardiner n’était pas encore d’actualité. Officiellement, ce n’était pas interdit. D’ailleurs les magasins avaient désormais tout un rayon de produits réservés aux « ainés » dans lequel Clotilde et Frédéric avaient dû faire leur choix. Un choix au demeurant fort difficile car si on écartait les romans à l’eau de rose, la littérature dite « de terroir » et les comédies franchouillardes, il n’y avait pas grand-chose à acheter. Ils étaient assez fiers d’avoir dégoté parmi les œuvres autorisées, une série de romans historiques qu’ils avaient toujours eu envie de lire, une rétrospective Max Ophuls et un coffret DVD en hommage à Gérard Philipe, autant de films que tous deux se plaisaient à voir et à revoir. Le milicien qui avait tenu à vérifier scrupuleusement chaque titre en fut pour ses frais. Ne trouvant rien à redire, il ne put s’empêcher s’asséner :

* Vous auriez pu commander tout ça chez Amazon et être livrés directement chez vous. De plus, le DVD est une technologie complètement dépassée. Vous feriez mieux de vous abonner à Netflix.

Alors ça, c’était le pompon ! Passe encore qu’on leur interdise de sortir mais, alors que la censure interdisait aux vieux tous les ouvrages d’histoire, de philosophie, de politique ou de psychologie sous prétexte de ne pas échauffer leur esprit, qu’on prétende leur imposer une plateforme qui s’était rendue célèbre par ses séries à suspense aux contenus ultra-violents, voilà qui dépassait l’entendement. Comme aurait dit la tante Adèle « c’est l’hôpital qui se fout de la charité ».

Mais la goutte d’eau qui fit déborder le vase, ce fut la lettre très officielle qu’ils reçurent quelques jours plus tard du ministère de la Vieillesse et de la Dépendance qui stipulait que, compte tenu de leur âge avancé et de leur risque non négligeable de mort prochaine (sic), leur animal de compagnie Pollux qui avait une espérance de vie bien supérieure à la leur - il n’avait que trois ans- devait être confié séance tenante au refuge pour animaux le plus proche de leur domicile dont la liste était annexée à la présente correspondance.

« Pauvre Pollux ». Il n’en était pas question ! Après un avoir murement réfléchi, Frédéric et Clotilde étaient tombés d’accord : il n’y avait pas trente-six choses à faire, il leur fallait quitter le pays.

44

« Monsieur et cher Senior,

Vous allez prochainement atteindre l’âge de soixante-dix ans et vous passerez dans la catégorie des Aînés. A ce titre, et en raison des nouvelles dispositions visant à limiter les déplacements des aînés, vous ne serez plus autorisé à exercer l’autorité parentale sur la personne de votre fille Sarah Blum, âgée de six ans. En conséquence, l’enfant devra être remise aux services de l’aide sociale à l’enfance dès le trente-et-un janvier 2028. Toute tentative pour soustraire l’enfant à cette mesure est passible de cinq ans d’emprisonnement et de soixante-quinze mille euros d’amende.

Veuillez croire Monsieur, cher Senior et futur Ainé, à l’expression de toute notre considération.

Pour le Ministre de la Vieillesse et de la Dépendance : Cindy Boutevin»

Telle était la teneur de la missive reçue pas Blum au sortir d’une nuit au commissariat plutôt agitée dont il était sorti particulièrement épuisé. Mais avec ça, plus question de dormir. Lorsqu’il passa en revue mentalement les contacts qu’il avait à l’aide sociale à l’enfance, le nom de Martine Lecourtois finit par s’imposer. Si quelqu’un pouvait faire quelque chose, c’était bien elle. Il attendit l’ouverture des bureaux et dut encore patienter dix bonnes minutes au son des inévitables Quatre Saisons de Vivaldi avant qu’on lui passe enfin la personne demandée. Il expliqua clairement de cas de Sarah, irlandaise de naissance, confiée là-bas pendant trois ans à un jeune couple qui serait susceptible de la reprendre en charge, y compris sur le territoire français puisque la jeune femme était française… Mais tous ses arguments restèrent lettre morte. Martine Lecourtois ne pouvait rien faire. C’était la loi. Sarah serait prise en charge par l’ASE à la date stipulée sur la circulaire. Blum pourrait sans doute obtenir un droit de visite, elle avait le pouvoir d’arranger ça. Mais seulement une fois tous les quinze jours et en présence d’un éducateur de l’ASE.

Blum raccrocha en proie à un profond désarroi. Il avait toujours été un défenseur de la loi. Il y avait même consacré sa vie. Mais cette mesure-là, ce n’était rien d’autre qu’un appel à la désobéissance civile. Il n’avait pas le choix.

45

Pavel Buczynski passa trois jours en réanimation à l’hôpital Avicenne pour coma éthylique. Après avoir travaillé pendant quinze ans en France comme contremaître dans le bâtiment, il avait enfin assez d'argent pour rentrer au pays. Il avait fêté dignement son départ avec quelques amis en buvant, c’était fatal, vodkas sur vodkas jusqu'au bout de la nuit. Au matin, il s'était présenté à l'aéroport avec une gueule de bois carabinée et il avait cru que deux cafés arrosés le remettraient d'aplomb, fidèle au vieil adage selon lequel il fallait traiter le mal par le mal. Le second à peine avalé, il avait dû se précipiter aux toilettes, poussé par des nausées irrépressibles. Il avait juste eu le temps d'ôter sa veste, qu'il avait laissée avec sa valise à côté des lavabos. Il avait vomi abondamment, sans éprouver de soulagement. La tête lui tournait, il se sentait faible comme un enfant. Un imbécile avait toqué à la porte pour lui proposer de l'aide. Il l'avait envoyé au diable. Quelques minutes plus tard, il s'effondrait, inconscient, coincé entre la cuvette et la paroi de la cabine. Ce n'est que deux heures plus tard que l'employé préposé au nettoyage, intrigué par cette porte qui restait fermée, avait eu la curiosité de jeter un coup d'œil. Découvrant Pavel dans le coma, il avait immédiatement appelé les secours. L'homme ne portait sur lui aucun document d'identité. Et personne n'avait fait le lien entre cet inconnu et le bagage oublié contre le mur qui avait été considéré comme un colis abandonné et récupéré plus tôt par le service compétent.

Pendant ce temps, Daniel était monté dans l’avion qui avait décollé à l’heure prévue et s’était posé sans encombre à Munich. Au préalable, il avait pris la précaution d’ôter la carte de SIM de son téléphone portable, comme dans les films d’action qu’il regardait parfois sans déplaisir.

46

Le premier janvier était jour de fête à la maison pour le Retour à l'Autonomie par le Travail des Violettes, située dans la commune de Coulonges-sur-L’Autize que nous avons déjà évoquée. Le premier de l'an faisait partie des très rares jours chômés de l'institution. Tous les résidents se retrouveraient pour un « déjeuner de l'amitié » qui serait suivi par des « activités ludiques ». Et chose remarquable, les familles qui le souhaitaient étaient conviées à cette journée tout à fait exceptionnelle. Pierrot Fauré n'en croyait pas ses yeux en ouvrant le mail d'invitation.

Ça ne pouvait pas tomber mieux, si on pouvait ainsi s'exprimer, car un terrible incendie s'était déclaré dans une maison PPA de la banlieue de Poitiers. C’était sur sa route.

Il était intrigué par toutes ces catastrophes impliquant des maisons PPA. Une intoxication au monoxyde de carbone quelques semaines plus tôt, l'effondrement d'un immeuble un peu avant Noël. Et à présent cet incendie meurtrier. Mettait-on délibérément les vieux dans des immeubles dont la vétusté conduisait aux catastrophes suscitées ? Ou bien… Il n’osait pas formuler une autre hypothèse. C'est pourquoi il avait envie de couvrir l'événement ; son rédacteur en chef ne s'y était pas opposé.

Sur place, il avait pu s'entretenir avec le capitaine des pompiers, avec le directeur de l’établissement ravagé par les flammes nommé de façon tout à fait prémonitoire Maison PPA des « feux de l'automne » et avec l'expert mandaté par l'assurance. Tous trois s'accordaient pour dire que le feu avait pris dans les combles en raison d'un court-circuit électrique sur une installation défectueuse, un peu comme l’incendie de Notre-Dame en 2019, avait tenu à souligner le directeur. À ceci près qu'on dénombrait cette fois pas loin de trois cents victimes.

Lorsque Pierrot parvint enfin à Coulonges-sur-L’Autize, le réfectoire, décoré de guirlandes de papier multicolores, avait effectivement un air de fête. Ses parents l'avaient embrassé brièvement dans un état de surexcitation manifeste. Tous s’étaient attablés et ils avaient déjeuné d'une salade au crabe et mayonnaise en tube, d'une cuisse de poulet à demi carbonisée accompagnée de petits pois en conserve, suivie d'une tranche de brioche un peu rassie, confirmant s’il en était besoin que la gastronomie n'était décidément pas le point fort de l’établissement. Après le repas, un karaoké était organisé. Pierrot eut la surprise de voir Marinette et son mari se lever vivement pour gagner une porte située au fond de la salle. L’entrée des artistes sans doute. Dommage. Pierrot avait espéré profiter de l'absence du contremaître qui venait de quitter la table pour en savoir plus sur les raisons de leur transfert et leur état de santé actuel. Mais déjà, l'homme se réinstallait en face de lui avec un petit sourire narquois.

On eut droit à une pitoyable interprétation de « Tous les garçons et les filles de mon âge » par une petite femme édentée à la voix éteinte. Un vieil homme en jean et chemise à carreaux chanta « Noir c'est noir » de Johnny Hallyday, suivi de l’inévitable « Comme d’habitude » somme toute plutôt honnêtement interprété par un papy en costume trois-pièces. On dut encore subir une larmoyante version de « Aline » et une « Maladie d'amour » ânonnée d’une voix chevrotante. Lorsque Pierre et Marinette montèrent sur scène, Pierrot s'attendait au pire.

Ils avaient choisi un pot-pourri, exercice hautement difficile tant pour les chanteurs que pour l'ingénieur du son. Pierrot reconnut la mélodie compliquée de « Louis » de Véronique Sanson, dont sa mère se tira admirablement, suivie de l'anachronique car de récente facture mais terriblement d'actualité « Maison de retraite » de Michel Jonasz. Puis un couplet de la « Javanaise » que sa mère affectionnait particulièrement, la deuxième strophe du « Paradis Blanc » et enfin la « Chanson pour Pierrot » de Renaud, qui avait le don de lui tirer les larmes. Les deux bougres chantaient encore bien pour leur âge. Ils lui avaient caché ce talent-là. Et il se demandait bien à quel moment ils avaient eu le temps de répéter compte tenu de leurs horaires de stakhanovistes.

Le choix des chansons l’étonnait. Il savait Pierre grand fan de Brassens et de Brel, sa mère, elle, était plutôt Gainsbourg et Bobby Lapointe. Et par-dessus tout, elle avait une sainte horreur de son surnom et de la chanson éponyme, et soupirait d'exaspération chaque fois qu'il y faisait référence. Fallait-il y voir un message et lequel ?

47

A cette étape de notre récit, il convient, une fois encore, de remonter le temps jusqu'au fameux jour où Marinette Le Guern, en passe de découvrir ce qui se tramait au troisième étage de la maison PPA des matins d’hiver, fut prise la main dans le sac par l’aide-soignante et son acolyte, laquelle main tenait encore un flacon de Nembutal. Il y eut un rapide conciliabule entre l'homme et la femme. Cette dernière suggérait d'en finir rapidement. L'inconnu hésitait.

* Son fils est journaliste, objecta-t-il. Il pourrait nous causer des ennuis. Il vaudrait mieux qu'elle ne meure pas, du moins pas tout de suite.

Marinette s’étonna ; comment connaissait-il ce détail ? C’était bizarre. Un déclic se fit soudain dans son cerveau. Elle n'avait pas remis l’homme de prime abord, mais sa voix était reconnaissable entre mille. Elle savait qui était cet individu. Le plus dur était de cacher sa surprise. L'air bête et la vue basse. C’était tout ce qu’elle avait à faire. Elle en était capable. Elle souffrait d'une maladie d'Alzheimer, ne l'oublions pas !

* Elle cherche son mari, n'est-ce pas ? Eh bien, elle va le retrouver. Appelez-moi Nelly.

On l'a fait fourrée dans un minibus avec quelques résidents qui n'avaient pas l'air bien plus vaillants qu'elle. Ils avaient roulé toute la nuit. Et au matin, à la résidence des Violettes, elle avait retrouvé Pierre.

Ils étaient logés dans un dortoir avec dix autres personnes, hommes et femmes confondus. Ils avaient quand même pu obtenir des lits voisins et intégrer la même équipe. Mais pas question dans ces conditions de se faire des confidences. Marinette avait dû attendre plusieurs jours avant de raconter sa mésaventure à Pierre. Lorsqu'elle lui avait avoué l'identité de l'homme qui avait ordonné son transfert, Pierre avait ouvert des yeux ronds comme des soucoupes.

* Louis ? Tu veux dire le beau-frère d’Hervé ? Le père de Victoria ? Tu en es sûre ?

Tous ce qu’il y a de plus sûr. Elle en mettrait sa tête à couper.

Lorsque Pierre-Henri leur avait rendu visite inopinément à Noël, ils avaient été pris de court. Mais le karaoké, voilà qui était un moyen de communication inédit. C'était Marinette qui en avait eu l'idée. Quant au choix des chansons, elle s'en était remise à Pierre. Naturellement sans encyclopédie ou connexion internet, c'était difficile et, au début, il avait renâclé.

* Sers-toi de ta cervelle ; la mienne refuse de m'obéir !

Pierre avait souri, il reconnaissait bien là sa Marinette, inventive et charmante mais parfois tellement autoritaire.

Et le journaliste avait compris. La chanson de Renaud n'était qu'un moyen d’attirer son attention sur les autres chansons. Alors quelle était la teneur du message ? Elle tenait en deux mots : Louis et Mort.

Au retour de ses parents, après les compliments de rigueur, il avait prononcé silencieusement ce prénom déclenchant un double acquiescement. Puis il avait dit Tod, la mort en allemand, une langue que tous trois parlaient un peu – car le contremaître le fixait à présent par-dessus ses lunettes aux verres en demi-lune – et il avait reçu en réponse un double hochement de tête.

48

Steve De Witt dit Stevie Wonder, petit délinquant spécialisé dans le vol à la tire et habile pickpocket, bien connu des services de police de la banlieue nord de Paris, était sur son terrain de chasse habituel, l’aéroport Charles De Gaulle. Il s’apprêtait à repartir bredouille. Les annonces répétées dans le métro mettant en garde les voyageurs contre les arsouilles de son acabit n’étaient pas pour améliorer ses affaires. Les touristes étaient devenus méfiants. Il entra dans les toilettes pour se soulager quelques minutes après la fuite de Daniel, s’effaçant pour laisser passer deux miliciens à l’air affolé qui sortirent en trombe. Il n’en crut pas ses yeux lorsqu’il vit un bagage appuyé contre le mur à côté des lavabos. La bonne aubaine ! Il le fouilla rapidement et fit main basse sur i phone dernier cri et un portefeuille en cuir de bonne facture contenant plusieurs centaines d’euros en billets de banque tout neufs et une carte visa. Avec les contacts qu’il avait, il allait pouvoir en tirer une petite fortune. Epoustouflé par ce miracle, il songea qu’il méritait enfin son surnom.

La valisette qui, contrairement à la réglementation, n'était pas identifiée, fut récupérée un peu plus tard par le service compétent qui le conserva pendant un mois. Après quoi, elle fut envoyée au centre des objets trouvés de la rue des Morillons à Paris qui se chargea de distribuer son contenu à diverses œuvres caritatives.

La volumineuse valise que Pavel Buczynski avait enregistrée au comptoir de la compagnie Lufthansa fut acheminée sans encombre jusqu’à Munich. Mais lors du transfert vers l’avion à destination de Gdansk, elle tomba malencontreusement du charriot avec une quinzaine de ses semblables. Le conducteur n’y ayant pas prêté attention, tout préoccupé qu’il était par une lettre d’huissier qu’il avait reçue le matin même, elle demeura un long moment sur le tarmac sous une pluie battante et Dieu seul sait où elle se trouve à présent.

Pavel Buczynski n’avait pas de famille. Ses parents étaient morts depuis longtemps. Sa sœur ainée Jana avait émigré aux Etats Unis vingt-cinq ans plus tôt et avait épousé un Américain qui, prétendait-elle, avait fait fortune dans l’électroménager. Pavel n’était jamais allé vérifier. Il ne lui avait pas parlé depuis des lustres quand il avait appris qu’elle était décédée dans un accident de voiture. Il avait perdu de vue ses rares amis d’enfance et pour couronner le tout, il avait décidé, à son retour en Pologne, de s’installer à Gdansk, une ville où il ne connaissait personne, lui qui était originaire de la banlieue de Varsovie. Il avait réservé une chambre pour deux nuits dans un établissement de troisième ordre où personne ne s’était inquiété de ne pas le voir arriver. Après tout, le client avait payé, s’il ne venait pas, tant pis pour lui !

En sortant du coma, il eut une crise de delirium tremens carabinée. Il voyait, non pas des éléphants roses selon l'image populaire, mais des serpents qui sortaient des murs et des araignées qui grouillaient tout autour de lui. Aucun calmant ne venait à bout de ses hallucinations. Terrorisé, il s’agitait dans tous les sens, si bien qu’on dut l'attacher. Le personnel, pourtant vigilant et rompu à ce genre de situation, vivait dans la crainte qu'il se blesse. C’est au moment où les soignants voulurent changer ses draps souillés que la catastrophe se produisit. Pavel rua et se cabra, donnant coups de pieds et coups de poings et finit par tomber lourdement sur le sol se fracturant le fémur droit. On l’opéra. L’intervention ne posa pas de problème. Et puis les choses allèrent de mal en pis. La plaie opératoire s’infecta et tous ses organes affaiblis par des années de consommation excessive d’alcool et de tabac lâchèrent les uns après les autres. Avant d’avoir pu révéler son identité, Pavel Buczynski mourut le 3 janvier 2028, laissant une ardoise salée à l’Assistance Publique Hôpitaux de Paris.

Tout ceci expliquait fort bien que Daniel n’ait été aucunement inquiété en se présentant à la porte d’embarquement du vol Lufthansa à destination Gdansk, via Munich. Une heure plus tard, il avait pris sa décision. Il n’avait rien à faire en Pologne, il n’y connaissait personne et ne parlait pas polonais. Alors qu’il avait enseigné l’allemand pendant plus de quatre décennies. C’était tout à fait providentiel. Il y vit comme un signe du destin et décida de tenter sa chance en Allemagne.

49

Pour la première fois de sa vie, le professeur Francis Armengaud se sentait vieux et inutile. Peut-être devait-on dire d'ailleurs désormais l’ex-professeur Francis Armengaud. Après s’être fait un nom en développant un test sanguin supposé diagnostiquer de manière fiable la maladie d'Alzheimer, qui s'était finalement révélé un fiasco retentissant, il avait été le chantre de la fin de vie. Ami personnel du ministre de la Santé de l'époque, il avait participé à l'élaboration de la loi élaborée en 2024. Et tout naturellement, il était resté le conseiller des ministres et secrétaires d'État qui s'étaient succédé à ce poste depuis lors. Ses connaissances en neuro gériatrie avaient notamment permis au gouvernement actuel de déterminer les catégories d’individus aujourd’hui en vigueur en fonction de leur âge, seniors entre soixante et soixante-dix ans, ainé entre soixante-dix et quatre-vingt-cinq ans et ancêtre au-delà. Son avis éclairé était souvent sollicité et généralement respecté, du moins jusqu’à ce jour où il venait d’être remercié purement et simplement en raison de son âge avancé. On n’y avait même pas mis les formes. L’employée subalterne du ministère, une jeune pimbêche qu’il connaissait de vue, qui venait de l’informer par téléphone d’un ton cassant, s’était montrée hautaine et même arrogante. De ce fait, il tombait sous le coup de l’assignation à résidence des plus de soixante-dix ans, dont il avait été exempté jusqu’ici en raison de son mandat officiel. Et bien sûr, les émoluments inhérents à sa fonction disparaissaient avec elle. Il allait devoir se contenter de sa retraite ! Pour ne rien arranger, il venait d’être condamné par le tribunal à payer une pension alimentaire pour son fils de six ans, avec des arriérés exorbitants. Un enfant qu’il ne connaissait même pas, qu’il avait toujours refusé de rencontrer. Il n’avait jamais voulu d’enfant, ni avec sa femme Elisabeth, dont il était divorcé depuis des années, ni avec Lorraine -il refusait de penser à elle- ni avec cette jeune folle de Bertille qu’il avait pourtant tant aimée, avant qu’elle lui fasse, au sens propre, un enfant dans le dos. Et à présent, il devait payer. Quelle injustice, songeait-il avec aigreur.

Il fit un rapide calcul. Avec ces nouvelles dépenses, et compte-tenu de son train de vie plutôt dispendieux, sa retraite ne suffirait pas. Ses économies allaient fondre comme neige au soleil. A la réflexion, s’il restait confiné chez lui, ses besoins allaient en être considérablement réduits. Il avait lui-même œuvré à l’élaboration de cette nouvelle loi, sans jamais imaginer en faire les frais un jour, le but avoué étant de réduire les dépenses des vieux au strict nécessaire pour pouvoir ainsi diminuer les pensions jusqu’au minimum vital. Il s’était laissé prendre à son propre piège. Il contempla tristement son salon poussiéreux aux vitres encrassées, les coussins avachis du canapé en velours et la table basse au plateau taché de ronds de verre sur laquelle trônait encore le carton à pizza de la veille. Il n’était décidément pas un homme d’intérieur et sa femme de ménage était partie en vacances dans sa famille pour les fêtes. Une vague de désespoir s’abattit sur lui. Il monta à l’étage et se mit à fouiller frénétiquement dans son armoire à pharmacie. Peine perdue. Lui, le héraut de la fin de vie choisie n’avait même pas un flacon de Nembutal à se mettre sous la dent. Qu’à cela ne tienne, il y avait d’autres moyens.

50

« Le corps sans vie du professeur Francis Armengaud a été retrouvé ce matin à son domicile. Tout porte à croire qu'il s'agit d'un suicide. L'ancien professeur de neurologie du CHU de Grenoble, bien connu pour ses travaux sur la maladie d'Alzheimer et rapporteur fameux de la loi sur la fin de vie de 2024 était resté dans les cercles du pouvoir comme conseiller des ministres de la Santé successifs. On lui doit notamment d’avoir œuvré à l’élaboration des lois actuelles sur nos ainés. Il avait été remercié récemment du fait de son grand âge. »

Telle était la teneur de l’annonce faite à la fin du journal télévisé de la mi-journée. Sans transition le présentateur poursuivit :

« Le gouvernement se félicite d’ailleurs de l’augmentation du taux de suicides chez nos ainés qui a quadruplé en un an ainsi que de l’augmentation importante des décès de cause naturelle dans cette tranche d’âge, liée pour beaucoup aux nouvelles directives de limitation des soins chez les plus soixante-dix ans. Avec pour corollaire, outre une diminution des dépenses de santé, une nette baisse du montant global des pensions versées aux retraités, un pas de plus vers un assainissement de notre économie. »

Outrée, Clotilde n’en croyait pas ses oreilles. Frédéric, excédé, attrapa la télécommande et appuya sur le bouton. Pauvre Francis ! Ni l’un ni l’autre ne l’avaient jamais franchement apprécié mais il ne méritait pas ça. C’était Raphaël Blum, alerté de bon matin par le facteur porteur d’un courrier recommandé qui sonnait sans obtenir de réponse alors que la porte d’entrée était entrebâillée, qui l’avait découvert pendu. Les secours étaient venus assez vite suivis des forces de l’ordre et la nouvelle s’était répandue comme une trainée de poudre.

51

En circulant sur l'autoroute en direction de Genève, Lucie Sheridan avec une curieuse impression de « déjà vécu », hormis le fait que c'était Claire qui était au volant, Sarah qui somnolait sur la banquette arrière et elle-même qui occupait la place du passager. A son grand regret, Blum n'avait pas pu les accompagner. Elle imaginait sans peine les adieux déchirants du père à sa fille, qu’il n'osait espérer revoir un jour. Bien qu'il ait accepté à plus de soixante-dix ans la proposition de ses supérieurs de rempiler pour quelques mois, dans le but avoué de pouvoir quitter son domicile où il broyait du noir, ses déplacements entre sa maison et son lieu de travail donnaient lieu à des contrôles répétés de la part de la milice anti-âge. Il n'était assurément pas autorisé à voyager et encore moins à quitter le territoire. Plus jeune, Claire, encore libre de ses mouvements, avait offert de les accompagner à l’aéroport. Hors de question que Sarah se retrouve dans les griffes de l'aide sociale à l'enfance. Lucie comptait profiter de sa double nationalité franco-irlandaise, acquise à l’occasion de son mariage avec Conan pour s'envoler vers l'île d'Émeraude avec la petite, elle-même irlandaise de naissance.

Une dizaine de miliciens bloquaient le péage de Crolles à une trentaine de kilomètres de leur point de départ, laissant passer les voitures au compte-gouttes. Claire, qui avait pris soin de porter une casquette pour dissimuler ses cheveux grisonnants et une paire de lunettes de soleil qui lui mangeait la moitié du visage, paraissait dix ans de moins que son âge. Lorsque ce fut leur tour, un jeune homme d'à peine vingt ans, mal à l'aise dans son uniforme tout neuf, jeta un coup d'œil négligent à l'intérieur du véhicule avant de les laisser circuler. Lucie se détendit un peu, Claire appuya sur le champignon pour rattraper le temps perdu, s'attirant les foudres de la jeune femme.

* Ne roulez pas si vite, il ne manquerait plus qu'on se fasse arrêter pour excès de vitesse !

Comme pour confirmer ses craintes, elles furent bientôt dépassées par trois voitures de la milice anti-âge qui roulaient à tombeau ouvert. Leur cœur se mit à battre la chamade. Fausse alerte, les véhicules de couleur prune disparurent bientôt à l'horizon.

Ultime étape, la frontière. La dernière fois, elle n'était pas gardée et ils étaient passés comme une lettre à la poste. Mais l'espoir de voir ce coup de chance se réitérer disparut lorsque Lucie aperçut au loin la lumière bleue des gyrophares. Les paramilitaires fouillaient toutes les voitures et contrôlaient les occupants.

Cette fois-ci, c’est un gradé d’un certain âge, qui examine leurs papiers. Les passeports irlandais de Lucie et de Sarah déclenchent des hochements de tête approbateurs. Peut-être va-t-il les laisser passer après tout mais il fait le tour de la voiture pour s’adresser à Claire.

* Irlandaise, vous aussi ?

Elle fait un signe de dénégation. Même si sa mère, aujourd’hui décédée, était britannique, elle-même n’a que la nationalité française. L’officier secoue la tête. A son âge, elle a encore le droit de se déplacer mais pas celui de quitter le territoire sans motif valable, validé par écrit par la milice de son quartier. Possède-t-elle un tel document ? Bien sûr que non. Elle accompagne juste ses amies à l’aéroport.

* Qu’à cela ne tienne, un de mes hommes va s’en charger.

Claire fait mine de protester. D’un geste, il lui intime de se taire tout en poursuivant d’un ton sans réplique.

* Tandis que vous, ma petite dame, allez rentrer tranquillement chez vous, à votre place.

Il désigne un de ses sous-fifres, un grand gars au teint hâlé qui affiche un air désinvolte et dont le regard froid semble contredire un sourire éclatant digne d’une publicité pour dentifrice.

* Le Sergent Arthur Tremet se fera un plaisir de vous véhiculer.

Lucie Sheridan n’était pas une personne impressionnable. Pendant ses gardes aux urgences durant son internat, elle en avait vu « des vertes et des pas mûres ». Pourtant, assise à côté du paramilitaire, elle se sentait extrêmement mal à l’aise. Tournant la tête vers elle à chaque instant, il la dévisageait d’un air goguenard avec tant d’insistance qu’elle se sentait déshabillée du regard. Le trajet ne devant durer qu’une dizaine de minutes, elle essayait de prendre son mal en patience, fixant la route droit devant elle et ne répondant aux avances du sergent que par monosyllabes. Depuis une mésaventure survenue en Irlande quelques années plus tôt, elle se flattait de reconnaitre un individu dangereux lorsqu’elle en croisait un sur son chemin et elle se trompait rarement.

Soudain, il met son clignotant pour emprunter la bretelle menant à une aire de services. Lucie proteste. Elles ont un avion à prendre.

* Je dois me soulager. Ce ne sera pas long, précise le milicien avec un clin d’œil éloquent.

Mais au lieu de se diriger vers les toilettes, il fait le tour de la voiture, ouvre la portière du côté passager, débloque la ceinture de sécurité et tire brutalement Lucie au dehors. Elle essaie de se débattre mais il la tient fermement et la pousse devant lui. Elle est tétanisée de peur. Elle sait ce qu’il a en tête, l’entrainer jusqu’au petit bois là-bas où sont installées des tables de pique-nique malheureusement désertes en cette maussade journée de janvier humide et froide. Il a pris soin d’enfermer Sarah dans le véhicule. Lucie a vu la pauvre petite réveillée en sursaut fondre en larmes, le visage collé contre la vitre. Avec l’énergie du désespoir, elle tente de résister. Peine perdue. Il est beaucoup plus fort qu’elle. Il lui tord le poignet dans le dos pour la faire avancer plus vite jusqu’au bois. A l’arrivée, il la fait pivoter et l’adosse à un arbre. Il va se coller contre elle, déjà elle sent son souffle rauque dans son cou. Dans quelques secondes il sera trop tard. Elle le repousse de toutes ses forces et, d’une formidable détente, elle lui assène un coup de pied dans la mâchoire, un autre dans les parties intimes dont il s’apprêtait à faire un bien mauvais usage.

Après sa mésaventure irlandaise, elle s’est jurée d’être capable de se défendre en toutes circonstances. Pour cela, elle a appris la boxe française, discipline qu’elle pratique assidument deux fois par semaine. Son professeur aurait sans doute critiqué la technique de son coup de pied mais il n’aurait trouvé rien à redire quant à sa remarquable efficacité.

Sans perdre de temps, elle arrache les clefs de la main du milicien qui hurle de douleur, s’enfuit en courant et se rue dans la voiture qui heureusement démarre au quart de tour. Le sergent se tient l’entrejambe en vociférant, la traitant de tous les noms. Elle ne jette même pas un regard en arrière dans le rétroviseur.

52

Les préparatifs de départ n'en finissaient pas. Ils avaient bourré leur fourgon aménagé en camping-car jusqu'à la garde. Mais Frédéric dégottait toujours un nouvel objet indispensable que Clotilde avait pour mission quasi impossible de caser quelque part. Chaque coup de sonnette lui donnait des sueurs froides tant elle craignait de découvrir derrière sa porte les services vétérinaires venus lui enlever Pollux. Le plus difficile avait été de réunir une somme d'argent liquide suffisante, petit à petit, grâce à des retraits répétés au distributeur. Ils doutaient que leur carte violette fonctionne à l'étranger et, en tout état de cause, leur compte en banque serait probablement bloqué dès qu’on aurait vent de leur fuite. Ils auraient pu demander de l'aide à leur fille, mais ils voulaient éviter de mettre qui que ce soit dans la confidence. Par les temps qui couraient, on ne pouvait être sûr de personne surtout pas de leur gendre, à en croire Frédéric qui lui faisait peut-être un procès d’intention. Ils furent enfin prêts. Il subsistait cependant un problème de taille. Ils n'avaient pas l'ombre d'une autorisation de circuler. Frédéric s'était fait fort d'en obtenir une auprès d'un de ses amis haut placé au Conseil général, mais il avait fait chou blanc. Pourtant, le malheur des uns fait le bonheur des autres, c’est en tout cas ce que l’on dit. Et l’occasion se présenta enfin. Frédéric reçut un beau matin, un coup de fil de son beau-frère, lui annonçant que sa sœur Solange, de six ans sa cadette, venait de faire un AVC massif. Elle était hospitalisée et, selon la formule consacrée, son pronostic vital était engagé. Si Frédéric voulait la revoir vivante, il n'y avait pas de temps à perdre. Munis des documents fournis par l'hôpital, Clotilde et Frédéric se présentèrent à l'antenne de la très officielle MCRCNA, plus connue sous le vocable de milice anti-âge (et parfois de milice anti-maths comme on l’a déjà indiqué), la plus proche de leur domicile qui leur délivra sans autre forme de procès une autorisation de circuler, rendre visite à un proche en train de mourir faisant encore partie des exceptions permettant aux plus de soixante-dix ans de voyager.

Frédéric fit une énième fois le tour de la maison, bourrant ses poches de menus objets qu’il ne pouvait se résoudre à abandonner et monta enfin dans le fourgon. Clotilde installa Pollux à l’arrière dans son panier, dissimulé au milieu des bagages avant de s’installer au volant, direction Chamonix, lieu de résidence de Solange, fort opportunément situé à deux pas de la frontière suisse.

Au cours des deux heures de trajets qui les séparaient de leur destination, ils eurent à subir pas moins de quatre contrôles de la milice. Par bonheur, Pollux eut la bonne idée de rester silencieux et les miliciens, qui avaient fort à faire en ce premier weekend des vacances scolaires, ne perdirent pas leur temps à fouiller le van. Pourtant, lors du dernier contrôle, à quelques kilomètres de leur objectif, un paramilitaire pointilleux leur demanda d’expliquer leur choix étrange d’utiliser ce fourgon lourd, encombrant et difficile à garer alors qu’ils possédaient un véhicule léger. Tout en parlant d’un ton légèrement menaçant, il tapotait d’un index jauni par l’usage du tabac, le clavier de son lecteur nomade d’où sortait cette information irréfutable. Frédéric expliqua patiemment que sa sœur et son beau-frère étaient dans l’incapacité de les loger car, compte tenu des prix prohibitifs de l’immobilier dans la région, ils ne pouvaient habiter qu’un minuscule deux-pièces ce qui était d’ailleurs aisément vérifiable. L’autre ne prit pas cette peine et leur commanda de circuler d’un air excédé. Bien lui en prit car c’est le moment que choisit Pollux pour manifester son impatience par de petits jappement plaintifs, fort heureusement hors de portée de oreilles du milicien sourcilleux.

La pauvre Solange était effectivement en bien piteux état, totalement hémiplégique du côté droit, incapable d’articuler la moindre parole. Quelques mois plus tôt, elle aurait peut-être pu être sauvée, avant qu’on ne réserve les traitements aigus aux moins de soixante-dix ans. Mais à présent, elle était condamnée à rester dans ce triste état jusqu’à sa mort qui, en tout état de cause, ne saurait tarder. Armand, son mari, jouait déjà les veufs éplorés, pleurnichant sans vergogne en évoquant ses fins de mois difficiles et son incapacité à payer à sa femme des funérailles décentes. Frédéric excédé, faisait la sourde oreille. Pourtant lorsque sa sœur décéda brutalement la nuit qui suivit leur arrivée, il se rendit lui-même aux pompes funèbres locales pour organiser la cérémonie, qu’il paya intégralement au moyen de sa carte violette, cérémonie bâclée en une dizaine de minutes, à laquelle n’assistèrent que sept personnes, conformément à la nouvelle loi visant à limiter les hommages rendus aux vieux après leur mort et qui fut suivie de la crémation désormais obligatoire.

Le terme « vieux » avait d’ailleurs fait une réapparition remarquée après avoir été banni pendant des décennies de la bouche de tous ceux qui parlaient le politiquement correct à l’instar d’autres mots tels qu’aveugle, sourd, nain… il était désormais bienséant d’appeler un vieux un vieux. Il y avait même des blagues particulièrement odieuses qui circulaient sur les réseaux sociaux, principalement partagées par les adolescents et les jeunes adultes telles que :

« Quand un vieux passe de vie à trépas, je dis bon débarras. Et si c’est ma grand-mère, je chante Tra-la-lère, si c’est mon grand-papa, je danse la samba ».

Complètement débile ! Humour potache ! Sans doute… quoique.

Les obsèques à peine terminées, Clotilde et Frédéric prirent rapidement congé d’Armand, laissant à d’autres le soin de sécher ses larmes de crocodile.

La route était parfaitement dégagée - il n’avait pas neigé depuis plusieurs jours – ils franchirent sans difficulté le col des Grands Montets, admirant à peine la vue pourtant superbe sur les Aiguilles Rouges, tant ils étaient anxieux. En descendant sur Vallorcine, Clotilde avait les mains tellement crispées sur le volant que ses jointures étaient toutes blanches.

Enfin, ils aperçurent le poste-frontière. Une voiture de la milice était garée à proximité mais aucun paramilitaire n’était visible. La bonne aubaine ! Clotilde jeta un coup d’œil à Frédéric qui confirma d’un signe. On tentait le tout pour le tout. Elle écrasa le champignon. Le van fit un bond en avant et se retrouva de l’autre côté de la frontière où se tenaient deux gardes suisses préposés au contrôle des papiers. Clotilde présenta les leurs de bonne grâce poussant même le scrupule jusqu’à donner le carnet de vaccination de Pollux qui, réveillé de sa sieste par cette effervescence, s’agitait nerveusement dans son panier.

Les miliciens, probablement alertés par le bruit, délaissant quelque obscure besogne, sortirent du bâtiment en hâte pour venir se planter devant les gardes suisses et, après avoir jeté un coup d’œil à l’intérieur, affirmèrent haut et fort qu’il leur incombait de contrôler le véhicule. « Ces vieux sont à nous », clamaient-ils à l’unisson. La jeune milicienne brune au teint hâlé, les cheveux coiffés en une tresse impeccable, tenta même d’arracher les documents au garde suisse. Celui-ci la toisa, flegmatique, avant de répondre avec son accent traînant.

* Ces personnes sont en Suisse et parfaitement en règle. A ma connaissance, notre gouvernement n’autorise pas les Français à procéder à des contrôles encore moins à des arrestations sur son territoire, contrairement à nos voisins italiens et allemands. Rentrez chez vous, c’est à deux pas ! Ces gens peuvent circuler.

Clotilde ne se le fit pas dire deux fois et enclencha la première.

53

Remontons quelques temps en arrière jusqu’au jour des obsèques de Francis Armengaud, célébrées en l’église de Saint-Martin d’Uriage, village où demeurait son ex-épouse qui avait organisé la cérémonie. Persuader le prêtre plutôt conservateur d’enterrer à l’église un homme qui s’était donné la mort, n’avait pas été une mince affaire mais la promesse d’une jolie donation eut raison de ses dernières réticences. En tant qu’écrivain connu dont les romans pour adolescents se vendaient comme des petits pains et étaient traduits en plus de vingt-cinq langues, elle avait de l’entregent et de nombreux appuis ce qui lui avait sans doute permis de s’affranchir de la règle des sept personnes officiellement autorisées à assister aux funérailles d’un ainé. L’église était comble, chacun, voisin, ami, ancien élève ou collègue, ayant tenu à rendre hommage au célèbre professeur. On reconnaissait parmi l’assistance un ex-ministre de la Santé, ami personnel du défunt et quelques hommes et femmes politiques dont il avait été le conseiller. Parmi les voisins, étaient présents Clotilde et Frédéric Mercier, Raphaël Blum et sa compagne Claire. Pierrot Fauré représentait ses parents. Il avait aperçu Hervé assis au troisième rang, les yeux baissés sur ses mains jointes d’un air dévot qu’il ne lui connaissait pas.

La messe était longue et ennuyeuse, ponctuée de chants dont Pierrot Fauré ne savait pas la moindre ligne. C’était bien la seule circonstance où ça lui arrivait et il détestait ça. Elisabeth Armengaud fit un petit discours hagiographique. Quelques amis du défunt prirent la parole pour saluer son grand esprit scientifique.

Le prêtre s’avançait déjà lorsqu’on vit se lever une toute jeune femme frêle et blonde vêtue de noir de la tête aux pieds qui vint se placer devant le lutrin. Elle tira de sa poche un papier plié en quatre qu’elle déplia et lissa soigneusement avant de le poser devant elle. Elle s’éclaircit la gorge. Pierrot avait reconnu Bertille Aupré, l’ancienne maîtresse de Francis Armengaud de quarante ans sa cadette, mère de son fils Thomas, un bambin au joli visage mais à l’expression boudeuse assis à côté d’Elisabeth. Bertille avait une voix aigrelette qui portait mal. Pierrot dut tendre l’oreille.

* « Oh je voudrais tant que tu te souviennes

Des jours heureux où nous étions amis »

Pierrot fredonnait déjà la suite en souriant : « En ce temps-là la vie était plus belle et le soleil plus brûlant qu’aujourd’hui ». Mais la jeune femme prononça d’autre mots qui résonnèrent bizarrement dans la vénérable église.

* Des jours heureux où nous étions amants

Mais tu as préféré fuir comme un lâche

Sans plus donner signe de vie

Refusant même de rencontrer

Le fruit de tes entrailles

Ô Francis, je te maudis

Puisses-tu pourrir en enfer pour l’éternité

Ne repose pas en paix

Amen

Devant l’assistance médusée et le prêtre muet de stupeur, elle plia tranquillement son papier, descendit précautionneusement de l’estrade et sortit de l’église à petits pas pressés, ses talons faisant un bruit métallique sur le sol de pierre.

A la sortie de l’église, l’assemblée, enfin revenue de sa surprise, commentait les évènements par petits groupes. Pierrot aperçut le beau-frère d’Hervé, le fameux Louis, en grande conversation avec l’ancien ministre de la Santé. Il s’approcha des deux hommes. Louis le salua d’un rictus qui découvrait ses dents jaunes et le présenta.

* Pierre-Henri Fauré, mon… comment dirai-je… beau-frère. Peut-être devrais-je dire mon ex-beau-frère ?

Pierrot ne relava pas. Louis avait d’ailleurs toujours été odieux avec lui. Mais aujourd’hui, il avait un service à lui demander.

En remontant en voiture un peu plus tard, Pierrot n'était pas loin de se laisser aller au désespoir. En tant que membre du Conseil scientifique, organisme récemment constitué, qui donnait ses recommandations au gouvernement sur la question des vieux, Louis avait quasiment tout pouvoir. Pourtant, il s'était montré inflexible. Marinette et Pierre Le Guern demeureraient à la maison des Violettes jusqu'à leur mort qu'il souhaitait prochaine. Telle était la loi. Et il n'y dérogerait en aucune manière. Pierrot en avait gros sur le cœur, d'autant plus que Louis avait glissé au passage qu'il entendait désormais s’occuper davantage de sa petite fille puisque la place était libre, n’est-ce pas ? Jusque-là, Hervé avait réussi à tenir son beau-frère à distance, redoutant l'influence néfaste qu'il pourrait avoir sur l'enfant. Mais à présent qu'il faisait passer les lois du sang avant les lois du cœur…

54

Mâchoires serrées, Lucie Sheridan conduisait sur la petite route du littoral dont le calibre s'amenuisait à mesure qu'elle progressait. En cette maussade journée de janvier, le ciel brumeux d’un blanc grisâtre se confondait avec le gris terne de l’océan, à peine agité de quelques vaguelettes. De fines gouttes de pluie venaient s’écraser çà et là contre le pare-brise de la voiture de location, déclenchant les essuie-glaces et leur bruit agaçant. Lucie était assaillie par les mauvais souvenirs. Sur la banquette arrière en revanche, Sarah frémissait d’excitation en reconnaissant, ici, la maison de son institutrice de maternelle, là, la ferme du grand-père de sa meilleure amie Kathleen.

* Mummy, tu crois que Seamus sera encore là ? demanda-t-elle d’une voix inquiète. Combien de temps ça vit un âne ?

Lucie n’en savait strictement rien mais à bien y réfléchir, certainement beaucoup plus que les sept ou huit ans dudit Seamus. Elle rassura l’enfant.

Le voyage avait été tellement chaotique et son issue si incertaine qu’elle n’avait pas voulu prévenir Conan de leur arrivée. Tant mieux s’il était là pour les accueillir, ça ferait plaisir à la petite. Dans le cas contraire, elle trouverait les clefs bien à leur place dans le pot de faïence bleue sur la fenêtre de la cuisine, comme du temps de la vieille Mary Quinn, la grand-mère de Conan.

Tournant à droite, elle s’engagea sur une minuscule route à peine goudronnée qui serpentait à travers la lande, jurant entre ses dents à chaque fois que la voiture trop basse cahotait sur un des nombreux nids de poule. Sarah, quant à elle, riait de plaisir. Elle était passée spontanément du français à l’anglais et posait mille questions auxquelles Lucie ne répondait que par monosyllabes.

Enfin, on dépassa la « maison élégante » comme on la nommait dans le coin en raison de ses deux bow-windows, que Blum avait louée quelques années auparavant et qui paraissait à présent inoccupée. Puis le cottage des Sheridan apparut, pimpant avec sa façade blanche fraichement repeinte. Une auto inconnue était stationnée dans l’allée mais il n’y avait aucune trace du bolide jaune de Conan. La déception de Sarah faisait peine à voir. Lucie elle-même ne pouvait se retenir d’un petit pincement au cœur. Elle avait honte de se l’avouer mais, après toutes ces péripéties, elle avait espéré que son mari serait à la maison pour les accueillir. Avec un soupir, elle détacha sa ceinture de sécurité et sortit dans l’air humide. Soudain, la porte d’entrée s’ouvrit sur ce grand escogriffe de Conan, mal réveillé, les cheveux en bataille, les yeux encore embués de sommeil. Folle de joie, Sarah se précipita dans ses bras en criant « Daddy » à tue-tête. La suite de son discours se perdit dans le cou du jeune homme contre lequel elle se blottissait passionnément. Un peu mal à l’aise, Lucie demeurait à l’écart en dansant d’un pied sur l’autre. Parvenant à se libérer de l’étreinte de Sarah, Conan posa l’enfant au sol et les invita à entrer.

Un bon feu brulait dans le poêle répandant une douce chaleur. La pièce avait changé depuis le dernier séjour de Lucie. Elle était propre et en ordre. Conan avait repeint les vieux meubles de la cuisine d’une jolie couleur crème qui illuminait le lieu jadis sombre et lugubre. Sarah était montée dans sa chambre et poussait des exclamations de joie en retrouvant ses trésors.

* Tu as changé de voiture ? demanda Lucie pour rompre le silence qui s’installait.

Conan sourit. Eh bien oui, il avait renoncé à sa précieuse voiture de sport, source de tant de disputes et, à vrai dire, totalement inadaptée aux infrastructures locales. Il avait trouvé un acquéreur et en avait tiré un bon prix.

* Ce n’est pas tout ! annonça-t-il d’un ton solennel.

Il lui saisit la main et l’entraîna à l'étage, passant sans un regard devant la porte des chambres et de la salle de bain pour s'arrêter devant celle du grenier qu'il avait aménagé en salle de musique, tapissant le sol et les murs d’un revêtement phonique. Il avait récupéré chez son père sa vieille chaîne stéréo aux enceintes énormes. Des centaines de CD s'alignaient le long des murs, vestiges de ses jeunes années où il écoutait du folksong et du rock du matin au soir. Lucy sourit en apercevant sa chère guitare qui trônait sur son support et ses partitions bien rangées dans la bibliothèque. Le long du mur d’en face, Conan avait installé un canapé de velours noir.

* C'est un clic-clac, dit-il sans la regarder. Tu pourras dormir là si tu préfères.

Une fois n'est pas coutume, Lucy allait se fendre d’un propos aimable quand son téléphone se mit à sonner. Le nom de Claire s'affichait sur l'écran. Lucie savait qu'elle était rentrée chez elle sans encombre après la petite escarmouche de la frontière. Elle voulait sans doute s'assurer qu'elles étaient bien arrivées à leur tour. Elle pressa sur le bouton. A l’autre bout du fil, la voix de Claire complètement affolée grimpait dangereusement dans les aigus menaçant de lui percer le tympan. Elle, d’ordinaire si calme, avait totalement perdu son sang-froid. Au milieu des pleurs, Lucie parvint à distinguer quelques mots intelligibles.

* Raphaël ! Ils viennent de l’emmener !

55

Pierre le Guern était inquiet. Marinette déclinait à vue d'œil. Hier encore, elle avait essayé d'enfiler son pantalon par la tête. Et il l'avait trouvée au milieu du dortoir, gémissante, se débattant comme un beau diable sans parvenir à se dégager. Plus grave encore, elle avait prétendu l'autre jour que les antibiotiques soignaient les troubles de l'humeur. Un comble pour une ancienne pharmacienne, soit dit en passant. Il espérait que le contremaître ne l'avait pas entendue. Car sinon c’était un billet assuré pour ce qu'ils appelaient ici le Grand Voyage.

Il ne savait plus comment faire pour pallier ses troubles de mémoire. Quelques jours plus tôt, elle avait cru reconnaître en la personne d'un nouveau venu, un ancien professeur de son fils au lycée. C'était bien peu vraisemblable. Au cours de sa longue carrière - elle avait tenu avec son premier mari une pharmacie en centre-ville pendant plus de quarante ans - elle avait rencontré des milliers de gens. A présent, elle mélangeait un peu tout et c'était bien normal.

La voilà justement qui sortait du vestiaire après leurs douze heures de travail. Elle avait la tête des mauvais jours, un air buté qui n’augurait rien de bon. Quelque chose n’allait pas. Il la questionna doucement.

* Je ne dis rien car tu ne vas encore pas me croire !

Pas question qu’elle se couvre de ridicule une fois de plus. L’autre jour, elle avait fait un lapsus. Un simple lapsus. Ce n’était bien sûr pas antibiotique qu’elle avait en tête mais antidépresseur. Les antidépresseurs soignent les troubles de l’humeur, voilà ce qu’elle avait voulu dire. Elle était pharmacienne, tout de même ! Et, comme disait sa grand-mère, ce n’est pas au vieux singe qu’on apprend à faire des grimaces. Sa langue avait fourché, voilà tout. Mais Pierre en avait fait tout un fromage. Il la croyait bonne pour l’asile. Ou plutôt pour le troisième étage, le dernier voyage ou quel que soit le nom qu’on donnait ici au meurtre des vieux devenus inutiles.

Malgré ce qu’en disait Pierre, elle était absolument certaine d’avoir, l’autre jour, reconnu monsieur Kauffmann, le professeur d’allemand de Pierre-Henri lorsqu’il était en seconde, client de la pharmacie au demeurant, qui venait toutes les semaines chercher les médicaments de sa femme alors gravement malade. Ses souvenirs des faits anciens étaient clairs comme de l’eau de roche. Au contraire des évènements récents qui s’échappaient de sa mémoire comme des canaris d’une cage ouverte. Elle passa devant Pierre sans un mot et se dirigea vers le réfectoire. Il le verrait de ses propres yeux après tout.

Pierre suivit Marinette et s’installa à sa place habituelle. Il déroula sa serviette en surveillant du coin de l’œil sa femme qui faisait de même. Une employée posa brusquement sur la table une soupière remplie d’un potage rougeâtre dont quelques gouttes giclèrent pour venir maculer le verre de Pierre. Au même moment, un homme s’assit lourdement en face de lui. Il avait l’air harassé. Ses lunettes à la monture cassée, rafistolée à la diable étaient de travers. Son œil droit tuméfié peinait à rester ouvert. Il tendit la main vers la carafe d’eau, se servit un verre qu’il but goulument. Pierre se redressa pour prendre de la soupe et resta muet de stupeur. Il jeta un coup d’œil à Marinette qui leva brièvement le pouce en hochant la tête d’un air entendu. Devant lui se tenait l’ex-commissaire Raphaël Blum.

56

Lorsqu'il avait appris l'arrestation de son père, Simon Blum avait sauté dans le premier train à destination de Grenoble. Il ne pouvait laisser Claire affronter seule ce genre de situation. Ils avaient l'un pour l'autre une grande affection mutuelle et elle l’avait toujours soutenu dans des choix parfois difficiles. Désormais c’était son tour. Hélas, il n’était pas le seul à avoir eu cette idée. Claire, qui avait recouvré une partie de son sang-froid, était accompagnée de son fils Vincent, de sa belle-fille Kirsten et de leur nouveau-né prénommé Auguste. Certaines mauvaises langues disaient que Vincent avait épousé pour sa beauté cette blonde hôtesse de l'air danoise mais que, côté cervelle, ça laissait franchement à désirer et qu'à présent il s'en mordait les doigts. De fait, elle pérorait sans discontinuer avec son délicieux accent au sujet de l'arrestation de son beau-père. Il avait été bien imprudent, tout de même. Envoyer sa fille à l’étranger, c’était contre la loi. Alors il ne fallait pas s’étonner… A plus de soixante-dix ans, il était bien normal que…

* Vas-tu de taire ? explosa Vincent.

Au contraire de son frère au légendaire caractère sanguin, Vincent s’énervait rarement. Mais il ne pouvait pas rester coi devant de telles stupidités alimentées par les réseaux sociaux que Kirsten fréquentait assidûment, adhérant pleinement à leurs discours nauséabonds. Que dirait-elle si on venait lui enlever Auguste sous prétexte qu’elle était blonde, ou danoise … ou bête, allez savoir ? Vexée, la jeune femme cessa son babillage imbécile. Simon en profita pour poser les questions qui lui tenaient à cœur. Savait-on où on avait emmené son père ? Avait-on contacté ses supérieurs ? De quoi était-il accusé au juste ? Devant l’ignorance de ses compagnons, le jeune homme préféra s’éloigner pour téléphoner. Si quelqu’un pouvait l’aider, c’était bien cet homme.

57

Vêtue d'une combinaison blanche et coiffée d'une charlotte en papier, Marinette Le Guern surveillait la chaine de fabrication du produit. Elle se croyait revenue au temps de sa jeunesse, plus précisément à l'été de sa deuxième année de pharmacie où, déjà, elle avait travaillé dans une usine qui produisait des médicaments. Soudain, à la place des cristaux blancs attendus, apparut une sorte de pâte grisâtre. Le contremaitre se mit à hurler la traitant de vieille folle stupide. Elle avait encore oublié une étape cruciale du processus de fabrication. Tout le lot était fichu. Elle prit une mine contrite tout en riant sous cape. L’homme tempêtait. C’était à croire qu’elle le faisait exprès ! Et comment ! Elle était pharmacienne après tout. Et, comme elle se plaisait à le souligner, malgré sa maladie, elle n’avait rien perdu de ses connaissances dans ce domaine. Elle savait très bien ce qu’elle faisait.

Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner ce qu’on fabriquait dans cette usine perdue au fin fond de ce département essentiellement rural, particulièrement présent dans le domaine de la production laitière. Mais non ce n’étaient pas les fromages qui occupaient les jours et les nuits de tous ces pauvres vieux contraints de travailler à la chaine. Ici, on synthétisait du Pentobarbital, également connu sous le nom de Nembutal. Des flacons de solution injectable et des gélules qui en contenaient une dose de cheval, de quoi terrasser au moins quatre Marilyn Monroe, sortaient quotidiennement de la chaine de production. Dans quel but, vous demandez-vous innocemment ? Mais voyons, dans le dessein évident de décimer plusieurs millions de vieux, après les avoir commodément parqués dans des lieux ad hoc. Et il allait en falloir des doses. Alors, à son humble niveau, Marinette faisait ce qu’elle pouvait. De temps en temps, elle parvenait à saboter une partie de la production.

Bien sûr, elle n’avait rien dit à personne, pas même à Pierre. Le secret le mieux gardé est celui que tu ne partages pas, n’est-ce pas ? Et le moins qu’on puisse dire était que cette petite aventure la faisait doucement rigoler.

Elle aurait moins ri si elle avait entendu le contremaitre s’entretenir avec la directrice ce soir-là, l’enjoignant de se débarrasser au plus vite de la « vieille folle ».

Nelly Souchet, directrice de l’établissement depuis sa création, quelques mois plus tôt, n’était pas de cet avis. Marinette Le Guern mourrait de sa belle mort ou ne mourrait pas, du moins pas tout de suite car on ne hâterait pas sa disparition. Et tant pis si ça lui coutait quelques centaines de flacons de Nembutal, du fait de la négligence de la vieille femme. Les consignes du ministère étaient très claires. Cette usine devait rester secrète. C’était une chose d’accepter qu’on limite les droits des personnes âgées pour pouvoir réduire le montant de leur pension, qu’on restreigne leur accès aux soins couteux pour remettre de l’ordre dans les finances publiques, et même qu’on les entasse dans des « structures de soins » vétustes et inadaptées. C’en était une autre d’afficher une volonté d’extermination systématique de tous les Françaises et Français de plus de soixante-dix ans. A cela, l’opinion publique n’était pas prête. Le gouvernement craignait des mouvements de protestation aux quatre coins du pays si cela venait à se savoir. Or le fils de Marinette Le Guern était journaliste, du type fouille-merde qui avait déjà écrit des articles dans un torchon local sur les maisons PPA et leurs prétendus dangers. Et bien que travaillant dans un quotidien régional, il était bien connu du public pour avoir publié plusieurs livres à succès dans différents domaines. Il n’était pas question de se mettre ce type-là à dos. Il avait des appuis. Elle en voulait pour preuve la nouvelle autorisation de visite qu’il avait demandée … et obtenue. Le contremaitre allait devoir contenir sa colère.

58

Depuis son arrestation onze jours plus tôt, l’ex-commissaire Raphaël Blum tournait et retournait cette question dans sa tête. Il savait qu'il ne trouverait pas de repos avant de l'avoir résolue. Qui l’avait trahi ? Car si on se référait à l'historique de la journée qui avait précédé son interpellation, il n’y avait pas d'autre hypothèse. Vers onze heures du matin, Claire, Sarah et Lucie montaient en voiture en direction de l'aéroport de Genève pour un décollage prévu à seize heure dix, heure locale. Après un premier contrôle sans conséquence à quelques kilomètres de leur point de départ, leur véhicule était arrêté au poste frontière de Bardonnex-sud, une heure et quarante-cinq minutes plus tard. Claire était alors contrainte de rentrer seule à Grenoble tandis que Lucie et Sarah continuaient leur route dans une camionnette de la Milice. A quinze heures, Claire, pâle, décomposée et blême d’angoisse franchissait le seuil de leur maison et lui racontait d’une voix blanche son périple en se tordant les mains. Un peu plus tard, ils recevaient un texto laconique de Lucie : « sommes dans l’avion prêt à décoller ». Claire, même si elle s’était un peu détendue, restait extrêmement nerveuse, nervosité qu’elle attribuait à l’histoire funeste de Daniel Kauffmann, arrêté à Roissy, dont on était depuis sans nouvelles. Elle ne serait pleinement rassurée que lorsqu’elle saurait Lucie et Sarah chez elles en sécurité auprès de Conan. L'expérience que Blum avait de Conan ne l'incitait pas à considérer celui-ci comme un pilier solide sur lequel s'appuyer, mais Claire était en droit d’avoir une autre opinion. Quoi qu’il en soit, vers dix-huit heures, avant même d’avoir eu de plus amples nouvelles, ils avaient vu débarquer trois miliciens accompagnés d’une employée de l’Aide Sociale à l’Enfance, demandant à voir Sarah. Il avait répondu tranquillement qu’elle n’était pas là. On était le vingt-cinq janvier soit six jours avant la date fatidique du trente-et-un où l’enfant devait être remise aux services sociaux. En théorie, ils n’avaient rien à faire là. Néanmoins, on l’avait dès lors accusé d’avoir envoyé sa fille à l’étranger illégalement prouvant s’il en était besoin qu’ils étaient bien renseignés. Dans la foulée, il avait été arrêté manu militari et conduit au poste de police où on l’avait mis en garde à vue. On lui avait enlevé sa ceinture et ses lacets de chaussures, enfermé dans une cellule qui puait la pisse et le vomi. Ça ne l’impressionnait pas, il connaissait la musique. Après vingt-quatre heures d’interrogatoire aussi long que vain puisqu’il avait reconnu les faits dès le départ, on l’avait inculpé de « soustraction de mineur ». Plus exactement, il avait été déféré devant un simulacre de tribunal composé de trois hommes. L’un était le commissaire Duvent de la brigade des mineurs, un de ses anciens collègues, le second le substitut du procureur Michel Damas avec lequel il avait partagé plusieurs affaires, le troisième était une huile de la Milice sanglé dans un uniforme bardé de décorations bidon, au visage pâle barré d’une moustache noire sous un nez en forme de patate et au crâne chauve hormis une collerette de cheveux poivre et sel. On aurait dit un personnage de bandes dessinées. Pourtant leur discours ne prêtait pas à rire. Pour pallier la lenteur de la justice, le nouveau gouvernement avait décidé qu’elle serait désormais rendue, en tout cas en ce qui concernait les seniors, au sortir de la garde à vue par des triumvirat de cet acabit qui rendaient une décision immédiate pour ne pas dire expéditive. Le prévenu était assisté d’un avocat commis d’office, en l’occurrence un jeune homme boutonneux au regard torve qui paraissait mourir d’ennui. Le flic lut le rappel des faits de sa voix métallique au débit rapide et haché qui avait agacé des générations de collègues. Le magistrat fit un réquisitoire rapide sans regarder Blum un seul instant. Il requit la peine maximale de cinq ans d’emprisonnement. L’avocat resta muet. Blum, qui s’était levé pour parler fut brutalement empoigné par deux miliciens et contraint de se rasseoir sans avoir pu proférer le moindre mot. Le troisième homme chaussa des lunettes à monture métallique et ouvrit enfin la bouche pour annoncer le verdict d’une voix traînante. Désormais il n’avait plus rien des Dupond et Dupont. Et Blum le reconnut. C’était le juge Antoine Lateigne, le bien nommé, dont même les flics les plus coriaces jugeaient l’implacable sévérité tout à fait excessive. De fait, il alla bien au-delà de la peine requise par le procureur, condamnant Blum à sept ans de réclusion, non pas en prison, compte tenu de son âge mas en « maison d’aide par le travail ». On ramena le condamné en cellule. Au moment où on le poussa à l’intérieur, il perdit son soulier droit dépourvu de lacets, trébucha et se cogna la tête contre le mur, cassant net la branche gauche de ses lunettes.

L’idée commença à germer dans son esprit alors qu’il était assis, la tête entre les mains, sur l’inconfortable banquette de sa cellule. Quelqu’un l’avait dénoncé, c’était fatal. Le nom de Claire fit insidieusement son chemin à travers ses connexions neuronales. Il se méfiait de cette idée. Quelques années plus tôt, il l’avait déjà soupçonnée à tort et avait dû en payer le prix. Mais sinon qui d’autre ? Hormis Claire et Lucie Sheridan, personne ne connaissait son projet d’envoyer Sarah en Irlande, pas même Conan. Il doutait que la jeune femme, elle-même compromise, ait quelque chose à voir avec son arrestation. Tandis que Claire ? Objectivement, elle n’y avait aucun intérêt. Toutefois, lorsqu’il avait parlé lui-même de s’établir en Irlande, elle avait refusé tout net de l’accompagner, prenant prétexte de la naissance de son petit-fils, ce qui l’avait beaucoup peiné. Il fut tiré de ses réflexions par une petite toux discrète qui lui fit relever la tête. Il sourit en reconnaissant Samantha, la jeune et sympathique réceptionniste qui continuait à l’appeler commissaire, alors qu’il n’occupait plus depuis des mois qu’un poste subalterne. Elle le regardait avec commisération.

* Je ne peux malheureusement pas vous sortir de là, commissaire, chuchota-t-elle mais je dois pouvoir faire quelque chose pour vos lunettes avant votre départ qui est prévu ce soir à vingt heures.

Elle avait parlé un peu vite car la seule chose qu’accepta de faire l’opticien dans le temps imparti fut une réparation de fortune inesthétique autant que provisoire.

59

Marinette Le Guern était perplexe. Selon Pierre, en qui elle avait toute confiance au demeurant, aujourd’hui était un jour exceptionnel car ils allaient recevoir la visite de son fils. Elle aurait dû se réjouir sans doute. Mais, à vrai dire, elle n’avait pas souvenir d’avoir un fils. Quel âge pouvait-il bien avoir ? Elle n’avait pas accouché récemment donc ce n’était sans doute pas un bébé. Alors un enfant peut-être ? Elle n’avait pas eu la présence d’esprit de demander à Pierre. Et à présent, elle était terriblement inquiète. Il ne se passait pas une journée sans que sa fichue mémoire lui joue des tours. Par exemple cet homme, celui qu’elle croyait connaitre, malgré l’avis contraire de Pierre, elle était certaine qu’il se tenait devant elle dans la queue qui menait au réfectoire. Il avait indéniablement vieilli, il s’était vouté et il avait blanchi sans se dégarnir. Mais comme dans son souvenir, il portait des lunettes à verres épais qui le faisaient ressembler à un savant fou, et il s’appuyait lourdement sur sa canne pour compenser une boiterie sévère héritée d’un accident survenu dans sa jeunesse. Soudain, il se tourna vers elle, sourcils froncés.

* Ne seriez-vous pas madame Fauré de la pharmacie de l’Ile Verte ? chuchota-t-il.

Marinette rosit de plaisir. Ça faisait des lustres qu’on ne l’avait pas appelée comme ça, du nom de son premier mari. Elle se rengorgea, elle n’était pas si stupide, après tout. Et elle ne s’était pas trompée, il était bien monsieur Kauffmann, professeur d’allemand au lycée Stendhal.

* A la retraite ! Si toutefois on peut s’exprimer ainsi compte tenu de notre situation… ironisa-t-il.

Comment avait-elle pu oublier ? Bien sûr qu’elle avait un fils, pas un bébé ni un enfant mais un adolescent qui allait au lycée. Dieu qu’elle était sotte.

En entrant dans le réfectoire, elle eut la surprise de découvrir un jeune homme, qu’elle reconnut très bien comme étant Simon Blum, le fils de l’ex-commissaire ici présent. Il était accompagné d’un homme d’une quarantaine d’années dont la tête lui disait vaguement quelque chose. Pierre la regardait, un sourire radieux aux lèvres. Elle fronça les sourcils, hésitante. Le quadragénaire s’approcha d’elle, la saisit dans ses bras dans le désir manifeste de l’embrasser. Elle eut un mouvement de recul réflexe avant qu’il murmure à son oreille.

* Bonjour Maman, comment vas-tu ?

Elle suspendit son geste et le considéra longuement. Nom d’un petit bonhomme ! Elle avait été à deux doigts de faire une grosse bourde. Satanée mémoire. Elle ne savait comment faire pour se rattraper. Soudain, son esprit se remit à fonctionner correctement et elle trouva les mots adéquats.

* Eh bien mon garçon, dit-elle en lui rendant son baiser. Te voilà seul aujourd’hui. Où sont passés Hervé et la petite ?

Tout le monde soupira de soulagement. Pierre-Henri fit une mimique éloquente, mi-figue, mi-raisin, expliquant que son compagnon voulait prendre du recul et que, par conséquent, il se trouvait séparé de Barbara, à son grand regret. Marinette, le voyant dans la peine, n’osa pas dire ce qu’elle avait sur le bout de la langue.

A la fin du repas, toujours aussi frugal et industriel, Simon Blum tendit à son père un petit sac de voyage, expliquant qu’il y avait mis de lunettes de rechange après avoir reçu un coup de fil d’une de ses anciennes collègues. Brave Samantha ! Simon avait cependant eu bien du mal à faire le tri parmi les nombreuses paires de lunettes qui occupaient le tiroir du guéridon de l’entrée. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs avec une abondance dont l’intérêt lui échappait. Blum eut un haussement d’épaule exaspéré en reconnaissant une ancienne paire dont la correction était désormais un peu faible. Mais c’était mieux que rien. Claire aurait tout de même pu l’aider à choisir. Simon secoua l’a tête d’un air désolé avant d’annoncer sur le ton de la confidence :

* Claire a été arrêtée elle aussi.

Marinette jeta un coup d’œil à Blum dont les épaules s’étaient affaissées témoignant de son accablement à plus d’un titre, l’arrestation elle-même, cela allait sans dire mais aussi et surtout, il avait conscience que le soupçon qu’il avait nourri à l’encontre de Claire venait de tomber de lui-même. Ce n’était pas la première fois qu’il l’accusait à tort. Pourquoi donc ne parvenait-il pas à lui faire confiance alors qu’elle s’était toujours comportée de manière irréprochable. Contrairement à lui. Sarah en était la preuve vivante. Marinette, malgré son âge et sa maladie était bien plus perspicace que lui. Car, à bien y réfléchir, il y avait une autre personne qui avait eu vent son projet, c’était sa prétendue amie des services de l’aide sociale à l’enfance à qui il avait demandé conseil. Décidément, par les temps qui courraient, on ne pouvait se fier à personne.

60

Nous ne perdrons pas ici notre temps à raconter le procès de Claire, en tous points semblable à celui de Blum, diligenté par les mêmes hommes antipathiques et malveillants, la défense étant assurée par le même jeune avocat boutonneux aussi muet qu’inutile pour ne pas dire incompétent. Le substitut du procureur requit une peine d’un an d’emprisonnement pour complicité de soustraction de mineur. Pas question pour Claire, qui avait moins de soixante-dix ans, de rejoindre Blum qui purgeait sa peine en Maison de Rééducation par le Travail. Pour elle, c’était la prison ferme assurée. Le juge demanda à l’avocat s’il avait rédigé une plaidoirie pour la défense de sa cliente. Le jeune homme bredouilla des propos confus desquels il ressortait en substance que sa cliente plaidait coupable et qu’il n’y avait rien à ajouter ce qui déclencha des regards offusqués de la part de l’intéressée. Le juge allait prononcer la sentence lorsque son téléphone portable se mit à sonner émettant, de façon quelque peu ridicule, les premières mesures de « Jerusalema ». Il haussa les sourcils lorsqu’il reconnut le nom de son correspondant, se leva et sortit de la pièce pour prendre l’appel.

A l’autre bout du fil, une Elisabeth Armengaud survoltée se mit à crier dans son oreille. Selon le juge Lateigne qui se targuait de s’y connaitre en psychiatrie après toutes ces années passées au tribunal, elle était même à la limite de l’hystérie. Pour la calmer, il lui tint quelques propos lénifiants qui n’eurent aucun effet. Elle avait eu vent de l’arrestation de Claire. Dans cette bonne ville, personne n’était jamais mieux informé qu’Elisabeth. Non seulement il ne pouvait pas arrêter sa traductrice attitrée, mais en plus de cela, elle était attendue pas plus tard que le lendemain soir à Londres, pour un entretien d’une importance capitale avec son éditeur anglais et la présence de Claire était indispensable, l’anglais d’Elisabeth étant on ne peut plus médiocre. Lateigne que tout cela n’impressionnait pas, tenta de faire entendre raison à la romancière. En vain ! Elisabeth connaissait sur le juge deux ou trois petits secrets inavouables et ne manqua pas de le lui rappeler.

A la fin, il se laissa fléchir et prononça, à la surprise de tous, un verdict d’acquittement. Claire, complètement éberluée, se retrouva bientôt dehors dans la nuit froide, découvrant avec stupéfaction, Elisabeth qui l’attendait au volant de sa voiture, vitre baissée.

* Eh bien mon petit, dit-elle en lui faisant signe de monter, on dirait que vous avez eu chaud !

61

Lucie Sheridan était en Irlande depuis près d’un mois et le bilan était loin d’être aussi négatif qu’elle l’avait craint. Sarah avait repris avec plaisir le chemin de l’école du village. Elle arborait fièrement son uniforme bleu marine et apprenait à lire l’anglais à une vitesse stupéfiante. Avec le même bonheur, elle avait retrouvé son âne Seamus et sa meilleure copie Kathleen et sa joie de vivre faisait plaisir à voir. Lucie elle-même avait trouvé un poste de pneumologue à l’hôpital de Bantry où elle faisait des consultations et des explorations fonctionnelles quatre jours par semaine. Au moins ça lui laissait du temps pour s’occuper de la petite. Et elle pouvait se flatter de rendre de grands services à la communauté. Car en dehors d’elle, le premier pneumologue à la ronde était à deux heures de trajet en voiture sur de mauvaises routes étroites et dangereuses, dépourvues d’accotements. Quand elle ne s’occupait pas de Sarah, elle passait le plus clair de son temps libre dans la salle de musique à jouer de la guitare, perfectionnant son style et apprenant quantité de nouveaux morceaux. Elle avait même initié la petite à la pratique l’instrument. Elle souriait tendrement lorsqu’elle la voyait grimacer en appuyant ses petits doigts sur les cordes et pleurer de dépit quand elle n’obtenait qu’un son étouffé d’une justesse toute relative. Depuis un mois, elle dormait du sommeil du juste dans le canapé clic-clac, son chat blanc à ses pieds. Elle avait fait son devoir et n’avait aucun regret, même si cela impliquait de rester en Irlande, un pays qui n’avait pas d’accord d’extradition avec la France. Car si elle remettait les pieds dans son pays natal, elle serait immédiatement jugée et emprisonnée pour enlèvement d’enfant, la justice y étant devenue ces temps-ci notoirement sévère, rapide et expéditive.

En cette soirée du début du mois de mars fraiche et pluvieuse, Lucie et Conan Sheridan étaient assis dans le salon, chacune perdu dans ses pensées. On entendait la pluie tambouriner sur les vitres et le chat blanc ronronnait, vautré sur les genoux de la jeune femme.

* J’ai quelque chose à te dire, dit soudain Conan sans la regarder, tout occupé qu’il était à mirer les flammes dans le poêle à travers son verre de whiskey.

D’ordinaire, Conan buvait peu mais ce soir-là, il avait besoin du secours de l’alcool pour la nouvelle qu’il avait à annoncer.

* Tu sais, j’ai fini par faire cette prise de sang pour le diagnostic de la Maladie de Huntington, dit-il les yeux toujours rivés sur son verre.

Non, elle ne le savait pas. Cela faisait des années qu’elle attendait ce moment et son cœur se mit à battre la chamade. Conan leva enfin la tête et la regarda intensément de ses beaux yeux bleus agrandis par ses verres d’hypermétrope. Il s’en suivit un discours scientifique complexe qui raviva les souvenirs de ses cours de neurologie à la faculté de médecine quelques années plus tôt.

*La maladie de Huntington est une affection neurodégénérative qui affecte le système nerveux central. Rare et héréditaire, elle se manifeste par des troubles moteurs, cognitifs et psychiatriques qui s'aggravent progressivement avec un décès survenant en moyenne vingt à trente ans après le début des symptômes. Cette maladie génétique est due à la mutation du gène codant pour une protéine nommée huntingtine. Habituellement, ce gène comprend une séquence constituée de trente-cinq répétitions d'un triplet de nucléotides (CAG) qui code pour l'acide aminé glutamine. Mais dans la maladie de Huntington, on observe une anomalie du nombre de répétitions de ce triplet. Schématiquement, plus le nombre de répétitions est important et plus le début de la maladie est précoce. La maladie se transmet sur un mode autosomique dominant ce qui signifie qu'un parent porteur de la mutation va transmettre la maladie à son enfant dans cinquante pour cent des cas. Hériter d'une seule copie mutée du gène de la huntingtine est suffisant pour développer la maladie. Lorsque le nombre de copies du triplet dépasse 40, tout individu porteur de la mutation développera obligatoirement la maladie, à moins qu'il ne décède d'une autre cause auparavant. Pour ceux chez qui le nombre de copies du triplet est compris entre 36 et 39, le développement de la maladie est incertain et si elle survient, sa sévérité peut être moins importante.*

Dans le cas de Conan, effectivement porteur du gène muté, le nombre de triplet était de trente-six témoignant donc d’un risque léger. Les symptômes qu'il avait pris, quelques années plus tôt, pour des manifestations précoces de la maladie, n'étaient en définitive qu'un reflet de son surmenage et avaient totalement disparu depuis que sa vie professionnelle s'était calmée. Il était cependant susceptible de transmettre le gène malade à sa descendance. Il existait toutefois un diagnostic prénatal de la maladie de Huntington qui consistait à rechercher une mutation du gène de la huntingtine chez le fœtus au cours de la grossesse, ce que Lucie n’était pas sans savoir.

* Voilà, je ne voulais pas te faire un cours de neurogénétique, conclut-il en émettant un petit rire sans joie.

Non, juste lui dire qu’il n’allait pas devenir tout de suite idiot et invalide, lui dire que sa réflexion avait muri durant toutes ces années de séparation. Il était à présent prêt à prendre le risque d’avoir un enfant… avec toutes les précautions requises naturellement. Si elle était toujours partante…

En proie à des émotions contradictoires, Lucie était pour le moment incapable de répondre.

62

Blum était épouvanté Le plan élaboré par Pierrot Fauré assisté de son propre fils était tout simplement dément. Insuffisamment préparé – leur fuite était prévue pour le soir-même – il avait toutes les chances d’échouer. Lui-même n’avait évidemment rien d’autre à proposer. Perdu dans ses pensées, il faillit entrer en collision avec Daniel Kauffmann qui claudiquait en sens inverse. Son histoire était à peine croyable. Arrêté, lors d’une escale forcée, dans l’avion parti de Genève, il était parvenu à fausser compagnie à ses geôliers au sein même de l’aéroport Paris Charles De Gaulle et à prendre un avion pour Munich sous une fausse identité. Parlant couramment la langue de Goethe, il avait décidé de tenter sa chance en Allemagne au lieu d’aller jusqu’en Pologne, destination finale figurant sur son billet. Erreur funeste. Malgré les accords de Schengen, les contrôles aux frontières avaient été récemment rétablis en France, pour éviter notamment la fuite massive des seniors. Certains pays tels que l’Allemagne et l’Italie entre autres, qui n’étaient pas prêts à voir affluer sur leurs territoires des milliers de vieux en détresse, avaient accepté de coopérer avec les autorités françaises et de procéder à des arrestations sur leur territoire. Ainsi Daniel, dont le seul tort était d’être français et âgé, avait-il été arrêté à sa descente d’avion, par la police de l’air et des frontières, conduit dans une cellule gardée jour et nuit par des fonctionnaires scrupuleux qui l’avaient remis, dès le lendemain, à la milice pompeusement baptisée Milice de Contrôle et de Répression des Comportements de Nos Ainés, sans autre forme de procès. On le fourra, menottes aux poignets, dans un minivan, en compagnie de trois autres vieux, qui avaient cherché vainement à échapper au sort qui leur était promis en France, et qui s’étaient fait pincer. Durant le voyage, il n’y eut ni pause pipi ni ravitaillement d’aucune sorte et par conséquent, nulle occasion de s’échapper. Au petit matin, affamés et transis de froid, ils furent admis, sans plus de formalités, à la Maison d’Aide par le Travail des Violettes où Daniel intégra immédiatement l’équipe de Blum. Cette version édulcorée de son histoire, Daniel la lui avait racontée deux jours plus tôt alors que tous deux faisaient la queue pour se rendre aux toilettes avant de prendre un repos bien mérité après douze heures de labeur. Blum ralentit et fit un pas de côté pour éviter le vieil homme. Celui-ci posa une main ferme sur son épaule pour le retenir tout en murmurant à son oreille.

* Emmenez-moi avec vous.

Blum fit un geste de dénégation et tenta de se dégager pour poursuivre son chemin mais l’autre le maintenait d’une poigne de fer dont on ne l’aurait nullement cru capable.

* Vous allez le regretter, susurra-t-il, menaçant. Bien que j’aie une sainte horreur de la délation, je me verrai dans l’obligation d’informer qui de droit de vos projets d’évasion si jamais vous persistiez dans l’idée de partir seuls.

Nom d’un chien, malgré ses beaux discours, le bonhomme n’était qu’un fichu mouchard, vil et ingrat. Jolie façon de le remercier de son hospitalité. Vaincu, Blum haussa les épaules et souffla.

* Ce soir, minuit. Tenez-vous prêt.

63

Assise face à la porte au fond du restaurant, Clotilde était aux premières loges pour surveiller les allées et venues des clients. Elle consulta sa montre. Comme toujours, Mathilde était en retard, une détestable habitude qu’elle traînait depuis le lycée. Prendre un avion ou un train était pour elle une gageure, arriver à l’heure à un rendez-vous relevait du prodige mais malheur à ceux qui se permettaient une remarque. Son mari et ses parents avaient fait les frais de son indiscutable mauvaise foi plus souvent qu’à leur tour. Clotilde n’osait penser à ses collègues obligés de supporter tous les jours ce travers exaspérant. Le serveur s’approcha avec leurs apéritifs qu’il posa devant eux avec un luxe de précautions sur deux sous-verres en papier cartonné. Assis en face d’elle, Frédéric leva son verre.

* Bon anniversaire, ma chérie.

Pour l’occasion, Mathilde avait tenu à faire le voyage pour la première fois depuis qu’ils s’étaient réfugiés en Suisse. Enfin, Clotilde aperçut sa fille flanquée de son mari et de ses deux enfants. Voilà qui n’allait pas réjouir Frédéric qui nourrissait une aversion profonde à l’égard de son gendre. Mathilde était sur son trente-et-un dans un tailleur gris perle et chemisier à jabot. Et son mari n’était pas moins élégamment vêtu d’un blazer noir sur une chemise blanche impeccablement repassée. Clotilde considéra d’un air pensif son jean et son pull noir à col roulé. De tout façon, elle n’avait jamais été à la pointe de la mode. Les enfants, en revanche étaient habillés comme des adolescents d’un jean troué aux genoux et d’un sweat-shirt oversize. En embrassant leurs grands-parents, au lieu de leur joie habituelle, ils affichaient un air contraint et une mine renfrognée. Alice arborait, au revers de son pull à l’effigie de Jul, un insigne des Nouvelles Jeunesses Françaises, mouvement récemment créé par le gouvernement qui se chargeait d'endoctriner les adolescents. Quelle misère ! Mathilde profita de l'accolade, obligatoire dans ces circonstances, pour glisser à sa mère une enveloppe pleine de billets, faible contribution à leur train de vie plus que modeste. La somme avait néanmoins été piochée dans leurs économies transférées en urgence sur le compte de leur fille avant leur fuite pour éviter une confiscation inévitable. Mathilde n’était que le commissionnaire.

On parla de tout et de rien, mais surtout pas des difficultés de Clotilde et Frédéric qui habitaient depuis deux mois dans leur fourgon aménagé de six mètres carrés avec toutes les contraintes que cela impliquait. Il ne fut nullement question du fait qu’ils avaient dû, à leur âge, reprendre une activité rémunérée pour subvenir à leurs besoins. Ainsi, Clotilde travaillait-elle dans un dispensaire, tandis que Frédéric enseignait les mathématiques dans un établissement de soutien pour élèves en difficulté. Pas question de se plaindre. Ils devaient s'estimer heureux d'être libres de leurs mouvements.

Après le déjeuner, tous sortirent sur le parking. Mathilde ouvrit le coffre de son Audi où elle avait entassé quelques effets que ses parents lui avaient demandé d'apporter. Les enfants, eux, tournaient autour du fourgon. Alice se pencha vivement pour coller quelque chose sous le véhicule.

* Qu'est-ce que tu fais ? demanda son frère, curieux.
* Si on te demande…
* Je dirais que je ne sais pas. D'accord ! Promis, juré.
* Je colle un émetteur GPS sous leur vieux tacot. S'ils s'approchent de la frontière, crac, la milice viendra les cueillir.

Le jeune garçon allait répliquer quand son grand-père les prit tous les deux par l'épaule.

* Ça va mon Robin ? Eh bien Alice, qu'est-ce que tu fais ma belle ?

La jeune fille se dégagea d'un geste brusque.

* Bas les pattes, vieux vicieux ! Je ne suis pas ta belle.

Elle avait crié assez fort. Les autres levèrent la tête, choqués. Frédéric fut stupéfait quand il vit son gendre manifestement très en colère, s'avancer vivement et gratifier sa fille d'un discours, certes un peu pompeux mais si juste, où il était question de politesse, du respect qu'on devait aux aînés et de l'indigence des idées du gouvernement actuel… Alice n’offrit, pour toute réponse, qu’un froncement de sourcils courroucé et une moue dédaigneuse tandis que Robin se haussait sur la pointe des pieds pour murmurer à l’oreille de son père.

* Arrête Papa. Ne dis pas ça. Elle serait capable de te dénoncer.

64

Marinette fit une dernière tentative. Zut, elle n’arrivait décidément pas à boucler cette satanée ceinture. Que se passait-il ? Elle n’avait pourtant pas grossi. Considérant l’ordinaire de la Maison des Violettes, cette hypothèse était en effet tout à fait improbable. Elle en voulait pour preuve ce pantalon trop grand de deux tailles qu’elle essayait en vain de faire tenir avec ladite ceinture. Elle la considéra attentivement. Où diable, insérait-on l’ardillon ? Elle avait beau chercher, elle ne trouvait pas de cran.

* Tu es prête ? demanda Pierre, d’un ton légèrement impatient.

Elle montra les deux extrémités qu’elle tenait en main et fit une moue d’impuissance. Pierre s’approcha d’elle, retourna prestement la sangle de cuir et boucla le tout en un tournemain.

* Elle était à l’envers, ma chérie.

A l’envers. Voilà autre chose. Elle pouvait toujours s’acharner. Mon Dieu qu’elle était sotte. Pierre lui présenta sa veste qu’elle enfila vivement. Elle était parée.

* Il vaudrait peut-être mieux qu’on la laisse là, dit Daniel Kauffmann qui avait assisté à la scène. Das son état, elle ne fera que nous retarder.

A l’évidence, il parlait d’elle. Elle allait répliquer vertement lorsque Pierre l’arrêta d’un geste. Il se redressa de toute sa taille et toisa l’autre, courbé sur sa canne.

* Sachez, monsieur le nouveau venu, pour ne pas dire l’importun, que toute cette expédition a pour seul but de soustraire mon épouse à ce qu’ils appellent ici le Grand Voyage, autrement dit le meurtre pur et simple. C’est vous dire à quel point il est hors de question qu’on la laisse ici.

Voilà qui était bien envoyé ! Blum posa un doigt sur ses lèvres pour leur rappeler la règle de silence qu’il avait instaurée, que ces deux zigotos venaient de mettre à mal. Avec ce raffut, ils allaient inévitablement attirer l’attention de quelqu’un. Bingo ! La porte du vestiaire s’ouvrit soudain sur un petit homme édenté qui répondait au doux nom de Charles-Henri. Il les dévisagea l’un après l’autre, stupéfait avant de se frapper le front.

* Vous vous échappez, ma parole. J’en suis !

Blum haussa les épaules. Il ne perdrait pas son temps à argumenter. Le vieil homme, pied nu et vêtu d’un simple pyjama de coton à rayures bleus et blanches, n’irait pas très loin dans cette tenue par le temps qu’il faisait. Il émit un chut impérieux et invita les autres à le suivre. Lui seul était muni d’une lampe de poche. Ils avancèrent à la queue leu leu le long du couloir pour se retrouver en haut de l’escalier de fer qui menait au hall d’entrée. Marinette bénit l’obscurité qui l’empêchait de voir le sol. Elle avait gardé d’une visite de la tour Eiffel lorsqu’elle avait sept ans cette terreur des marches métalliques ajourées.

Le bâtiment était silencieux. Les travailleurs de jour dormaient du sommeil du juste, tandis que l'équipe de nuit était occupée à la fabrication du « poison » à l'autre bout de l’usine. Marinette essayait tant bien que mal d’étouffer le bruit de ses pas qui lui semblaient résonner comme dans une cathédrale. Blum et Daniel Kaufmann étaient déjà arrivés en bas. Pierre, qui lui donnait la main, allait enfin poser son pied sur le sol en béton du hall lorsqu'une porte s'ouvrit au premier étage. Il tira Marinette si violemment qu'elle faillit en perdre l'équilibre. Tous quatre coururent se dissimuler dans un coin sombre tandis que Charles-Henri, qui fermait la marche, se retrouvait tout seul, pieds nus, au milieu de l'escalier. Le faisceau d’une puissante torche électrique vint l'éclairer en pleine figure, l'obligeant à se couvrir les yeux de sa main droite.

* Eh bien Charles-Henri, dit une voix féminine au timbre aigu. Que faites-vous donc debout au beau milieu de la nuit ? Une nouvelle crise de somnambulisme sans doute. Venez. Je vais vous conduire à l'infirmerie.

Curieusement, le vieil homme ne fit aucune difficulté et se laissa entraîner docilement. Marinette frissonna. L'infirmerie, c'était un peu comme le troisième étage de la maison PPA des Matins d'hiver. Personne n'en était jamais revenu. À l'instar de cette pauvre Monique, qui y avait été conduite après s'être plainte de vertiges et dont on n’avait plus jamais eu de nouvelles. Les bruits de pas s’estompèrent et la lueur de la torche disparut. On entendit enfin le claquement d'une porte qui se refermait. Marinette poussa un soupir de soulagement.

La petite bande se remit en branle. La vieille femme voulut protester. Si elle ne se trompait pas, la porte d'entrée se trouvait sur la gauche et on allait dans la direction opposée. Mais peut-être se trompait-elle, après tout, son pauvre cerveau malade n'en finissait pas de lui jouer des tours.

Enfin, Blum s'arrêta devant une petite porte surmontée d'un pictogramme faiblement éclairé. La sortie de secours. Si l'on croyait Pierrot Fauré qui tenait ce renseignement de la blonde secrétaire à la coiffure en forme de choucroute, cette porte n'est pas reliée au système d’alarme, car elle permettait aux contremaîtres d'aller fumer sur le parking de jour comme de nuit. Il ne restait plus qu'à l'ouvrir. À ce jeu-là, Blum était habile, ayant appris cet art d'un perceur de coffre-fort chevronné. Il tira de sa poche un jeu de clés impressionnant, remerciant mentalement Simon de sa présence d'esprit. Il avait en effet trouvé cet objet douteux dans le double fond du sac que ce dernier lui avait apporté. Au bout d'une dizaine de tentatives, la petite porte s'ouvrit enfin. Tous quatre sortirent dans la nuit froide.

65

Assis au volant de sa voiture, l’œil rivé à la pendule, Simon Blum attendait anxieusement. Il s'était garé à l'orée d'un pré qui jouxtait le parking de la maison des Violettes. Il avait coupé ses feux et son moteur pour ne pas attirer l'attention, aussi commençait-t-il à geler par cette nuit humide et glaciale. Il vit une silhouette émerger de la sortie de secours mais il n’osa pas se manifester. Un peu plus tôt, il avait bien failli se faire prendre lorsqu'un employé était sorti fumer. Il était alors minuit moins deux. Sans un réflexe de prudence qui l’avait retenu de faire des appels de phares, il se serait découvert. À l'aide de ses jumelles à vision nocturne, il compta quatre silhouettes. Il n'attendait que trois personnes. Qui diable était la quatrième ? Mais peut-être se trompait-il du tout au tout. Pourtant, la première silhouette fit le signal convenu, en morse : un point, un trait, un point, un trait, trois points. RB, comme Raphaël Blum. S'il y avait eu un problème, il aurait fait trois points signifiant S comme Simon. Le jeune homme démarra et s'approcha lentement du groupe, prêt à faire demi-tour en vitesse si nécessaire. Mais non. Il reconnut son père, Pierre et Marinette Le Guern. Le troisième homme ressemblait à s'y méprendre à Daniel Kaufmann, le type que son paternel avait sauvé de la milice et hébergé pendant plusieurs semaines avant qu'il se fasse prendre en tentant de fuir en Irlande avec Conan. Arrivé à leur hauteur, il déverrouilla les portières. Son père monta à côté de lui tandis que trois autres se serraient à l'arrière de la petite voiture.

On sortit rapidement de la bourgade endormie de Coulonges sur l’Autize pour emprunter la départementale 15 ce qui permettait d'éviter la ville de Fontenay-le-Comte et sa milice. Si tout allait bien, on ne découvrirait leur fuite que le lendemain matin, à l'heure du petit-déjeuner. D'ici là, ils seraient loin, même si la présence de Daniel Kaufmann contrariait singulièrement le plan initial. On passa sans encombre Saint-Hilaire-Des-Loges. On traversa les villages déserts de Xanton-Chassenon, Maillezais, Saint-Cyr-Du-Doret. À vrai dire, seule la nationale 11 à la fin du trajet préoccupait Simon. Mais, à cette heure-là, ils ne croisèrent que quelques voitures particulières et un camion-citerne. L’ancien flic raconta succinctement les évènements qui avaient précédé leur fuite. Les trois vieillards s’étaient endormis.

Enfin, Simon reconnut les trois tours de La Rochelle : la tour Saint-Nicolas qui constitue avec la tour de la Chaine une porte d’entrée du Vieux Port et la tour de La Lanterne, connue localement sous le nom de tour des Quatre Sergents d’après les meneurs d’un complot visant à renverser le roi Louis XVIII, arrêtés et emprisonnés à La Rochelle avant leur exécution. Suivant les indications de son GPS, Simon bifurqua à gauche vers leur destination finale, le port de plaisance des Minimes. Les passagers s'éveillèrent en bâillant et tout le monde descendit de voiture. Simon les emmena à travers ce qui leur parut être un dédale de pontons et s'arrêta devant un voilier habitable d’environ sept mètres de long à l’aspect délabré. Il ôta ses chaussures avant de monter à bord. Après un instant d’hésitation, les autres l’imitèrent. Le bateau se mit à tanguer. Pierre Le Guern dut s’accrocher au bastingage pour ne pas tomber tandis que Marinette, plus légère, se réceptionnait sans encombre. Le jeune homme tira une petite clef de sa poche et ouvrit l’accès au carré qu’il balaya avec la lampe torche de son téléphone portable.

* Ce n'est pas Byzance, mais c'est tout ce qu'on a pu s’offrir avec les économies de Pierrot. Vous trouverez des provisions pour plusieurs jours, des vêtements et des objets de toilette.

L'intérieur était vieillot et spartiate, on ne comptait que quatre couchettes, dont deux couchettes cercueil. Blum allait en faire la remarque lorsque Simon reprit.

* Comme vous pouvez le constater, on ne peut pas dormir à cinq là-dedans. Ce qui signifie que, contrairement au plan initial, je ne vais pas rester avec vous. Pas de problème puisque Daniel sait naviguer.

C'était en tout cas ce qu'il avait prétendu. Restait à le voir à l'œuvre.

* La marée sera haute dans trois heures, ça vous laisse le temps de vous installer et de vous familiariser avec le navire.

Blum était consterné. Comment diable allaient-ils pouvoir s’enfuir sur ce rafiot miteux ? Aller vers le Nord ? Impossible ! Même s'il avait en tête de gagner l'Irlande, il ne fallait pas compter s'y rendre avec cette coquille de noix. Et surtout pas sans Simon, qui avait gardé de ses étés passés à l'école de voile de solides connaissances en navigation. Quant aux compétences de Daniel dans ce domaine, Blum n'osait y songer sans frémir. De son propre aveu, le vieil homme n'avait pas navigué depuis la mort de sa femme, datant de plus de vingt ans. Alors faire route vers le Sud, il n'y avait pas d'autre choix, quoi qu'il n'eût, pour sa part, aucune envie de se réfugier en Espagne, un pays qu’il n'appréciait pas particulièrement, mais qui, contrairement à d’autres, n’avait heureusement pas conclu d'accord avec le gouvernement français pour arrêter les vieux réfugiés son territoire. Qu'importe, une fois hors de France, il trouverait bien un moyen de se rendre en Irlande pour rejoindre Sarah.

66

L'aéroport d'Heathrow était bondé. Claire et Élisabeth Armengaud, qui rentraient en France après quelques jours passés à Londres, cherchaient des yeux des places assises dans la salle d'attente noire de monde. Soudain, Claire avisa deux sièges qu'un jeune couple d'asiatiques venait de libérer. Les deux femmes eurent toutes les peines du monde à se frayer un passage au milieu des énormes valises et des enfants en bas âge. Lorsqu'elles parvinrent à destination, une des chaises était déjà occupée par un homme vêtu d'un blouson de cuir fauve, occupé à fouiller dans une volumineuse sacoche posée sur ses genoux. Lorsqu’il releva la tête, elles eurent la surprise de découvrir Pierre-Henri Fauré qui leur céda galamment son siège. On parla de tout et de rien pendant quelques minutes sans aborder les sujets qui leur tenaient vraiment à cœur.

* Blague à part, mesdames, dit soudain le journaliste, vous n’allez tout de même pas rentrer en France avec ce qu’ils mijotent.

Il expliqua en prenant l’air important du type bien informé, qu’il savait de source sûre, que le gouvernement envisageait d’interdire prochainement aux seniors isolés de rester chez eux, question de sécurité évidemment et de les contraindre à déménager en maison PPA, en saisissant au passage leurs biens afin de garantir le paiement de leur séjour. Était considérée comme isolée, toute personne célibataire, veuve, divorcée ou dont le conjoint était déjà interné.

* Je crois savoir que le projet de loi sera présenté à l’assemblée la semaine prochaine.
* Dieu du ciel, c’est épouvantable ! s’exclama Elisabeth, qui affectionnait les expressions grandiloquentes.

Si une telle loi était votée, elle doutait d’avoir assez d’entregent pour éviter un placement en maison PPA. Depuis la mort de Francis, ses prétendus amis s’étaient détournés d’elle et son influence s’était considérablement affaiblie. Lorsque c’était encore possible, elle avait fait don de sa maison en nue- propriété au petit Thomas, le fils de son défunt mari, n’en conservant que l’usufruit, ce en quoi elle avait été fort avisée. Le vente de ses romans en France comme à l’étranger lui assurait de confortables revenus et elle avait un petit pied-à-terre à Londres qui ferait l’affaire pendant quelques temps. Le journaliste avait raison. Ce serait de la folie de rentrer en France. Sa décision fut prise en un clin d’œil.

Claire, quant à elle, était hésitante. Elle n’avait pas encore soixante-dix ans, mais il ne s’en fallait que de quelques mois. Elle avait aussi conscience que son arrestation aurait pu très mal tourner sans l’intervention providentielle d’Elisabeth. Pour autant, elle s’interrogeait. Il n’était pas question d’abandonner son petit-fils qui venait de naître. Sans parler de Raphaël, interné en Nouvelle Aquitaine, qu’elle avait peu d’espoir de revoir un jour si elle fuyait à l’étranger. N’étant pas mariée avec lui, elle n’avait même pas été autorisée à lui rendre visite et n’avait eu de ses nouvelles que par l’intermédiaire de Simon, qui s’était bien gardé de lui faire part du projet d’évasion qu’il avait fomenté avec le journaliste.

On pouvait d’ailleurs raisonnablement supposer que ce dernier partait à l’étranger pour se fabriquer un alibi, la présente scène se déroulant en effet quelques heures avant la fuite de nos quatre protagonistes dans la voiture conduite par son jeune complice.

Alors partir, rentrer, rester en Angleterre ? Claire ne parvenait pas à se décider. Elle sourit en entendant le journaliste fredonner la chanson du forçat, composée par Gainsbourg pour « Les nouvelles aventures de Vidocq », une série télévisée qui avait bercé son adolescence.

* *Oh oh oh, qui ne s'est jamais laissé enchaîner*

*Oh oh oh, ne saura jamais c' qu'est la liberté*

*Moi, oui je le sais*

*Je suis un évadé*

* Allons, mon petit, intervint Elisabeth en passant son bras sous celui de Claire. Ce jeune homme a raison. Rentrer serait de la folie pure. Venez, je vous invite à déjeuner.

Avant d’entrainer sa compagne vers la sortie, elle se tourna vers lui d’un air interrogateur.

* Et vous Pierrot, où allez-vous donc ?

Il prit un air dégagé pour répondre.

* Je suis en partance pour Cork. Je vais voir Barbara, qui passe quelques jours avec sa mère en Irlande.

67

Ce n'était pas tout à fait exact. En réalité, Victoria, après un certain nombre de liaisons aussi éphémères que peu satisfaisantes, avait décidé de retrouver le géniteur de Barbara, Marcus Barthélémy. Pour ce faire, elle comptait partir du dernier endroit où il avait été vu et remonter la piste.

Au préalable, elle avait fait un crochet par Grenoble pour voir sa fille, son oncle et accessoirement ses parents. Elle avait découvert non sans amertume, que son oncle venait de se séparer de Pierrot et que pour des raisons pratiques évidentes, il s'était rapproché de sa sœur et de son beau-frère qui gardaient à présent la petite deux ou trois jours par semaine. Victoria redoutait plus que tout l'influence de son père sur l'enfant, elle qui avait tant souffert de son attitude déplorable durant son enfance et son adolescence. Il n’était pas question de faire subir ça à Barbara. Vous me direz qu’elle aurait pu lui donner une chance après tout. C’est aussi ce qu’elle avait crû. Mais ce vieux bêcheur ne changerait décidément jamais, lui qui, aussi loin qu’elle se souvienne, prenait un malin plaisir à rabrouer méchamment plus faible que lui. Quand l'enfant en fit les frais à plusieurs reprises, sa mère décida de l'emmener avec elle. Les vacances de février débutaient, elles avaient quinze jours devant elles. Le lendemain, elles s'envolaient vers l'Irlande.

On se souvient peut-être que Marcus Barthélémy avait été vu pour la dernière fois sur la presqu’île de Sheeps’s Head, comté de Cork, un peu plus de six ans auparavant, lorsqu'il avait livré à Blum un colis contenant sa fille Sarah, alors âgée de quelques jours à peine. Depuis, on n’avait plus entendu parler de lui. La piste était donc on ne peut plus froide. Et rien n'indiquait que Marcus soit encore sur l’île d'Émeraude. Compte tenu de ces antécédents criminels, Victoria avait épluché les faits divers dans les journaux sans découvrir le moindre indice laissant présager la présence d’un tueur en série. Soit Marcus s'était acheté une conduite, soit, et c’était plus vraisemblable, il avait quitté le pays.

Le voyage fut une épreuve pour Barbara qui n'avait pas osé avouer à sa mère qu'elle avait une peur bleue de l’avion. Elle gardait un souvenir terrible du trajet précédent où elle était restée blottie dans les bras de tonton Pierrot en se cachant les yeux durant tout le vol. Tonton Pierrot avait compris son effroi. Il ne s'était pas moqué d'elle et il ne lui avait fait aucun reproche. Mais sa jolie maman semblait si à l'aise et si sûre d'elle. Barbara ne la connaissait pas suffisamment pour lui faire un aveu pareil. Aussi avait-elle tremblé durant tout le trajet, tournant la tête vers le couloir, autant pour éviter de voir les nuages au dehors - que se passait il si on passait au travers ? - que pour cacher à sa mère son teint hâve et ses yeux hagards remplis de larmes. Enfin, on s’était posé sur le sol et Barbara avait pu respirer. Après avoir montré leurs papiers à la police et récupéré leur valise sans encombre, elles se dirigèrent vers le comptoir des véhicules de location. La maman de Barbara parlait anglais très vite et très bien. Mais elle peinait parfois à comprendre son interlocuteur qui, comme elle l'avait expliqué à sa fille, avait un redoutable accent. Le monsieur derrière la vitre, qui était chauve et portait une grosse moustache rousse, fit sans doute un effort pour se faire comprendre, car Victoria hocha la tête l'air satisfait. Il tendit les clés de la voiture et toutes deux sortirent sur le parking. Le vent, qui soufflait en rafale, arracha la capuche de Barbara dont les cheveux et le visage se retrouvèrent trempés en quelques instant par une pluie glacée. Sa maman devait elle aussi batailler pour maintenir son chapeau sur sa tête d'une main, tandis que de l'autre, elle tirait leur volumineuse valise à roulettes. Enfin, elles s'arrêtèrent devant l'emplacement indiqué sur le contrat de location. Victoria actionna la télécommande pour déverrouiller les portières et commanda à Barbara de monter à l'arrière. La petite s’installa confortablement sur le siège moelleux et boucla sa ceinture tandis que sa mère, après avoir rangé les bagages dans le coffre, s'asseyait sur le siège du conducteur qui n'était pas du côté habituel. Sa maman lui avait expliqué que c'était parce qu'en Irlande, on conduisait à gauche. La jeune femme actionna le démarreur. Les essuie-glaces se mirent en marche automatiquement. La voiture fit un bond en avant et cala brutalement. Victoria poussa un chapelet de jurons, réitéra la manœuvre avec le même résultat.

* Peut-être que tu ne passes pas la bonne vitesse, dit timidement Barbara.

Elle avait entendu tonton Hervé faire cette remarque à tonton Pierrot quand ce dernier avait calé dans la montée de Chambrousse pendant les vacances de Noël. Incrédule, Victoria contempla le levier de vitesse et poussa un soupir. La petite avait raison. Elle enclencha la première et la voiture se mit à avancer normalement.

Barbara regardait au-dehors. Comme c'était différent de chez elle ! Ici, pas de montagne, mais des prés d'un vert brillant, des quantités de moutons mais pas de « patous », ces grands chiens de berger un peu effrayants, et, au lieu des chalets de bois, des maisons blanches flanquées d'une cheminée à chaque extrémité. On se souvient que Barbara adorait les cheminées. Parfois, un énorme camion les croisait à vive allure et Barbara craignait toujours qu'il leur rentre dedans, mais sa maman se serrait sur la gauche et tout allait bien. On s'arrêta pour faire des courses dans une petite ville en bord de mer. Barbara aimait beaucoup les façades de couleurs vives qui bordaient les rues peu animées à cette heure de l'après-midi. Il faisait déjà presque nuit. Une cigarette éteinte aux lèvres, un homme sortit d'un café. Sa maman lui avait dit qu'on appelait ça un pub. Par la porte ouverte, on entendait de la musique. Une femme avec une jolie voix claire chantait en s’accompagnant à la guitare. Barbara ne comprenait pas les paroles, mais la mélodie était magnifique et elle serait bien restée là pour écouter tranquillement comme tonton Pierrot le lui avait appris. Mais sa mère, insensible à ce genre de choses, la tira par la main pour l'entraîner dans la supérette adjacente.

Peu de temps après, elles déposaient leurs emplettes dans le coffre et reprenaient la route. Soudain, Barbara poussa un petit cri de ravissement. Entre deux nuages gris foncé, on apercevait un rayon de soleil et un magnifique arc-en-ciel venait se diluer dans l'océan couleur acier. Que se passerait-il si une baleine était en train de nager précisément à cet endroit ? Changerait-elle de couleur elle aussi ?

On emprunta bientôt une étroite route à peine carrossable. Le véhicule se mit à bringuebaler sur le goudron inégal, semé de nombreux nids de poule. Il y avait à peine assez de place pour la voiture, dont la carrosserie frôlait par endroits les haies d’arbustes, les fougères et les ronces qui dépassaient sur la chaussée avec un crissement désagréable. Barbara, que toutes ces secousses rendaient malade, priait pour qu'on arrive bientôt, mais ce chemin semblait interminable. Enfin, Victoria s'arrêta devant une jolie maison qui bordait la route et manœuvra pour se garer dans l'allée. Trouvant un trousseau de clés, comme convenu dans le pot posé sur le rebord de la fenêtre, elle ouvrit la porte d'entrée. Barbara se précipita à l'intérieur. La maison était inhabitée depuis longtemps et ça sentait un peu le renfermé. Mais la petite découvrait les pièces avec enchantement. On aurait dit une maison de poupée avec cette vieille cuisinière bleue émaillée, ces napperons en dentelle et ces innombrables bibelots. La bibliothèque du salon renfermait des centaines de livres, une aubaine pour tonton Pierrot qui devait arriver le lendemain. Barbara monta à l'étage et battit des mains en découvrant sa chambre si jolie avec ses rideaux en broderie anglaise. Elle rangea soigneusement ses affaires dans la petite commode en bois clair avant de s'installer sur le rocking-chair avec Yogi, son ours en peluche qui ne la quittait jamais, pour se balancer doucement. Elle allait sombrer dans le sommeil quand elle entendit sa maman l'appeler pour dîner.

68

Depuis trois jours et trois nuits, ils faisaient route vers l'Espagne, tant bien que mal sur ce rafiot exigu et inconfortable. Simon qui avait eu pitié de leur inexpérience, les avait aidés à sortir du port des Minimes, profitant de la courte traversée pour leur expliquer les rudiments de la voile. Son père, qui avait le permis côtier, avait déjà navigué sur un bateau à moteur et se sentait plutôt à l'aise. À l'inverse de Pierre Le Guern qui, quoique Breton d'origine, n'avait jamais mis les pieds sur un voilier. Daniel Kaufmann, contrairement à ce qu'il avait prétendu, se révélait un bien piètre marin. A leur grand regret, ils avaient débarqué le jeune homme à Saint-Martin de Ré et s’étaient retrouvés seuls tous les quatre avec leur ignorance. Pierre avait le mal de mer. Les couchettes étaient dures et étroites. Et les plats préparés par Marinette sur le petit réchaud à gaz monté sur cardan étaient à peine mangeables, sans saveur ou à l’inverse trop salés, tantôt brûlés, tantôt pas assez cuits. Dire qu’elle avait été naguère un fameux cordon bleu !

La nuit au mouillage avait été éprouvante pour tout le monde. Une légère houle s’était levée vers minuit. Pierre avait gémi pendant un bon moment avant de se mettre à vomir vers trois heures du matin, réveillant ses compagnons, et il avait fini sa nuit sur le pont, préférant le froid et les embruns à l’atmosphère confinée de la cabine. Les autres avait eu bien du mal à retrouver le sommeil et tous faisaient triste mine le lendemain matin autour du café et personne n’avait faim. Heureusement, la météo était de leur côté avec du beau temps prévu pour les trois prochains jours.

Ce matin-là, le vent avait forci, la mer était agitée de courtes vagues. Marinette, qui était à la barre, se concentrait sur sa tâche, la seule qu’elle était capable d’assumer. Elle plissait les yeux, regrettant de ne pas avoir ses lunettes de soleil qui étaient sans doute restées dans sa table de nuit à la résidence PPA des matins d’hiver. Elle ajusta la capuche de son ciré pour empêcher ses cheveux de lui fouetter le visage. Il s’agissait d’être attentive. Ils étaient vent-arrière et se préparaient à changer de cap. Blum dirigeait la manœuvre d'empannage. Pierre, qui n'avait aucune utilité à bord, avait été sommé de rester allongé sur sa couchette et Daniel était chargé de la grand-voile.

Blum posa la question traditionnelle : « parés à empanner ?» Ils étaient prêts. Marinette orienta la barre vers tribord et le bateau commença à virer. Ignorant tout de la manœuvre en cours, Pierre, qui avait mal au cœur, choisit ce moment pour sortir de la cale. Erreur funeste. Marinette l’aperçut et lui enjoignit de ne plus bouger. Il s’immobilisa mais ne put s’empêcher de pousser un cri de surprise, détournant de ce fait l’attention de Daniel qui lâcha l’écoute de la grand-voile. La bôme passa brutalement d’un bord à l’autre, manquant de peu la tête de Pierre. Le bateau gita. On entendit Pierre dégringoler dans la cabine. Blum se précipita pour récupérer l’écoute et border la voile, ne réussissant qu’à faire giter davantage l’embarcation. Marinette tenta de se déporter à tribord pour faire contre-poids mais Daniel perdit l’équilibre et, malgré tous ses efforts pour s’accrocher au bastingage, il tomba à l’eau.

69

Pierrot Fauré se plaisait bien en Irlande, profitant pleinement de la présence de sa grande amie Victoria et de la petite Barbara, sa filleule chérie. Il avait eu des nouvelles de ses parents avant qu’ils se mettent en route pour l’Espagne sur le vieux voilier qu’il leur avait procuré, au confort plus que spartiate. Mais au moins ils étaient libres et sains et saufs, comme l’avait rappelé sa mère d’une voix qui résonnait joyeusement dans le téléphone portable prépayé fourni par Simon. Celui-ci n’avait été inquiété en rien ; son absence à l’école avait été à peine remarquée et aussitôt attribuée à un mauvais rhume, le jeune homme ayant pris la précaution d’arborer, à son retour, une chaude écharpe en laine et de s’équiper de mouchoirs dans lesquels il trompétait bruyamment. Pierrot, quant à lui, avait reçu un courriel de la milice, lui enjoignant de justifier son propre emploi du temps au moment de l’évasion, ce qu’il avait fait, par retour de mail, en produisant son billet d’avion. Il n’avait pas reçu de réponse.

Le coup de fil de sa mère datait de quelques jours déjà mais il n’était pas inquiet. Ne dit-on pas « pas de nouvelle, bonne nouvelle » ? Ou plutôt, en grand connaisseur de Francis Cabrel : « *La vie me donne ce que j’attends d’elle, bonne nouvelle* ». Dans le même registre, il fredonnait inlassablement en référence au jour de l’évasion :

« *C’est pas l’homme qui prend la mer*

*C’est la mer qui prend l’homme*

*Moi la mer, elle m’a pris*

*Je m’souviens un mardi »*

En rigolant tout seul au risque d’irriter Victoria à qui il finissait par donner le tournis. Pour se débarrasser de cet agaçant ramage, elle l’avait envoyé faire des courses à l’épicerie du village située à quelques kilomètres. Il comptait en profiter pour mener sa petite enquête. Si quelqu’un devait retrouver le père de Barbara, ce serait bien lui, foi de Pierrot Fauré.

Il pénétra dans l’épicerie vieillotte, qui faisait aussi office de bureau de poste et qui sentait la pomme. Un homme assis derrière la caisse lui adressa un salut aimable. Il était encore jeune malgré une abondante tignasse de cheveux blancs et raides un poil trop longs. Il esquissa un sourire qui adoucit ses traits irréguliers. Pierrot prit un petit panier et se mit à arpenter les rayons tout en consultant la liste de courses établie par Victoria. Il trouva sans problème le thé et le café, prit un sac de pommes de terre dont il vérifia l’origine locale et quelques poires. Mais bien sûr, le lait d’avoine et les yaourts de soja, qui constituaient désormais l’ordinaire du régime végan de Victoria, faisaient défaut. Il fallait s’y attendre. On n’était pas à Soho ! En revanche, il aurait dû trouver de la marmelade d’oranges, un produit on ne peut plus traditionnel. Tant pis ! Il soupira et se dirigea vers la caisse.

* Vous avez trouvé tout ce que vous cherchiez ? s’enquit le caissier.

Il parlait très vite avec un accent irlandais prononcé. Il n’y avait pas d’autre client. Il ne restait plus à Pierrot qu’à engager la conversation. C’était facile. Et après tout, il était venu pour ça. La confiture fournissait un excellent prétexte.

* Oranges ou clémentines ? C’est ma tante qui les fait.

L’homme posa sur le comptoir deux pots en verre surmontés d’un carré de tissu à carreaux rouges et blancs qu’il était allé chercher dans son arrière-boutique.

* Celui-ci s’il vous plait, répondit Pierrot en désignant la marmelade d’oranges.
* Vous êtes un ami de Lucie ?

Décidément, son accent français le trahirait toujours. Il fit un signe de dénégation avant d’expliquer où il logeait.

* Je vois ! Chez cette jeune Française qui a loué la maison de Jack White et qui cherche, après six ans, où est passé le père de son enfant.

Il n’y avait nul sarcasme dans sa voix. Pierrot ouvrit des yeux ronds. Comment diable ce type pouvait-il être au courant de tous ces détails ? A bien y réfléchir, il était persuadé qu’au fond, Doug, leur voisin farouche et solitaire, était une véritable pipelette. Remarquant sa stupéfaction, l’autre émit un petit rire.

* Il est vrai que les nouvelles vont vite par chez nous.

Au bout de quelques minutes de conversation à bâtons rompus, histoire de mettre son interlocuteur en confiance, Pierrot allait enfin poser une question importante lorsque le commerçant consulta sa montre.

* C’est l’heure où je ferme. On sera mieux pour discuter autour d’une bière, n’est-ce pas ? Je vous rejoints dans cinq minutes chez Sinead.

Pierrot ne se le fit pas dire deux fois. Il entra dans le pub sombre et bas de plafond à l’odeur lourde qui rappelait celle du carton mouillé et s’assit à une petite table un peu à l’écart du bar où s’agglutinaient les consommateurs. L’épicier franchit la porte moins de cinq minutes plus tard. Il avait troqué sa blouse contre un bomber bien ajusté. Il jeta un coup d’œil à Pierrot en demandant :

* Une Murphy’s, ça vous va ?

Le journaliste acquiesça d’un signe de tête, bien que ce nom ne lui évoque strictement rien. L’autre revint avec deux pintes de bière brune ressemblant fort à la Guinness.

* C’est notre stout locale. Je m’appelle Sean, dit-il en tendant la main à Pierrot qui la serra en se présentant à son tour.

Ils savourèrent leur bière en silence durant quelques minutes. Moins amère que sa célèbre concurrente, elle avait des arômes caramélisés qui enchantèrent le palais du Français. Il sursauta presque quand l’autre reprit :

* On ne sait pas grand-chose de votre gars par ici.

Six ans plus tôt, l’affaire avait fait du bruit. Un nouveau-né déposé comme un colis par un tueur en série évadé, poursuivi par toutes les polices de France, ce n’était certes pas banal. Les journaux en avaient fait leurs choux gras pendant plusieurs semaines et la Garda locale, déjà sur les genoux à la suite d’une affaire d’enlèvement à peine résolue, dut, sans une minute de répit, se remettre à l’ouvrage. On retraça le parcours du tueur qui avait volé un véhicule de livraison de la société UPS à Waterville, Co. Kerry pour transporter le bébé de sa complice décédée quelques heures plus tôt et le confier à son père biologique, un commissaire français en vacances dans la région. Pierrot connaissait l’histoire maintes fois racontée par Blum lui-même. Sean, qui s’était intéressé à la question pour se distraire de soucis personnels dramatiques, tenait ces informations d’un de ses cousins, journaliste au « Southern Star ». Mais la chasse à l’homme avait fait long feu. Après plusieurs semaines de recherche vaines, de vérifications infructueuses, et d’interrogatoires stériles, il avait bien fallu se rendre à l’évidence, Marcus Barthélémy semblait s’être volatilisé sans laisser de trace.

* Comment votre amie a-t-elle fait pour se retrouver enceinte d’une telle canaille ?

C’était une longue histoire. Après l’avoir longtemps tenue secrète, Victoria avait enfin révélé l’identité du père de Barbara, à son oncle Hervé et à Pierrot, lorsque Barbara avait deux ans, avant de s’envoler pour les Etats Unis pour ses études, en leur confiant la petite. Ils auraient ainsi connaissance du patrimoine génétique de l’enfant et pourraient agir en conséquence en cas de comportement délictueux. Pourtant, en dépit de ce bagage chargé, il n’y avait nulle fillette plus douce, plus obéissante et plus gentille que Barbara. C’était à en faire mentir les lois de Mendel. Quant à l’aventure de Victoria kidnappée par un tueur en série dont elle avait fini par tomber amoureuse, elle avait plongé Hervé et Pierrot dans un abime de perplexité.

70

Enfin, la côte espagnole était en vue. Il était temps ! Daniel n’aurait guère tenu plus longtemps. Après sa chute, les autres étaient restés frappés de stupeur, ne sachant que faire. Aussi incroyable que ça puisse paraitre, c’était Marinette qui avait pris la direction des opérations. Même si elle n’en gardait qu’un souvenir confus, elle avait possédé jadis avec son défunt mari, un voilier de douze mètres, amarré à Bandol à bord duquel ils avaient sillonné la côte varoise pendant des années. Et, comme l’aurait fait remarquer son fils non sans malice : *« C’est comme la bicyclette, ça s’oublie pas ».* Les réflexes étaient bien là malgré la maladie. Elle avait donné les ordres, et, la chose relevait sans nul doute du prodige, ils avaient été exécutés. Pourtant la manœuvre de sauvetage n’avait pas été facile, loin de là. Daniel était resté pendant de longues minutes accroché à la bouée qu’on lui avait jetée, ballotté par les vagues, sa chaude canadienne se gorgeant d’eau. Attiré vers le fond, il peinait à se maintenir à la surface et fut bientôt si engourdi par le froid que le moindre mouvement lui coutait un effort considérable. On crut le perdre dix fois. Pourtant, on finit par le hisser à bord. Il était en piteux état, faible comme un enfant, grelottant, à peine capable d’articuler un son à travers ses lèvres bleuâtres. On lui ôta ses vêtements trempés et on le frictionna longuement. Naturellement, il n’y avait pas de douche à bord ni de moyen de chauffage. Malgré les efforts de ses compagnons, le bouillon chaud et les vêtements propres malheureusement un peu humides, il continua à frissonner pendant des heures dans son duvet. Depuis, il n’avait pas quitté sa couchette, en proie à une forte fièvre. Sa température restait élevée malgré les doses colossales de Paracétamol que lui administrait Marinette, ce qui, à juste titre, l’inquiétait fort. Il aurait fallu des antibiotiques mais le seul médicament disponible à bord était ce fichu Doliprane, et d’ailleurs, au train où allaient les choses, on n’allait pas tarder à en manquer.

Si les calculs de Blum était exact, dans moins d’une heure on accosterait à Santander. Il avait choisi cette destination en raison de l’existence d’une ligne de ferries pour l’Irlande. Si tout allait bien, dans quelques jours, il aurait rejoint Sarah. Ils parvinrent sans encombre à l’entrée du port. Il s’agissait à présent de faire démarrer le petit moteur hors-bord accroché sur le tableau arrière qui ne semblait pas de la première jeunesse. Même si Simon en avait vérifié le bon fonctionnement à La Rochelle, Blum n’était pas tranquille. Il ne manquerait plus qu’on soit obligé de rentrer à la voile. A cette idée, il avait des sueurs froides. Il dut tirer sur le démarreur à plusieurs reprises avant que le moteur consente enfin à tourner. Il allait pousser un soupir de soulagement quand il se mit à hoqueter et s’étouffa. Impossible de le faire repartir. Blum qui n’était pas bricoleur pour deux sous contemplait l’engin récalcitrant avec désespoir. Heureusement, Le Guern, qui avait enfin surmonté son mal de mer, vint à la rescousse. Il vérifia l’état de la batterie, l’arrivée de carburant et trouva rapidement la panne. Quelques minutes plus tard, le moteur ronronnait tranquillement. Le reste fut un jeu d’enfant. On affala les voiles. Marinette laissa sa place à Blum pour diriger le bateau dans le dédale de pontons. On accosta enfin sans encombre et on amarra le voilier dans la zone réservée aux visiteurs.

Le plus difficile fut ensuite de contacter le service d’urgence de l’hôpital le plus proche. A son grand dam, Blum ne parlait pas espagnol. Dans sa jeunesse, c’était l’apprentissage de l’allemand qui était à la mode et il l’avait regretté plus d’une fois. Heureusement, Marinette et Pierre, eux, se débrouillaient dans la langue de Cervantès et parvinrent à se faire comprendre. Une demi-heure plus tard, une ambulance emportait Daniel vers l’hôpital Marqués de Valdecilla.

Pierre et Marinette se tournèrent vers Blum, à la fois soulagés et un peu tristes. C’était la fin de l’aventure.

* Vous avez toujours dans l’idée d’aller en Islande ? demanda soudain Marinette.
* En Irlande, corrigea Blum en souriant.

Marinette se morigéna. Quelle gourde ! En Irlande, bien sûr ! C’était d’ailleurs ce qu’elle voulait dire. Sa maudite langue avait fourché une fois de plus.

* Et vous êtes les bienvenus si vous voulez m’accompagner, poursuivit l’ancien flic.
* Je crois que nous allons rester ici, intervint Pierre. Nous y avons des amis et nous parlons mieux le castillan que la langue de Shakespeare. De plus le doux climat de la Galice conviendra davantage à nos vieux os que l’humidité de votre chère ile d’émeraude.

Sous le coup de l’émotion sans doute, son langage habituellement direct et rigoureux, s’ornait de formules ampoulées inhabituelles et un peu saugrenues. Blum sourit et les prit par l’épaule.

* Venez mes amis, allons trinquer à notre performance maritime et à notre liberté retrouvée.

71

A des milliers de kilomètres de là, Pierrot Fauré pouvait enfin se rassurer. Un coup de fil de ses parents, rendus hilares par un petit abus bien excusable de vin Albarino, venait de lui annoncer, qu’après moult péripéties, ils étaient arrivés en Espagne sains et saufs. C’était tout ce qui comptait. Il souriait aux anges en se dirigeant vers le pub de Sinead où il avait rendez-vous avec Sean. La veille, il avait eu la surprise de retrouver l’épicier chez Lucie et Conan Sheridan qui les avaient invités à dîner, Victoria, Barbara et lui-même, une réception informelle de bon voisinage qui avait surtout pour but de réunir les deux fillettes, qui avaient d’ailleurs directement filé dans la chambre de Sarah. Il connaissait, dans ses grandes lignes, l’histoire du meurtre d’Eileen, la première femme de Conan, et il savait que Lucie avait largement contribué à l’arrestation de l’assassin, quelques années plus tôt. Mais il n’avait pas fait le rapprochement avec le commerçant qui se trouvait donc être l’ami d’enfance et le beau-frère de Conan. L’élucidation du crime leur avait permis de se réconcilier enfin après des années de brouille et Sean, qui vivait seul, était souvent l’invité du jeune couple. La conversation avait roulé sur les sujets d’actualité – on avait bien sûr vilipendé le régime autocratique du nouveau président français que tous s’accordaient à qualifier de dictature – et on avait soigneusement évité de parler de ce qui s’était passé six ans plus tôt. Par égard pour Sean, Pierrot avait eu le tact de ne pas poser de questions. Victoria, quant à elle, avait bien vite compris que la piste de Marcus Barthélémy s’arrêtait là et que personne, parmi tous ceux qu’elle avait interrogés dans les environs, n’avait de renseignement intéressant à lui fournir. Ne pouvant pas s’éterniser en Irlande, elle avait contacté la veille un détective privé pour mener l’enquête. Elle-même s’envolerait bientôt pour les Etats Unis où elle vivait désormais et Pierrot se chargerait de ramener la petite Barbara en France. Au moment de partir, Sean s’était approché de lui et lui avait glissé furtivement, presque sans le regarder.

* J’ai cru comprendre que votre séjour touchait à sa fin. Pourquoi ne pas prendre un verre, demain, chez Sinead ?

Avait-il finalement des révélations à lui faire ? Pierrot s’était empressé d’accepter.

C’était probablement l’heure du dîner car le pub était quasiment désert hormis un vieux couple d’Anglais qui buvaient du gin assis près du feu de tourbe qui dégageait cette odeur si particulière. Sean avait choisi une petite table à l’écart, dans un coin sombre avec pour tout éclairage, dans une coupelle posée sur le bois éraflé, une bougie odorante qui sentait la cannelle. Il avait devant lui une pinte de Murphy’s et un verre de whiskey, dans lesquels il trempait alternativement ses lèvres. Il sourit largement en apercevant le journaliste et se leva pour lui serrer la main. Pierrot passa sa commande au bar et s’assit sur le banc inconfortable malgré les coussins aux motifs fleuris qui le garnissaient.

* Serez-vous encore là dimanche ? demanda soudain Sean, le nez plongé dans sa bière.

Avant que le journaliste ait pu répondre, il lui proposa une partie de pêche. Il avait un petit bateau à moteur et la météo annonçait un temps calme et ensoleillé pour le weekend. Pierrot secoua la tête. Victoria avait déjà pris son billet sur un vol direct pour New York. Elle décollait le lendemain après-midi.

* Venez avec votre petite… et Sarah si elle en a envie. Plus jeune, elle adorait venir pêcher avec moi.

Pierrot promit d’y réfléchir. Il n’avait pas planifié son retour mais lui-même ne pouvait pas s’attarder ici et que dirait Hervé s’il avait vent du départ de Victoria ? C’était lui, le tuteur de Barbara, et il était très à cheval sur les principes. Mais il se voyait mal confier cela à ce garçon. Ne sachant trop quoi dire, ils sirotaient leur bière en silence. Les Anglais avaient quitté le pub. Pierrot et Sean étaient désormais les seuls clients. Sinead, après avoir soigneusement rangé les bouteilles et essuyé les verres, promenait un chiffon d’une propreté douteuse sur le zinc. Soudain elle leva les yeux vers la pendule et les apostropha de sa voix criarde.

* Eh les gars, il est vingt heures. On est jeudi. Je ferme.
* On n’a même pas fini nos bières, se récria Sean en contemplant sa pinte à moitié bue.
* Tu peux l’emporter chez toi. Tu me rapporteras les verres demain. Garde toi bien d’oublier, je sais où tu loges.

Un peu estomaqués, les deux hommes se retrouvèrent dehors dans la nuit, leurs chopes à la main. Un vent humide s’était levé. Pierrot frissonna dans son blouson de cuir. Sean montra du doigt une échoppe de l’autre côté de la rue.

* On pourrait acheter des Fish and chips pour accompagner nos bières et monter les manger chez moi. J’habite au-dessus du magasin.

L’obscurité empêcha Pierrot de remarquer qu’il était devenu rouge comme une pivoine.

72

Elisabeth Armengaud raccrocha le téléphone, une mine de vive contrariété peinte sur son visage un peu trop maquillé. C’était une femme élégante de haute stature, qui avait toujours l’air de sortir de chez le coiffeur. Affectant des manières masculines, que démentait un magnifique diamant ornant son annulaire gauche, elle portait le plus souvent un pantalon de satin noir et un chemisier blanc sur lequel elle passait une veste de tweed en hiver ou un blazer en lin grège ou anthracite en été. Sa chevelure auburn permanentée était artistement arrangée, à cent lieues des coupes « mémères » désormais imposées aux femmes mûres par le gouvernement français. Elle poussa un soupir d’exaspération. A l’autre bout de la pièce, Claire, occupée à la traduction d’un roman d’anticipation, peinait à exprimer en français les données scientifiques complexes énoncées par l’auteur. Elle jeta à son amie un regard interrogateur. Le coup de fil préoccupant émanait de Bertille, la jeune femme qu’Elisabeth avait recueillie six ans plus tôt et qui partageait toujours sa maison. Elle avait reçu la visite de la milice anti-maths la mettant en demeure de produire un bail de location valide à défaut de quoi elle devrait quitter les lieux au plus vite avec son enfant, en application des nouvelles directives visant à confisquer les biens des seniors résidant en maison PPA et a fortiori de ceux qui avaient fui à l’étranger. Claire avait elle-même pris la précaution d’installer officiellement son fils avec son épouse dans la maison. Avec leur nouveau-né, c’était bien plus confortable que leur appartement du centre-ville au troisième étage sans ascenseur. Et ça la mettait à l’abri d’une éventuelle spoliation. Elisabeth contempla l’intérieur douillet du coquet appartement qu’elle s’était offert à Hampstead avec les droits de l’adaptation cinématographique d’un de ses romans. Elle possédait aussi une grande maison à Saint-Martin d’Uriage à proximité de la station thermale réputée pour ses vertus contre les rhumatismes et les maladies de peau. C’était de ce bien dont il était question. Alors fraichement divorcée de Francis, elle avait acheté cette grande bâtisse inhabitée depuis des années, qu’elle avait rénovée petit à petit à son gout. Elle s’y plaisait beaucoup et ne demeurait longtemps à Londres qu’à contre-cœur.

* Je n’ai pas d’autre choix que de rentrer en France, du moins temporairement, dit Elisabeth d’une voix sourde. Si j’ai bien compris, pour que ce soit valable, il faut signer en personne devant notaire. Les signatures électroniques ne sont pas acceptées.
* C’est se jeter dans la gueule du loup, objecta Claire. Et s’ils vous internaient en maison PPA ?

Elisabeth balaya l’argument d’un geste dédaigneux. N’avait-elle pas de amis haut placés ? Elle savait, sur les uns et les autres, quantité de petits secrets qui la mettaient à l’abri.

* Je présume que je ne vous propose pas de m’accompagner, mon petit ?

Claire fit un signe de dénégation. Pas question pour elle de rentrer en France alors que Raphaël avait eu tant de peine à en sortir. Elle le savait en sécurité en Espagne et n’attendait qu’un mot de lui pour le rejoindre. Ils comptaient s’établir en Irlande pour y goûter un repos bien mérité. Par chance, Jack White qu’elle avait contacté dernièrement, avait été trop content de leur louer sa maison pour plusieurs mois en cette période pluvieuse et froide peu propice au tourisme.

Le vol vers la France s’effectua sans problème. Contrairement à l’homme qui la précédait dans la file d’attente, Elisabeth passa sans encombre les contrôles de police. Le préposé inséra son passeport dans son lecteur et le lui rendit bientôt avec un sourire. A aucun moment, il n’avait tiqué sur son âge. Décidément, elle avait encore de puissants appuis. Bertille avait eu la délicatesse de venir la chercher à l’aéroport. Elisabeth, qui ne s’y attendait pas, en fut profondément touchée. Durant le trajet en voiture, la jeune femme parla beaucoup, sans doute pour tenir à distance l’angoisse qui se lisait sur son visage fatigué. Elisabeth soupira d’aise en arrivant. Elle s’était sentie exilée à Londres, aussi retrouva-t-elle sa maison avec une joie sans mélange. Tout était propre et en ordre. Bertille avait même pris la peine de cuisiner un dîner digne de ce nom, elle qui se contentait d’ordinaire de bâtonnets de surimi et de salades toutes prêtes. Les deux femmes savourèrent un excellent potage aux champignons suivi d’une délicieuse escalope milanaise en dégustant un verre de Chablis. Le jeune Thomas, quant à lui, enfournait machinalement la nourriture dans sa bouche, l’œil rivé sur l’écran du téléphone portable de sa mère, l’air fasciné. C’était le seul moyen que cette dernière avait trouvé pour le faire tenir tranquille, une méthode d’éducation qu’Elisabeth, pour sa part, désapprouvait totalement. Mais, n’ayant elle-même jamais eu d’enfant, elle était bien mal placée pour prodiguer des conseils.

Le lendemain, les deux femmes avaient rendez-vous chez le notaire pour régulariser la situation de Bertille. Elisabeth lui consentit un bail de cinq ans moyennant un loyer symbolique. Elle en profita pour modifier les clauses de son testament en léguant tous ses biens à la jeune femme. Elle n’avait pas de famille hormis de vagues cousins qu’elle n’avait pas vus depuis plus de dix ans. En toute logique, elle considérait Bertille comme la fille qu’elle n’avait jamais eue et Thomas comme son petit-fils. Elle ne voulait surtout pas qu’ils manquent de quoi que ce soit s’il lui arrivait quelque chose. Ces formalités enfin accomplies, elles sortirent de l’office notarial bras dessus, bras dessous, toutes deux fort contentes de la tournure prise par les évènements. Elles s’apprêtaient à rejoindre leur voiture garée sur le parking lorsqu’elles virent arriver une fourgonnette de couleur prune qui lui bloqua le passage. Trois miliciens en descendirent, le quatrième resta au volant.

Le sang d’Elisabeth ne fit qu’un tour. Mais elle se raisonna. Elle n’avait pas lieu de s’inquiéter. C’était sans doute une erreur. Quoi qu’il en soit ça ne se passerait pas comme ça ! Elle connaissait du monde. Elle serait vite sortie d’affaire.

Un garçon d’une vingtaine d’années, grand et maigre, qui flottait un peu dans son uniforme lie de vin mais portait fièrement son béret incliné sur la tête, s’approcha et l’apostropha d’une voix perçante.

* Elisabeth Armengaud, vous êtes en état d’arrestation pour violation de la loi du 8 décembre 2027 réglementant les mouvements des aînés.

Effarée, Elisabeth tenta d’argumenter qu’une visite à son notaire était parfaitement licite. Pour le prouver, elle se mit en devoir d’extirper de son sac les documents fournis par l’homme de loi. Le paramilitaire l’arrêta d’un geste.

* Je répète et je m’explique. Je vous arrête pour « séjour non autorisé à l’étranger en raison de votre qualité d’ainée ». Loi du 8 décembre 2027.

Stupéfaite, Elisabeth se tourna vers Bertille qui s’était prestement dégagée et éloignée de quelques pas. Celle-ci affichait un air railleur, tête crânement relevée, la regardant avec dédain.

* Dis-moi que ce n’est pas toi qui…
* Bien sûr que c’est moi, vieille dinde stupide. Maintenant que tu m’as tout donné, tu peux bien aller pourrir en maison PPA et même en enfer si ça leur chante.
* Espèce de petite vicieuse ingrate et dégénérée, pourri…

Le reste de sa phrase se perdit dans un gargouillis inintelligible tandis que le milicien l’attrapait violemment par le cou et lui tordait les bras dans le dos pour lui passer les menottes avant de la pousser brutalement à l’intérieur de la fourgonnette.

73

Confortablement assis dans le bus qui l’emmenait à Bilbao, Blum se repassait les évènements de la journée. Après des adieux touchants aux Le Guern qu’il avait mis le matin même dans un train pour Madrid où les attendaient leurs vieux amis, il s’était dirigé vers le terminal maritime pour prendre un billet sur le premier ferry à destination de l’ile d’Émeraude. Contrairement à ce qu’annonçait le panneau placé devant elle, la jeune employée qui le renseigna parlait un anglais très approximatif. Fort heureusement, son français était en revanche tout à fait correct. Après avoir écouté sa requête et examiné son passeport, elle secoua la tête d’un air désolé.

* Je vous déconseille vivement d’effectuer ce voyage. Si vous voulez mon avis, prenez plutôt l’avion.

Bon dieu, elle avait sacrément raison. La compagnie qui assurait la liaison entre Santander et le port de Rosslare en Irlande était française. Les lois françaises s’appliqueraient à bord. Il avait donc toutes les chances d’être débarqué en France sans autre forme de procès. Et Dieu seul savait le sort qui lui serait alors réservé. Il n’allait pas courir le risque. Il était ressorti du terminal pour consulter les vols disponibles pour l’Irlande au départ de l’aéroport le plus proche. Il y en avait un pour Cork via Londres dans l’après-midi. Pas question en effet de faire escale en Allemagne ou aux Pays Bas, dont les autorités avaient la réputation d’entretenir avec la milice française des rapports plus que courtois pour ne pas dire familiers et allaient jusqu’à autoriser les arrestations sur leurs territoires, ce qui n’était pas le cas de la Grande Bretagne.

Arrivé à l’aéroport, il eut une nouvelle déception. Des affichettes étaient placardées ici et là, mettant en garde les voyageurs français. En cas de survol de la France, le commandant de bord pouvait être contraint d’atterrir pour débarquer les passagers âgés. Ceux-ci prenaient l’avion à leurs risques et périls. La compagnie ne pouvait en aucun cas être tenue pour responsable de leur arrestation. Au comble de l’exaspération, Blum dut faire la queue pendant près d’un quart d’heures avant d’approcher enfin l’employé du comptoir d’information. La recherche prit de longues minutes. Le jeune homme leva sur lui des yeux noirs qui louchaient un peu avant d’annoncer.

* Il y a un vol direct pour Dublin qui décolle à 18.00. Pour l’Irlande, c’est tout ce que j’ai aujourd’hui.

Survolait-il la France ? C’était la question cruciale.

* Naguère, la route passait au-dessus de la pointe de la Bretagne. Mais à présent, elle l’évite. Ça fait moins d’histoires. La compagnie ne tolère pas les retards !

Voilà qui arrangeait bien les affaires de Blum qui acheta son billet illico.

74

Par ce beau dimanche de février, Clotilde et Frédéric avaient décidé d’aller faire une randonnée en raquettes dans le massif des Aiguilles Rouges. C’était la première fois qu’ils se rendait aussi près de la frontière franco-suisse depuis qu’ils s’étaient exilés. Leur quotidien s’était amélioré. Ils avaient trouvé une maisonnette à louer avec un petit jardin pour Pollux et n’étaient donc plus contraints de vivre dans leur fourgon inconfortable comme ça avait été le cas pendant les premières semaines. Sur le plan financier, ils pouvaient désormais respirer depuis que leur fille Mathilde avait loué leur maison et leur versait chaque mois le loyer. Ils avaient pris une assurance médicale. Clotilde allait pouvoir enfin se faire opérer de la cataracte et Frédéric qui restait fragile des poumons depuis sa pneumopathie de l’automne s’était vu prescrire un inhalateur qui améliorait considérablement son souffle. Clotilde continuait à consulter régulièrement dans un dispensaire et Frédéric donnait à présent des cours à la Faculté. Ils disaient que ça les maintenait en forme. De fait, ils grimpèrent « comme qui rigole » les cinq cents mètres de dénivelé de leur itinéraire, ils pique-niquèrent au bord d’un magnifique lac dont la surface gelée semblait fasciner le chien, avant d’entamer leur descente. Pollux, qui ne voulait pas être en reste, cavalait au-devant d’eux en remuant la queue quand il ne se roulait pas dans la neige fraiche avec délices. Il leur restait quelques centaines de mètres à parcourir lorsqu’ils eurent soudain vue sur le parking où ils avaient garé leur van. Une fourgonnette prune et or de la milice stationnait à proximité, plus ou moins dissimulée derrière un arbre. Frédéric s’immobilisa et siffla le chien, prêt à rebrousser chemin, lorsqu’un véhicule vint s’arrêter derrière la camionnette. Clotilde tendit l’oreille. Il s’ensuivit une vive altercation entre les miliciens français et deux hommes dont la nationalité suisse ne faisait aucun doute, eu égard à leur accent prononcé, probablement des policiers ou des gardes-frontières. Après quelques minutes d’âpre querelle, on entendit des claquements de portières suivis du rugissement d’un moteur. Les miliciens déguerpirent suivis de près par les Suisses. Clotilde et Frédéric attendirent quelques minutes, le cœur battant avant de rejoindre leur fourgon. Pollux qui était arrivé le premier comme de juste, se mit à renifler le sol en aboyant furieusement, restant sourd aux appels au calme de ses maîtres. Frédéric déverrouilla les portières et fit rentrer le chien dans le véhicule tandis que Clotilde se penchait pour essayer de découvrir ce qui avait bien pu déclencher une telle colère. Elle ne fut pas très étonnée lorsqu’elle découvrit un bébé chat terrorisé qui s’était caché sous le camion. Au prix de quelques contorsions, elle parvint à l’attraper délicatement. Il était sale et tout maigre. Elle le prit contre elle et caressa doucement son pelage tigré ébouriffé. Il la regarda de ses grands yeux bleus, parut réfléchir et se mit soudain à ronronner en s’accrochant à son écharpe avec ses minuscules griffes. Il ne devait pas avoir plus de deux mois.

* Voilà ce qui rendait furibond le pauvre Pollux, dit Clotilde à Frédéric qui venait de la rejoindre. Comme il est mignon. Tu peux vérifier qu’il n’y en a pas d’autre ?

Son mari se pencha à son tour et fit un signe de dénégation. Il allait se relever quand son attention fut attirée par un petit boitier noir fixé sous le châssis à un endroit tout à fait inhabituel. Il était collé avec du scotch double-face. Frédéric l’arracha d’un coup sec. C’était un émetteur GPS.

* Mazette ! siffla-t-il entre ses dents.

Voilà qui expliquait sans doute la présence des miliciens à plus de dix kilomètres du poste-frontière le plus proche. Mais comment diable cet engin était-il arrivé là ? En tout cas il n’y était pas lorsque Frédéric avait préparé le fourgon en France avant leur départ. Alors quand ? Il avait bien sa petite idée. Il se rappelait que ses petits-enfants tournaient autour du van lors de leur visite quelques semaines plus tôt. Il revoyait nettement Alice se pencher et retirer prestement sa main quand il était arrivé. Il se souvenait non sans amertume de leur algarade.

Il jeta l’engin dans le fourré le plus proche. Ça n’avait plus d’importance à présent. De tout façon, il valait mieux ne pas en parler à Clotilde.

75

La pluie qui avait tambouriné sur le toit toute la nuit avait enfin cessé. Poussés par le vent, les nuages s’étaient clairsemés. Le soleil fit son apparition. Brutalement ébloui, Pierrot se réveilla en sursaut. Il se redressa sur un coude et tendit la main pour vers son portable posé sur la table de nuit. Neuf heures passées de deux minutes. Ouf ! Il était encore largement dans les temps pour accompagner Victoria à l’aéroport. Il se sentait nauséeux et eut un instant la tentation de se rendormir. C’était compter sans le kangourou boxeur qui s’était soudain mis à danser la samba sous son crâne. Fichue migraine ! Il devait avoir un cachet dans sa veste. Il rouvrit les yeux sur une chambre inconnue, celle de Sean sans doute et se leva en chancelant. Quelle misère ! Dans sa jeunesse, il était réputé pour « tenir l’alcool ». C’était lui qui ramenait ses compagnons ivres-morts et les mettait au lit. Il faut croire qu’il se faisait vieux à présent. Il est vrai que la soirée avait été copieusement arrosée. Tout en mangeant de bon appétit leur Fish and chips qui leur graissaient les doigts et les lèvres, les deux hommes s’étaient raconté leurs vies. En cas de nécessité, Pierrot savait se taire et se révélait un auditeur attentif et bienveillant. Aussi Sean s’était-il épanché longuement. Et le récit de toutes les épreuves qu’il avait traversées - à moins que ce ne soit tout simplement les frites - leur avait donné soif. La réserve de bière de Sean était intarissable - et pour cause, il puisait sans vergogne dans celle du magasin - si bien que la fin de la soirée était assez nébuleuse pour ne pas dire que Pierrot n’en gardait strictement aucun souvenir et qu’il avait à présent une gueule de bois carabinée. Il fit quelques pas de dans le couloir et tressaillit en apercevant son reflet dans le miroir. Il avait une mine épouvantable avec ses cheveux hirsutes, sa barbe de trois jours, ses traits tirés et ses yeux rouges. On lui aurait donné dix ans de plus au bas mot. Au bout du couloir, il déboucha dans une cuisine simplement meublée mais propre et en ordre. Le soleil qui entrait par la fenêtre faisait briller le carrelage blanc impeccable. Aucune trace de leurs agapes nocturnes. L’évier était vide et on entendait le bourdonnement du lave-vaisselle en marche. Pierrot aperçut une feuille de papier quadrillée posée sur la table de la cuisine. Elle était couverte d’une écriture anguleuse, qui, s’il en croyait sa formation de graphologue, témoignait d’une personnalité volontaire et énergique possédant un sens de la discipline qui pouvait parfois confiner à l’entêtement. C’était un court billet au ton aimable, dépourvu de fioritures et peu informatif quant au déroulement et à la conclusion de la soirée. On pouvait lire :

*« Bonjour, quand tu seras prêt, viens me rejoindre au magasin pour le petit-déjeuner. Sean ».*

Après une rapide toilette, le journaliste quitta l’appartement pour descendre au rez-de chaussée où se trouvait la boutique. Elle était vide à l’exception de l’épicer, assis comme toujours derrière son comptoir, qui l’accueillit avec un grand sourire et lui désigna une table.

* Entre, assieds-toi. Thé, café, infusion ? Je n’ai pas de croissants mais je peux te faire des toasts à la marmelade d’orange faite par ma tante.

Il parlait très vite en souriant de toutes ses dents comme pour cacher son embarras. Pierrot se laissa servir de bonne grâce. Il avait vraiment besoin d’un café qui se révéla meilleur que ce à quoi il s’était attendu. Par politesse, il grignota même une demi-tranche de pain grillé du bout des dents, lui qui ne déjeunait jamais le matin. Inévitablement, Sean reparla de la partie de pêche prévue pour le lendemain. Il insistait, revenait à la charge. Pierrot n’avait qu’à venir avec les petites. Ça les amuserait. Ce n’était pas gagné. En l’absence de Victoria, il lui fallait obtenir l’autorisation d’Hervé pour amener Barbara. Il promit de faire son possible. Au moment de partir, par réflexe, il sortit son portefeuille.

* Penses-tu ! se récria Sean. N’insiste pas, tu vas me vexer. Je ne fais pas payer mes amis.

Pas de doute, il avait dit « friend », ami et non « lover », amant. Voilà qui avait le mérite d’être clair. Pierrot s’était trompé. Après tout il n’était peut-être pas son genre.

76

En ce dimanche matin, Lucie Sheridan lavait la vaisselle du petit déjeuner. Un quart d’heure plus tôt, Pierrot accompagné de Barbara, était venu chercher Sarah, conviée à une partie de pêche dans la baie de Dunmanus où Sean avait un petit bateau à moteur. Eux-mêmes d’étaient pas invités. Sean avait eu beau jeu d’incriminer la taille du navire, incapable selon lui d’accueillir six personnes. Lucie n’en croyait pas un mot. Elle n’était pas dupe. Sean avait certainement beaucoup de choses à dire à Pierrot avant le départ de celui-ci prévu le lendemain et il n’avait pas besoin d’oreilles indiscrètes. Les filles ne comptaient pas. En rangeant le dernier mug, Lucie souriait en songeant à la feinte grossière de leur ami. Conan, qui était occupé dehors à ranger du bois, fit irruption dans la cuisine pour proposer une balade.

* Il fait si beau. On pourrait en profiter pour aller jusqu’au phare à vélo, et emporter un pique-nique.

Excellente idée. Leurs rapports s’étaient nettement réchauffés depuis quelques temps. Conan y avait assurément mis du sien et Lucie était peu à peu sortie de sa réserve. Elle prit soudain conscience qu’elle aurait plaisir à partager un moment avec son mari en tête à tête. Elle avait justement quelque chose à lui dire.

Il faisait beau mais frisquet sous le pâle soleil de février. Lucie espérait que Sarah ne prendrait pas froid. Ils enfourchèrent leurs bicyclettes et s’engagèrent sur l’étroite route truffée de nids de poule qui longeait le littoral de la péninsule. Conan avait caché ses boucles blondes sous un affreux bonnet péruvien. Elle-même avait coiffé son casque. Elle avait insisté pour que Conan mette le sien mais il avait haussé les épaules.

* Les casques, c’est bon pour les enfants !

La mer gris-vert était calme. A cet endroit, le littoral atlantique était passablement accidenté. Aux côtes frisant les dix pour cent succédaient de courtes descentes qui mettaient à mal les freins de leurs engins, heureusement récemment révisés par Conan. Celui-ci pédalait joyeusement en tête et Lucie peinait à le suivre. Il était plus calme ces temps-ci. Les sautes d’humeurs qui avaient empoisonné leurs premières années de mariage se faisaient de plus en plus rares. Le retour de Sarah n’y était sans doute pas pour rien. Lucie aurait bien voulu qu’il s’arrête pour lui parler mais il ne faisait pas mine de ralentir.

* On fait la course ? proposa-t-il.

Lucie accepta de mauvaise grâce. Il leur restait un peu plus d’un kilomètre à parcourir. Conan fila comme une flèche. Lorsque Lucie arriva lors d’haleine, il s’était déjà installé à une table de pique-nique et déballait les victuailles. Le café, fermé en cette saison, ne rouvrirait qu’à Pâques.

Il n'y avait pas âme qui vive si on exceptait le grand goéland voleur qui lorgnait sur leurs sandwichs de ses petits yeux jaunes avec un air narquois. Les touristes lui avaient même donné un nom, Ollie ou Owen, Lucie ne savait plus très bien. Ce diable d’oiseau tenta à plusieurs reprises de s'approcher de leur table mais, effrayé par les grands moulinets que faisait Conan avec ses bras, il rebroussait chemin pour retourner se percher sur le toit du café. Après plusieurs tentatives infructueuses, constatant qu'il n'obtiendrait rien, il finit par s'éloigner à tire d'aile en direction de l'océan, à la recherche d'une proie plus facile. Un gros nuage cacha soudain le soleil, faisant brutalement chuter la température, donnant même quelques gouttes de pluie. Ce n'était pas le moment de s'attarder. Ils rangèrent leurs affaires en vitesse et quittèrent les lieux. Lucie enrageait. Avec ce cormoran imbécile, pas moyen d'avoir une conversation sérieuse avec Conan. Et voilà qu'il avait de nouveau filé devant. Heureusement, la route descendait à présent et Lucie parvenait à ne pas se laisser distancer. Un gros chat tigré qui déboula sans crier gare sur le chemin poursuivi par un chien de troupeau aux aboiements furieux, bloqua soudain le passage. Conan fit un écart pour les éviter, parvenant initialement à conserver son équilibre. Hélas, des gravillons jonchaient à cet endroit le bas-côté boueux et humide. Conan glissa et chuta lourdement, se cognant la tête sur le bitume. Lucie freina et sauta à bas de sa bicyclette tandis que le fermier sorti d’on ne sait où, se précipitait et s’agenouillait auprès du corps inerte du jeune médecin. Lucie l’écarta d'un geste pour se pencher à son tour sur son mari dont elle dégrafa la veste. Elle poussa un soupir de soulagement. Son cœur battait normalement et sa poitrine se soulevait régulièrement. Il n'était qu’évanoui.

* Appelez les secours, ordonna-t-elle.

Mais déjà Conan battait des paupières et se redressait sur un coude avant de se relever malgré les énergiques protestations de son épouse. Il n'avait rien de cassé et se trouvait assez vaillant pour rentrer à vélo. Il consentit malgré tout à une concession non négligeable qui fit sourire Lucie.

* Tu avais raison, dit-il d'un ton penaud. La prochaine fois, je porterai un casque.

En revanche, hors de question de l'emmener à l'hôpital de Bantry pour subir des examens. Il ne voulait rien savoir.

* Tu as tout de même perdu connaissance, insista la jeune femme.
* Penses-tu ? J'étais juste étourdi.

Une telle mauvaise foi la laissait pantoise. Pourtant, en arrivant à la maison, le jeune homme chancela en descendant de vélo. Une grosse bosse s'était formée sur sa tempe gauche. Sans écouter ses récriminations, Lucie le fourra dans la voiture et démarra en trombe.

En fin d'après-midi, tous deux étaient de retour chez eux. Les examens étaient rassurants. Conan en serait quitte pour un bel hématome qui descendait déjà le long de sa joue. Apprenant l'accident, Pierrot avait gentiment proposé d'emmener les filles dîner chez Sean et profitait sans doute des derniers instants avec son nouvel ami.

Lucie et Conan sirotaient une bonne tasse de thé, assis côte à côte sur le canapé, en contemplant le feu de cheminée qui crépitait joyeusement lorsque Lucie dit soudain d'un ton grave.

* J'ai bien réfléchi. Si on doit faire un bout de chemin ensemble et élever Sarah comme notre fille, pourquoi ne pas lui donner un petit frère ?

Stupéfait, mais ravi, Conan laissa passer quelques instants avant de répondre en lui prenant la main.

* Un petit frère ou une petite sœur, qui sait ?

Sans lâcher sa main, il se leva pour l’entraîner à l’étage. Un petit sourire en coin se peignit un instant sur son visage contusionné.

* Viens, il n'y a pas de temps à perdre.

77

Véronique Dutilleul s’apprêtait à allumer la télévision pour suivre, comme chaque dimanche matin, la retransmission de la messe. Cela faisait des mois à présent qu’elle était confinée chez elle. Hormis pour les courses alimentaires indispensables - et encore était-il fortement recommandé de se faire livrer - elle ne sortait pas de chez elle, conformément aux nouvelles directives gouvernementales. Heureusement qu'elle avait Fräulein, sa chatte, ainsi nommée en référence à la nounou allemande de son enfance qu'elle adorait. Se rendre à l’église ne faisait pas partie des sorties permises aux ainés. En arrangeant, avec des gestes brusques, les coussins sur son canapé en velours, Véronique ne cachait pas sa mauvaise humeur. Voilà des mois qu'elle n'avait pas eu droit à l'eucharistie, des mois qu'elle ne s'était pas confessée. Encore que de ce point de vue-là, compte tenu de son âge avancé, il n’y avait pas grand-chose à absoudre. Si on exceptait toutefois le péché de gourmandise. Il fallait avouer que les sucreries étaient son point faible. Feu son mari lui en avait souvent fait le reproche. Mais le pauvre Edmond - qu’il repose en paix - avait rendu son âme à Dieu voilà bientôt cinq ans. Si bien que la boîte de chocolats offerte par son neveu pour son anniversaire avait été mangée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Il aurait mieux fait de lui offrir une horrible plante verte comme l’année passée, songea-t-elle avec la plus parfaite mauvaise foi. Quoi qu’il en soit, cet accès de gourmandise lui pesait sur la conscience. Que n’aurait-elle donné pour pouvoir aller se confesser ! En soupirant, elle appuya sur le bouton de la télécommande sans obtenir de résultat. Elle réitéra son geste sans plus de succès. Péniblement, elle se pencha pour vérifier le branchement des câbles, les déconnecta puis les reconnecta soigneusement, en vain. L’écran resta désespérément noir. Non, c’était trop bête ! Et dire que l’église de sa paroisse se trouvait juste au coin de la rue. Elle était encore agile. Elle aurait pu y être en cinq minutes. Quelle pitié ! Eh bien pourquoi pas, après tout ? songea-telle d’un air de défi. Qui le saurait ? Elle prit plaisir à déguiser son allure, coiffant un chapeau à large bord pour cacher sa chevelure argentée et chaussant des lunettes de soleil. Il faisait un temps magnifique, ça tombait bien. Elle enfila son beau manteau noir, attrapa son sac à main et, sans un regard en arrière, elle claqua la porte de son appartement.

Véronique était aux anges. Se retrouver dans l'église en personne pour entendre la messe lui procurait un plaisir sans mélange. Elle s'était installée derrière un pilier à l'abri des regards et devait se contorsionner pour voir l’autel. Mais qu’importe. Edmond ne l’aurait certes pas approuvée. Mais Edmond était si conformiste pour ne pas dire si ennuyeux. A vrai dire, elle avait passé près de soixante ans à s’ennuyer à ses côtés. Mais c’était fini à présent. Elle ne regrettait pas le moins du monde sa petite escapade bien innocente. L’orgue retentit, Véronique se laissa transporter par le son puissant et modulé de l’instrument. Elle remarqua à peine le jeune homme au visage couvert d’acné qui s’était installé à côté d’elle. Sans doute voulait-il se cacher lui aussi. Elle connaissait la liturgie par cœur, psalmodiait les répons.

* Agneau de Dieu, qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous.

Quelques fidèles s’étaient agenouillés. Véronique évita prudemment de les imiter. Il ne manquerait plus qu’elle reste coincée. Elle inclina la tête en signe d’humilité non sans avoir au préalable posé son grand chapeau à côté d’elle sur le banc.

Soudain on entendit un tumulte, les portes de l’église s’ouvrirent brutalement pour laisser passage à une dizaine de miliciens reconnaissables à leur uniforme de couleur prune qui entrèrent d’un pas précipité. Le prêtre s’interrompit.

* Nous sommes ici pour arrêter tous les hommes et femmes de plus de soixante-dix ans, claironna un des hommes qui avait le grade de sergent. Leur présence ici est contraire à la loi.

Le prêtre émit quelques propos confus en guise de protestation où il était question de l’inviolabilité de la Maison de Dieu et se tut. Personne ne lui prêtait la moindre attention, chacun tentant de gagner la sortie pourtant barrée par les miliciens armés.

* J’en tiens une !

Le boutonneux avait empoigné Véronique dans une bien peu chrétienne attitude bientôt imitée par d’autres fidèles aussi zélés que sournois. Quelques minutes plus tard, entourée d’une trentaine de vieillards, Véronique était poussée vers la sortie et se trouva sur le parvis à la fois hébétée et rouge de colère. Un bus garé non loin de là, avait laissé tourner son moteur et semblait les attendre. C’était terrible. Si on l’emmenait, qui allait s’occuper de Fräulein ? Elle avisa le milicien le plus proche, un jeune d’une vingtaine d’années, obèse et déjà à moitié chauve dont le menton s’ornait d’une barbichette parfaitement ridicule.

* Pardon jeune homme, dit-elle doucement en prenant un air un peu bête. Je dois rentrer chez moi. Pour ma chatte, vous comprenez.
* Confiez-nous vos clefs et votre adresse. On enverra quelqu’un pour s’en occuper.

C’est ça ! Pour l’envoyer à la fourrière et l’euthanasier dans la foulée et pour piller son appartement par-dessus le marché. L’autre prit une mine dégoutée en la détaillant du haut jusqu’en bas.

* D’ailleurs, à votre âge, vous n’êtes pas autorisée à posséder un animal.
* Elle n’est pas à moi mais à une jeune voisine qui s’est absentée et me l’a confiée pendant quelques jours, mentit Véronique.
* Alors tant pis pour elle.

On ne savait pas trop s’il parlait de la chatte ou de sa propriétaire. Soudain, Véronique se sentit attrapée par la manche. Une femme en jean et anorak bleu ciel l’appelait par son nom.

78

Un peu plus tôt dans la matinée, Annette et Sylvain Walter, assis à la table de la cuisine devant un café allongé, discutaient du menu de leur déjeuner dominical.

* Et si on faisait un Cullen Skink ? proposa Sylvain.

Depuis qu’ils n’étaient plus autorisés à voyager à l’étranger, Sylvain adorait cuisiner des plats exotiques ou du moins dépaysants qui lui rappelaient leurs périples passés. Cela allait de la paella à la soupe Bo Bun en passant par l’inévitable couscous, le fish-pie britannique ou la parmigiana. Mais plus que tout, il aimait cette soupe revigorante qu’ils avaient découverte en Ecosse. Seulement, il fallait du haddock et ils n’en avaient pas.

* Tu pourrais descendre en chercher, toi qui es encore jeune et libre de tes mouvements, suggéra Sylvain avec un sourire engageant.

Annette se laissa facilement fléchir. Elle avait soixante-trois ans et ne faisait pas encore partie de ainés. Son mari plus âgé avait, quant à lui, dû renoncer à tant de plaisirs, tout coincé qu’il était, jour après jour, entre les quatre murs de l'appartement, lui qui était un grand amoureux de la nature et un sportif accompli. Elle pouvait bien faire ça pour lui.

Parvenue dans la rue, elle fut étonnée de croiser autant de miliciens ; c'était inhabituel de les voir patrouiller comme ça un dimanche matin. Il y avait des bus stationnés le long du boulevard, dans lesquels les paramilitaires poussaient de pauvres gens affolés, des vieillards si elles ne se trompaient pas. Elle n'en croyait pas ses yeux. On apercevait même de jeunes gens en civil qui poursuivaient des vieux en hurlant, les attrapaient brutalement pour les livrer aussitôt à la milice. Annette rabattit la capuche de son anorak sur ses cheveux poivre et sel. Elle était très petite et toute menue ; de loin, elle pouvait passer pour une adolescente. Elle se hâta vers le marché couvert et trouva rapidement de ce dont elle avait besoin. Plus vite elle serait rentrée, mieux ça vaudrait. En passant devant l'église Saint-Louis, qui était à deux pas de chez elle, elle remarqua un attroupement sur le parvis. Comme ailleurs, les miliciens arrêtaient de malheureux vieillards et les faisaient monter de force dans les bus. Ce n'était pas sans rappeler ce qui s'était passé aux heures les plus sombres de l'histoire de France. La rue étroite à cet endroit l'obligea à passer à proximité de ces pauvres gens. Une vieille femme en manteau noir essayait de parlementer avec un jeune milicien. Il secoua la tête en signe de dénégation. Elle insistait. Annette s'avança machinalement sans doute dans l'intention totalement illusoire de s'interposer. C'était d'une inconscience folle. Et de toute façon, elle ne faisait pas le poids. Mais le milicien s'éloigna et la vieille femme tourna la tête. Annette reconnût sa voisine du dessus. Elle regarda à droite et à gauche puis se mit à tirer doucement sur sa manche en l'appelant par son nom.

* Mme Dutilleul ?

La femme se retourna, c'était bien elle. Mue par on sait quel réflexe, Annette tenta d'entraîner la vieille femme avec elle. C'était compter sans la milicienne au béret impeccablement incliné sur la tête, qui fondit sur elles, matraque au poing, le jeune obèse sur ses talons. Sans se laisser impressionner, Véronique Dutilleul sortit tranquillement ses clés de son sac et les tendit à Annette avant d'expliquer.

* Cette dame est justement ma voisine qui vient de rentrer, elle ira chez moi récupérer son chat, sa petite Fräulein, n’est-ce pas ?

Annette acquiesça, prit les clés et s'éloigna sans se retourner. Arrivée devant son immeuble, elle pleurait à chaudes larmes.

79

Blottie dans les bras de tonton Pierrot dans l’avion qui les ramenait en France, Barbara n’avait pas peur. Il trouvait toujours une chanson pour la consoler. Le jour où le chat de Maminette était mort, il lui avait chanté celle du petit chat tombé du toit dont elle connaissait à présent par cœur les paroles :

*« Le petit chat est mort, il est tombé du toit, c'est comme ça  
Il a glissé sur j'sais pas quoi et patatras…*

*Le petit chat est mort et toi et moi on va couci couça… »*

Aujourd’hui, il lui en avait chanté une si jolie que pour la première fois, elle avait osé regarder par le hublot.

*« Au-dessus des nuages  
La liberté semble être infinie  
Toutes nos craintes et nos peines, dit-on  
En sont ensevelies sous l'horizon »*

Tonton Pierrot avait décidément l’art et la manière de soulager ses malheurs. Ce matin, le départ l’avait rendue un peu triste. Elle était sortie une dernière fois sur le balcon pour contempler l’océan en songeant qu’il n’y avait rien entre elle et l’Amérique, rien qu’une immense étendue d’eau. La mer lui manquerait. Elle avait adoré la partie de pêche sur le bateau de Sean. C’était délicieux de sentir le vent s’emmêler dans ses boucles blondes et les embruns sur son visage qui avaient un petit goût salé lorsqu’elle passait sa langue sur ses lèvres. Après avoir navigué un moment dans la baie, Sean avait installé les cannes à pêche que les filles étaient chargées de surveiller. Les adultes, eux, discutaient dans le poste de pilotage. De temps en temps, on les entendait rire. Naturellement, Barbara ne comprenait rien à ce qu’ils disaient. Invitée à traduire, Sarah répondait invariablement en haussant les épaules :

* Des trucs de grands, rien d’intéressant, je t’assure.

Les filles avaient pêché trois maquereaux et un poisson que Sean avait appelées « pollock ». Tonton Pierrot avait regardé la traduction sur son téléphone portable et il avait dit que c’était un colin. Colin, comme ce garçon de sa classe qui savait si bien dessiner. C’était drôle !

Après la partie de pêche, on était allé dîner chez Sean et on avait mangé des pizzas qu’il était allé chercher dans le congélateur de son magasin. Le Daddy de Sarah avait eu un petit accident. Rien de grave, il avait fait une chute à vélo mais il s’était cogné la tête et il avait dû aller à l’hôpital, comme Sarah le jour où elle était tombée de la balançoire. A cette évocation, Barbara eut les larmes aux yeux en songeant à Grand Tonton et Maminette. Elle savait qu’ils étaient en sécurité en Espagne et tonton Pierrot avait promis qu’on irait les voir bientôt.

Pourtant il avait l’air triste et tendu ce matin et Barbara ne savait pas pourquoi. Elle avait l’intuition que ça concernait tonton Hervé. Hier soir, alors qu’il était en train de la border dans son lit, tonton Pierrot avait reçu un coup de téléphone. Il l’avait embrassée sur le front, comme tous les soirs puis il avait fermé la porte en lui souhaitant bonne nuit avant d’aller s’enfermer à son tour dans la chambre voisine pout répondre. Barbara avait l’oreille fine et n’avait pas pu s’empêcher d’entendre une partie de la conversation. Elle était sûre que tonton Hervé avait annoncé une mauvaise nouvelle. Tonton Pierrot paraissait catastrophé. Est-ce qu’ils allaient définitivement se séparer ? Dans ce cas, qu’allait-elle devenir ? Elle savait que tonton Hervé était son tuteur. Aurait-elle encore le droit de voir tonton Pierrot ? Elle ne le croyait pas.

* Barbara, j’ai une bien mauvaise nouvelle à t’annoncer, dit ce dernier en tournant vers elle son visage soucieux.

C’était ça, elle en était sûre ! Le cœur de Barbara se mit à battre la chamade.

* Ton oncle Hervé est très malade, continua tonton Pierrot d’un ton anxieux. Ce n’est pas contagieux mais il va avoir besoin d’aller à l’hôpital pour se faire soigner. Il sera bien fatigué et il faudra qu’on soit très gentil avec lui tous les deux.

« Non contagieux », c’était la première chose qu’Hervé avait tenu à préciser quand il lui avait annoncé son état la veille au soir. Pierrot en était encore tout ému.

Barbara fondit en larmes dans un sentiment mêlé de soulagement et de terreur et se serra encore plus fort contre son tonton.

80

Marinette s'apprêtait à emprunter le couloir de gauche lorsqu'elle s’aperçut que la flèche indiquant « cocina », la cuisine en espagnol, pointait dans la direction opposée. La cuisine, c'était là qu'elle voulait aller car elle avait grand besoin d’un café. Elle aurait pourtant parié qu'il fallait prendre à gauche. Décidément, cette maison était bien grande et son architecture bien tarabiscotée, pleine de chausse-trappes qui n’avaient d’autre but que d’embrouiller son pauvre cerveau fatigué. Cela faisait bientôt deux mois qu'elle vivait ici, avec Pierre et leurs amis Pedro et Maria Martins, en compagnie d'une dizaine d'autres pensionnaires, dans une communauté de « vieux », un nouveau concept très en vogue en Espagne qui permettait à bon nombre de seniors isolés de ne pas finir leurs jours en maison de retraite. En réalité, tout était bien pensé dans cette maison. Les pièces du rez-de-chaussée respectaient les normes pour les personnes à mobilité réduite. Outre le grand escalier, il y avait un ascenseur qui permettait de se rendre aux étages. Et pour ceux dont le point faible était la mémoire, ils pouvaient se référer aux nombreuses pancartes accrochées dans les endroits stratégiques pour arriver à bon port. C'était leur ami Pedro, médecin à la retraite, qui avait fondé cette communauté plus de dix ans auparavant, transformant la grande maison où, avec sa femme, il a été élevé ses cinq enfants en home pour vieillards. Un de ses fils, José, s'occupait du jardin, tandis que les travaux domestiques étaient assurés par deux jeunes femmes du village, à l'exception de la cuisine qui demeurait le monopole de Maria. Et gare à celui ou celle qui venait la déranger quand elle concoctait un de ses plats signature. Parmi les pensionnaires, on comptait une ancienne infirmière prénommée Mercedes, qui s'occupait des petits bobos et préparait les médicaments des résidents. De temps en temps, Marinette lui a apportait une aide bienvenue. Les médicaments, c'était son domaine après tout. L'autre la surveillait comme le lait sur le feu lorsqu'elle remplissait les piluliers, comme si elle allait commettre quelque bévue et Marinette s'en irritait. Mais, considérant ce qu'ils avaient traversé, ils étaient bien ici. Pierre s'était lié d'amitié avec un dénommé Carlos, un ancien journaliste d'investigation qui n'était jamais à court d'histoire plus ou moins drôle. Elle-même passait des après-midis entiers à causer avec Inès qui faisait office d'intendante et qu'une douloureuse pathologie des hanches clouait la plupart du temps dans son fauteuil. Pourtant, elle n'aurait laissé personne d'autre aller faire les courses. Elle parvenait à se hisser, non sans mal, dans le minibus conduit par José et parcourait les allées du marché appuyée sur son déambulateur. Grâce au van adapté aux personnes handicapées, ils allaient parfois en excursion aux alentours lorsque José était disponible pour les accompagner. Quant à Pedro, à près de 88 ans, il ne conduisait que son coupé BMW datant de 1978 dont le pot d’échappement dégageait une fumée âcre dans un bruit de tonnerre. Pierrot et Barbara étaient venus les voir la semaine passée, apportant une foule d’objets plus ou moins indispensables pour meubler leur chambre. Pierrot avait donné d’un air grave des nouvelles d’Hervé qui n’étaient pas bonnes. Elle n’était pas sûre de savoir de qui il parlait. Heureusement, Barbara était venue au secours de sa Maminette qui ouvrait des yeux ronds. De sa petite voix, elle avait expliqué que son tonton Hervé était bien malade, qu’il était la plupart du temps cloué au lit et qu’il avait perdu tous ses cheveux. Mais oui bien sûr. Hervé était le compagnon de son fils depuis plus de dix ans. Comment avait-elle pu l’oublier ? Pierre était catastrophé. Quant à elle, à vrai dire, elle n’avait jamais aimé ce garçon qu’elle trouvait infatué et pédant. C’est pourquoi elle l’avait bien vite chassé de ses pensées pour se concentrer sur sa routine.

Quand il faisait beau, on parcourait les allées du jardin ou on s’asseyait à l’ombre pour lire. Quand il pleuvait, on jouait aux cartes ou aux dames, bien au chaud dans le petit salon. En définitive, Marinette ne regrettait qu'une chose, les lilas blancs qui poussaient au coin de sa maison et qui devait embaumer en cette saison.

81

Simon Blum souriait, satisfait, en raccrochant le téléphone ce matin-là. Son père et sa belle-mère coulaient des jours paisibles en Irlande. Ils avaient décidé de s'y installer pour de bon et s'étaient portés acquéreurs de la maison de Jack White. La petite Sarah vivait à deux pas chez les Sheridan, mais son père s'occupait d'elle chaque jour à la sortie de l'école, ce qui soulageait grandement Lucie qui attendait un bébé pour l'automne. Claire, quant à elle, avait toujours fort à faire ; sa réputation l’avait précédée et elle croulait sous les demandes de traductions en tous genres. Seule ombre au tableau, on était toujours sans nouvelle d’Elisabeth Armengaud, arrêtée à son retour en France et qui semblait s'être littéralement évaporée.

En ce jour férié, le jeune homme était attendu pour un brunch du côté de République, et il était déjà en retard. Il traversa le salon et soupira en découvrant Jonathan, son colocataire, vautré sur le canapé, tenant serrée dans ses bras, sa nouvelle copine Gladys, une blonde à la plastique avantageuse. Tous deux étaient fort occupés à manger des chips en regardant à la télévision la retransmission en direct de la cérémonie commémorant la capitulation de l’armée allemande du 8 mai 1945.

Sur l’écran, le Président de la République, l’air grave et recueilli, sanglé dans son costume anthracite impeccablement coupé, ravive, à l’aide d’une longue tige, la flamme du tombeau du soldat inconnu. A ses pieds, une gerbe de fleurs tricolore a été déposée quelques instants plus tôt. La sonnerie aux morts retentit sous l’Arc de Triomphe suivie de la traditionnelle minute de silence. Bientôt éclateront la Marseillaise et le Chant des partisans entonnés par le Chœur de l’Armée française. Le chef de chœur lève les deux bras. Simon s’apprête à s’éclipser discrètement.

* Aux armes, citoyens

Formez vos bataillons,

Marchons, m…

L’hymne national est soudain interrompu par une détonation. Le Président porte la main à son front avant de s’écrouler.

82

Extrait de l'article publié sur X le 5 juin 2028 par un journaliste français, Pierre-Henri Fauré, et repris par la plupart des médias internationaux :

*La France est en deuil. Le neuvième président de la Ve République s'est éteint cette nuit au terme de trois semaines de lutte entre la vie et la mort dans le service de réanimation de l'hôpital Georges-Pompidou à Paris. La balle tirée le 8 mai dernier au milieu de la cérémonie de commémoration de la capitulation allemande l'avait atteint en pleine tête, créant des lésions d'emblée jugées gravissimes. Malgré l'intervention réalisée par les plus éminents neurochirurgiens français, il n'a jamais repris conscience.*

*La France est en deuil de cet homme issu de la société civile, admiré dans le monde entier pour avoir si bien su redresser l'économie française et assainir les finances publiques au prix toutefois de lois controversées, pour ne pas dire iniques, à l'encontre de nos concitoyens les plus âgés, le tout dans une indifférence, voire une approbation générale.*

*Son assassin a, selon ses dires, simplement voulu y mettre fin. Cet homme de 79 ans nommé Daniel Kaufman, s’est rendu sitôt son forfait accompli. Ancien tireur d'élite dans l'armée avant de devenir, à la suite d’un accident, professeur d'Allemand dans le second degré, il semble jouir de toutes ses facultés mentales.*

*Exproprié de son appartement puis arrêté et déporté à l’autre bout de la France, contraint de travailler dans une usine fabriquant une substance mortelle (le Nembutal) destinée à exterminer les vieux, il a réussi à s'enfuir et justifie son geste par la nécessité d'arrêter ce massacre. C'est désormais à la justice de se prononcer.*

*Mais ce que nous découvrons aujourd'hui n'est que la partie émergée d'un projet dément visant à exterminer tous les plus de 70 ans, jugés inutiles par le Président et ses acolytes.*

*Unissons nos forces pour demander la libération des pensionnaires de ces abominables maisons PPA où ils sont détenus contre leur gré. Rétablissons les droits de nos concitoyens les plus âgés. Rendons-leur leurs biens confisqués par les autorités.*

*Mais au-delà de ces vœux pieux, il nous faudra bien du courage pour accepter de mettre au jour des choses inimaginables, des horreurs d’un autre temps. Parviendrons-nous jamais à retrouver la trace de tous nos aînés disparus ?*

83

Pierre Le Guern ôta ses lunettes pour essuyer ses yeux qui larmoyaient.

* Bien dit, mon garçon !
* On ne pourrait pas mieux dire, renchérit Marinette, fière comme Artaban.

Bien loin de là, en Irlande, le journaliste, qui avait pris la précaution élémentaire de twitter de l’étranger, souriait, radieux, à ses amis qui applaudissaient à tout rompre à chaque fois que son tweet était repris par un média étranger. Sean le contemplait d’un air de béate admiration. Claire soupirait d’aise en songeant qu’elle allait finalement revoir son petit-fils plus tôt que prévu. Une lueur d’affolement passa soudain dans les yeux de Conan. Les Blum allaient-ils repartir avec Sarah et Lucie avec l’enfant à naitre ? Cette dernière le rassura du regard et pressa gentiment sa main en baissant les yeux sur son ventre déjà bien arrondi. Blum contempla Sarah qui, étrangère à toute cette agitation, berçait sa poupée en lui chantant à l’oreille une comptine en anglais. Non il ne partirait pas. Il avait enfin trouvé son port d’attache.

Frédéric, comme tous les matins, ralluma fébrilement son téléphone portable. On ne parlait que de ça. Enfin, on l’avait eue, cette ordure ! Clotilde esquissa un pas de danse autour de la table du petit déjeuner. Même si on s’y attendait depuis des jours, la nouvelle les réjouit. Allaient-ils pouvoir enfin rentrer chez eux ? En tout état de cause, il fallait d’abord attendre le résultat des élections présidentielles qui seraient organisées dans les prochaines semaines. Il ne manquerait plus que soit élu un des sbires du défunt Président, pour ne pas le nommer, l’actuel Premier Ministre, qui, à en croire ses récentes déclarations, n’attendait que ça. Et si ce n’était pas le cas, il y aurait immanquablement des purges et autres chasses aux sorcières…

Mais ceci est une autre histoire.